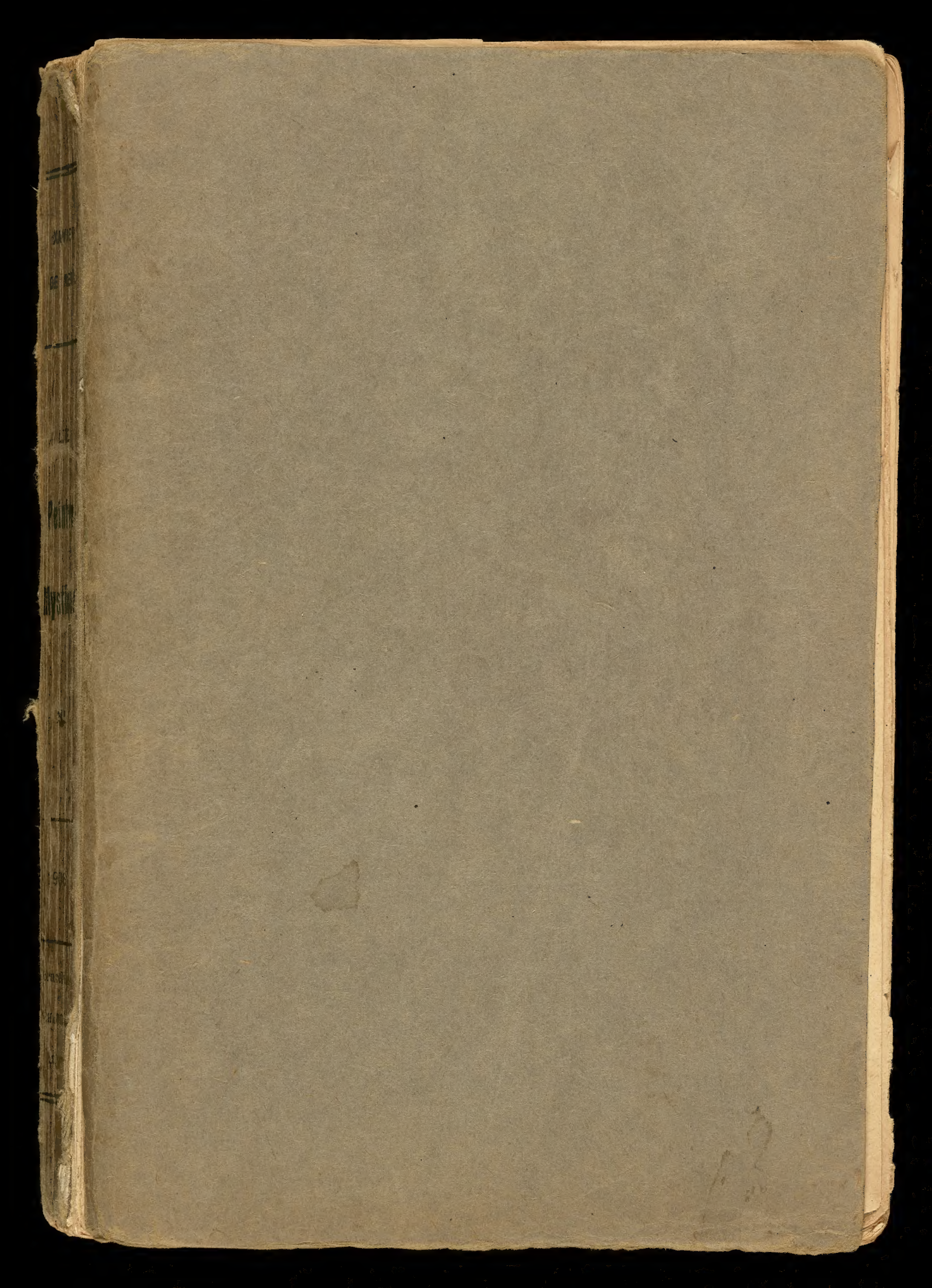


Le Peintre

Mystique



Imp. Ch. Wittmann. Paris

XAVIER DE REUL

Le Peintre Mystique

ŒUVRE POSTHUME

avec une introduction de R. PETRUCCI et un portrait à l'eau forte par Aug. DANSE



BRUXELLES
ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES
DECHENNE & Cie

—

1906

BRUXELLES. — IMPR. SCHAUMANS, PARVIS SAINT-GILLES, 41.

XAVIER DE REUL

Xavier de Reul fut un de ces hommes singuliers qui échappent au classement. Mille choses attiraient son attention toujours en éveil, son esprit à tout instant prêt au rêve. Les faits extérieurs étaient pour lui prétextes à des constructions imaginatives que sa grande sensibilité prolongeait dans le sentiment poétique. Il entremêla dans sa vie la linguistique, la géologie, la préhistoire et la littérature ; il ne rougissait pas d'aimer les cirques et de se perdre à la suite d'une troupe foraine comme il s'égarait à la recherche d'un fossile ; il entassa des notes sur mille sujets divers, qui ne lui servirent guère à rien d'apparent et il passa à travers tout cela, perdu dans le songe naïf d'un enfant qui s'étonne des choses ou d'un philosophe en méditation qui les oublie. Avec une autre éducation première, l'habitude d'une discipline et, surtout, la faculté de savoir se servir des jalons qu'il avait posés, il eut pu provoquer plus de bruit autour de son nom, se mêler à des

mouvements dont il eut retiré quelque profit. Mais il demeura à l'écart; son âme simple et modeste avait le dégoût des luttes où l'esprit d'intrigue tient la plus large place. A plusieurs reprises, sa valeur personnelle lui ouvrit une carrière. Il se fût distingué dans la science, s'il avait eu le pouvoir de se plier à un travail lentement poursuivi. Il prit part aux fouilles que Ed. Dupont dirigea dans les cavernes de la Belgique. En 1872 il fut le secrétaire du Congrès d'anthropologie de Bruxelles qui eut un si grand retentissement. Il ne tenait qu'à lui de poursuivre dans cette voie où il s'engageait avec tant d'éclat; mais il s'était passionné pour les recherches et non pour les honneurs. Il effleura le mystère des origines de l'homme; il eut la vision de la vie primitive. Son esprit de poète en laissa une claire synthèse dans un petit écrit. Puis, il pensa à tout autre chose et, vers 1874, il publia un roman.

C'était un changement inattendu ; ce fut un éclatant succès. Cette fois encore, il eût pu profiter des circonstances heureuses qu'il avait fait naître. Un autre, plus habile, n'y eût point manqué. Il laissa passer l'occasion sans saisir la touffe de cheveux qu'elle garde, disaient les Grecs, sur son crâne à peu près chauve. Il se réjouit naïvement et disparut de nouveau. Le souvenir en resta dans les milieux où ces choses ne s'oublient point, mais l'attention publique se détourna. Il continua de traverser la vie, absorbé par les soins que, leur mère morte, récla-

maient ses deux petits enfants. Harcelé par les préoccupations matérielles, le temps pris par des nécessités qui l'empêchaient de poursuivre son œuvre, il donna son effort par intermittence, à de longs intervalles, dans la terne grisaille d'une époque hostile aux travaux littéraires et dans un milieu peu disposé à les suivre et à les accepter. Ses méditations, faites de joies évanouies, d'images douloureuses, de projets irréalisés, l'accompagnèrent jusqu'à la tombe. Les années s'écoulèrent pour lui dans ce lourd isolement auquel il avait fini par se résigner. Cependant, de sa nature heureuse et de son insouciante jeunesse, il avait gardé une gaîté réelle qui le sauva de l'amertume. Il conserva la faculté de s'amuser de la vie, d'y mêler une pointe de satire et cela dura jusqu'au jour où la mort, subitement, l'abattit.

* * *

C'est presque un lieu commun que d'affirmer l'incompatibilité de l'art et de la science. On les considère comme opposés de nature, saisissables par des facultés fort diverses de l'esprit. On se plaît à considérer l'une comme faite de précision mathématique, enfermée dans un cycle rigide, tandis que l'autre ne connaît ni lois ni règles et ne dépend que du caprice et du hasard.

Quelques individualités supérieures font exception. On sait que Platon composa des tragédies avant d'écrire ses dialogues, que Lucrèce fixa sous la forme poétique la somme des sciences naturelles de son temps et l'on accorde quelque connaissance au Virgile des Géorgiques. On n'insiste point sur le savoir hautain de Dante ; on passe à côté des théories positives que Boccace émit sur les fossiles et l'on se plaît trop à considérer en Pétrarque l'amoureux de Laure, l'auteur des chansons et non pas le philosophe des traités latins d'où la science, telle que pouvait la saisir un homme de son temps, n'est point absente. On ne s'étonne plus de trouver Descartes ou Pascal cités dans les manuels de littérature comme de fort grands écrivains et, dans des manuels d'histoire des sciences, comme des savants forts respectables. Tout cela est plus ou moins habituel ; l'accoutumance a pour résultat d'émousser l'attention. Mais lorsque Léonard de Vinci se révèle artiste admirable et savant puissant, certains, déroutés dans leur conception de l'homme, parlent d'un être hors nature et lui jettent l'injure d'une impossibilité.

Il y a en Léonard le rayonnement d'un génie unique. Il est énorme par la puissance des facultés, non par la matière de leur application. D'autres que lui, modestes et presque obscurs, ont touché à des choses diverses, confondu en un égal amour le monde du rêve et celui du savoir. Le physiologiste Albert Haller aimait les lettres; il laissa quelques

poèmes auxquels certains attachent un grand prix; Otto Beckmann, qui s'occupa exclusivement de l'étude des modifications pathologiques des reins, commença par dessiner et décrire des fleurs et des insectes. Chamisso qui fut l'auteur de Pierre Schlémihl fut aussi directeur du Jardin Botanique de Berlin et botaniste éminent; Charles Nodier fut polygraphe, naturaliste, entomologiste surtout, philologue, historien, poète et romancier, sans compter sa vivacité singulière de pamphletaire et de journaliste. Sainte-Beuve avait fait des études de médecine, il possédait une science spéciale de théologien et ses études scientifiques et philosophiques ne lui furent pas inutiles au point de vue littéraire. Armand Silvestre qui laissa de beaux poëmes et des volumes de contes grivois auxquels il a dû la plus grande part de sa célébrité, fit des études de mathématiques supérieures, sorti de l'école polytechnique et appartint à l'administration française des ponts et chaussées. C'est aussi avec le titre d'ingénieur que le romancier Marcel Prévost entrait dans la vie. Tout cela montre que l'éducation scientifique n'est pas si éloignée des facultés esthétiques que celles-ci ne s'y puissent attacher. On peut dire plus : cette base scientifique devient nécessaire. Dans la production si touffue des lettres, le mot prend trop de place: les œuvres qui ne se soutiennent pas par autre chose que de la pure littérature, disparaissent vite. L'art de demain, l'art d'aujourd'hui ne peuvent plus

être faits d'ignorance. Dans une lettre qu'il écrivait en 1874, de Reul montrait qu'il avait ressenti cette nécessité. « Depuis le courant scientifique, il n'est plus possible à un romancier, à un simple écrivain de s'attaquer à des descriptions de nature. Le paysage littéraire est devenu ce qu'il est en peinture, une reproduction fidèle de la nature. Il faut être homme de science pour s'en mêler car les compilateurs sont débordés par l'abus que l'on a fait de l'à peu près. Il en résulte qu'il faudrait être à la fois naturaliste et écrivain. » Xavier de Reul possédait ces deux qualités et la solidité de sa culture générale ne fit que donner plus de force à sa fantaisie. C'est en quoi il présente à l'analyste un intérêt tout spécial. Il n'a pas seulement le mérite de tenir dans l'histoire des lettres en Belgique, une place que l'injuste silence de beaucoup, l'outrecuidante agitation de quelques-uns ont seuls empêché de lui attribuer, il montre encore comment, dans une imagination rêveuse, les choses les plus opposées sont parentes et s'entremêlent en mille rapports secrets.

***

L'enfance de Xavier de Reul était faite pour porter à l'extrême ses facultés de rêverie et son amour de l'indépendance. Toute sa vie il fut, quant aux apparences, un oisif.

Cette conception qu'une profession définie pouvait être une nécessité, n'effleura jamais sa pensée. Non point qu'il manquât de caractère ou d'énergie, mais il avait trop aimé la solitude pour y pouvoir renoncer jamais.

De Reul naquit en 1830. C'était à Bombaye, près de Liége, dans une nature accueillante qui, à cette époque lointaine, se pénétrait encore d'un charme de solitude et d'abandon. Son père, habitant sur ses terres, menait une vie de sport et de chasse qu'il continua après son mariage. Tout en s'attachant à cette vie physiquement fort active, il n'en apprit rien à son fils. Celui-ci errait à sa guise et, durant ces années de l'enfance dont l'influence retentit jusqu'aux extrêmes jours de la vieillesse, il allait déjà parmi les aspects du monde, promenant son attention de chose en chose avec cette inlassable curiosité, cette attention rêveuse qui lui laissa jusqu'à la fin un air de flânerie.

C'est ainsi que s'accumulaient les impressions premières; elles formaient, peu-à-peu, les particularités de l'intelligence. On ne semble guère avoir eu de fortes notions d'esprit pratique dans l'entourage de Xavier de Reul. La maisonnée était placée sous l'influence d'une vieille grand mère. Ancienne émigrée de la Révolution, chanoinesse du chapitre de Sinnich, elle gardait les manières précieuses et les habitudes du XVIIIe siècle. L'âge et les malheurs y avaient ajouté quelques singularité; elle possédait quatre

chats, ses bêtes favorites, plus un vieux tromblon qu'elle chargeait de gros sel et dont elle usa un jour sur la personne d'un jardinier en maraude. Elle connaissait les simples et distribuait à la ronde ses recettes empruntées à d'étonnamment vieilles traditions. C'est autour d'elle que se groupaient les sept enfants de la famille. Xavier de Reul garda toute sa vie le souvenir de cette femme étrange et cérémonieuse.

Son éducation s'était poursuivie un peu au hasard de ses caprices, de ses rêveries d'enfant. Il avait dix-huit ans à peine lorsque son père et sa mère moururent en même temps du choléra. Les sept enfants passèrent sous la tutelle inintelligente d'un parent et l'aîné, Xavier, plus que les autres endurci dans ses habitudes d'indépendance, ne pouvant supporter l'oppression brusque qui tombait sur lui, s'échappa.

Il partit pour Mayence où il donna des leçons de français. Il empilait avarement les pièces d'or qu'il parvenait à économiser sur ses maigres ressources et, un beau jour, se mit en route pour l'Italie.

Il fit le voyage en grande partie à pied, comme les étudiants qui, à cette époque, parcouraient l'Allemagne. En 1853, il était à Florence. Il voyait une Italie que nous ne connaissons plus, une Italie qui s'éveillait à peine d'un long sommeil, où les traces du passé n'étaient pas encore rongées par l'envahissement de l'évolution moderne. Il la

voyait « à travers le voile rose de la jeunesse et de la fantaisie, dans l'atmosphère des traditions. » Il y devait recueillir la plus grande partie des notes, des impressions et des souvenirs qu'il fixa plus tard dans quelques livres. Il garda toute sa vie l'éblouissement des jours heureux qu'il y vécut dans l'enthousiasme de ses vingt ans.

C'est là, pourtant, qu'il devait éprouver une douleur profonde dont l'écho semble avoir retenti bien longtemps dans son cœur. Il rencontra à Florence une jeune fille de Zurich, orpheline comme lui, pupille du sculpteur Imhof et qui voyageait avec lui afin de se perfectionner dans son éducation musicale. Il devint son fiancé, l'accompagna jusqu'à Rome où elle mourut. De Reul avait alors vingt-quatre ans ; il ne se maria que seize ans plus tard.

Revenu d'Italie, il vécut à la campagne, puis suivit les cours de l'Ecole des Mines à Liége où il fut l'un des élèves favoris d'André Dumont. Il se passionna pour la géologie, y porta cet enthousiasme coutumier à sa nature. Il y connut Edouard Dupont qu'il accompagna durant son exploration des grottes de la Lesse, où l'on découvrit les riches matériaux préhistoriques, aujourd'hui réunis à Bruxelles, dans une salle spéciale du Muséum d'Histoire naturelle.

En 1866, il est à Rome où il vit en compagnie de quelques artistes qui s'y étaient réunis. Il s'arrêta à San Damiano d'Asti vers 1868 et y poursuivit des recherches scientifiques. Il lui resta de ce séjour des impressions si

profondes qu'il en fit plus tard le décor du *Roman d'un Géologue,* ce livre où l'on peut entrevoir une trace de ses déceptions et de la vie de son cœur. On le retrouve ensuite à Weimar, où il demeura longuement, où il connut Liszt, et où, tout en donnant libre cours à son activité de polyglotte, il se mêla aux mouvements qui agitaient ce petit monde allemand. Il utilisa ces souvenirs et ceux d'un voyage qu'il fit plus tard en Thuringe dans son œuvre posthume : *Le Peintre mystique.* Derrière les êtres fictif du roman, on devine les personnages réels.

En 1870, il était rentré en Belgique. C'est alors qu'il se maria. Il commença à réaliser ses projets d'écrivain. Sa vie semblait s'être fixée : il y pouvait trouver ce bonheur paisible et tranquille qu'il avait rêvé. Mais, une fois encore la mort devait détruire le repos promis par ce tardif amour. Trois ans ne s'étaient pas écoulés qu'il demeurait veuf avec ses deux tout petits enfants.

C'était la fin des caprices nomades. Il se consacra à l'éducation de ceux qu'il aimait et donna, au hasard des circonstances, les quelques livres qu'il a publiés. Il tenta loyalement de faire cet « apprentissage de la vie » dont il parle dans le *Roman d'un Géologue* en termes si douloureux, si profondément poignants qu'on y sent encore la pesée du désespoir. C'était un être trop fin et trop rare pour n'être point blessé tous les jours de brutalités trop réelles. Il avait subi par deux fois l'assaut du malheur, sa

nature sensible en restait ébranlée. Il vécut sous le poids du passé avec le souvenir constant de ses rêves déçus, en une muette adoration des choses mortes, dans des songeries qui se prolongeaient au fil des heures. Il mourut brusquement en 1895 d'une attaque d'apoplexie. Le peintre Eugène Smits, qui l'avaient beaucoup connu, le caractérisa d'une phrase exquise dans une de ses lettres : « Il était bon, disait-il, et ne ressemblait à personne. »

*
* *

Si, de cette biographie rapide on veut dégager les traits essentiels, on verra que de Reul arrriva tardivement à trouver une formule dans laquelle s'exprimaient sa nature et son caractère. Pendant bien longtemps, il demeura ce que l'avait fait l'enfance : librement développé dans une insouciance parfaite, nomade d'esprit et de désir, impatient d'un joug quelconque, incapable de poursuivre une direction avec cette persévérance qui mène jusqu'à l'accomplissement d'un acte. Toute sa vie, il lutta, souvent avec insouciance, parfois avce énergie. Et cependant, il garda toujours le dégoût de cette lutte; il ne pouvait se plier devant ses servitudes; il préférait passer d'une chose à l'autre, prenant à chacune l'intérêt qui surgissait tout à coup, ne s'arrètant point dans un compartiment fixé, dans une classification limitée. Les circonstances ne lui permi-

rent guère la concentration. Au point de vue raison, son histoire est la plus singulière qui puisse être ; il n'a point tiré parti — au sens plat et utilitaire du mot — des efforts qu'il avait donnés. Il sacrifie à l'éducation de ses enfants le temps qu'il aurait pu consacrer à ses propres travaux. Parce que son fils pleure à l'idée d'être séparé de lui durant de longs mois, il renonce à l'occasion qui s'offrait d'un voyage aux Indes d'où il eût rapporté une vision merveilleuse des choses, une âme renouvelée. Son intelligence s'était développée à travers les caprices de la nature. Il lui en resta ce caractère primesautier, plein d'indépendance, qu'aucune influence ne parvint à faire plier. Il traversa la vie ; il n'y rechercha point la conquête d'un de ces postes fixes qui mettent un homme en évidence devant ses contemporains et, quelquefois, devant la postérité. Ecrivain, il ignore le plus parfaitement du monde les courants divers qui se partageaient la littérature à son époque. Il écrit pour fixer des choses qui habitaient son âme et débordaient de lui. Il est toujours, modeste et discret, derrière les personnages qu'il anime et qui promènent à travers le monde l'invraisemblance de son caractère et les rèveries de son esprit. Il n'a point cherché à se placer sous une étiquette quelconque ; il écrit la bonne vieille langue française, sans recherches, sans apprêts et s'il y met une émotion délicate, un sens affiné, des subtilités de sentiments cachées derrière les grisailles de son imagination vagabonde, c'est sans

aucun effort, parce que tout cela est en lui, parce que cela se fixe malgré lui dans ce qui vient en droite ligne de son cœur. Il n'a rien du littérateur, de l'homme de métier, de l'insupportable jongleur de mots, pas plus qu'en géologie il n'a quoi que ce soit du savant asservi par la discipline des menus faits et la domination des lois. Il voit tout en cadres larges, imposants, où son imagination s'enthousiasme et s'anime. Il fait revivre le monde primitif lorsqu'il y touche ; il a le caractère visionnaire et créateur de l'esprit poétique.

Avec tous ces dons, il réalisa fort tard, c'est à quarante ans seulement qu'il se met à écrire. On pourrait en rechercher la raison si elle n'était si violemment écrite dans ses deux meilleurs livres : *Le Roman d'un Géologue* (1874) et *Les Enfants d'Apollon* (1890). Pour le pousser à mener jusqu'au bout une œuvre de longue haleine, il fallait la secousse brutale de la vie. Dans le premier de ces ouvrages, le regret douloureux de l'amour fauché par la mort se lève à chaque page; il enlace de ses replis subtils, il lève des bouffées chaudes qui remontent de cette terre italienne, si délicieusement comprise; il s'arrête à des ressouvenirs lointains, à des détails attendris, à des petites scènes intimes faites d'un charme discret. Tout se revêt de mélancolie jusqu'au moment où l'heure atroce se prépare. Alors, ce sont des luttes que de Reul dut éprouver sans doute ; elles retentissent maintenant dans sa chair qu'elles blessent

et font crier et lorsqu'enfin passe la mort, le néant, — j'emprunte ses propres termes — se fait autour de lui, « à partir de cette nuit fatale, dit-il, les souvenirs m'échappent et se confondent, incohérents comme les feuilles éparpillées d'un livre. Rattacher ces lambeaux de ma vie serait tâche impossible. Il me faudrait à tout bout de champ constater des lacunes qui ne me furent expliquées que plus tard; et encore !... Je sais que j'ai vécu, voilà tout. Hommes et choses passaient devant moi comme devant une glace dépolie, sans laisser trace de leur reflet. »

Cette douleur poignante, ce désespoir qu'il portait en lui, le poussèrent à fixer dans un livre l'histoire de sa passion. On perd le contact intime et profond d'un souvenir lorsqu'on le confie, dans une ordonnance objective, à une forme d'art où, regrets et désirs, tout se noie en une puissance qui est faite de ce que l'on a profondément senti. Goëthe, poursuivi par l'idée du suicide et par le souvenir de son amour, écrit Werther, où il se débarrasse d'une maladie de son âme. Combien d'autres se sont ainsi soulagés, biffant une tourmente qui ravageait leur cœur en la transportant dans des pages par lesquelles elle se trouvait jetée à travers le monde. On met toujours un peu de soi-même dans une œuvre où se transposent nos passions. Et lorsque, chez un homme comme de Reul, la vie vient brutalement abattre l'échafaudage des projets lontemps caressés, jamais réalisés, elle laisse à leur place un bouillonnement

puissant dont l'âme prisonnière ne se libère qu'en le formulant et en pleurant sur le sépulcre où elle enferme à mesure les souvenirs accumulés.

De même, le nomade une fois fixé se mit à rêver au nomade. C'est de là que naquirent *Les Enfants d'Apollon*. Déjà, dans le *Roman d'un Géologue,* de Reul s'était complu à faire de ses héros, Max Kilian et sa sœur Hulda, deux artistes ambulants, tyroliens amoureux de leur musique primitive, qui parcourent le monde au hasard de leur caprice, avec la bande qu'un musicien, renommé dans les vallées, a rassemblée et dirige de ville en ville. C'est un type exquis de jeune fille que cette Hulda, fine, délicieuse, dont la voix émeut comme la voix des sirènes et qui murmure l'aveu de son amour dans une de ses plus jolies chansons. Elle est sage aussi; lorsqu'elle sent tout ce qui l'écarte du géologue rêveur et passionné, et que la vie tient en réserve des choses qui creusent un abîme entre le savant et la paysanne, elle s'écarte tristement : « Moi, je ne prétends être dans le chemin de personne », dit-elle. Alors l'oiseau blessé, que le vieux grand-père a envoyé vers l'Italie pour y refaire sa santé chancelante, n'a plus de chansons ni de rires. Il essaye, courageusement, de poursuivre sa route vagabonde; mais l'effort est trop grand pour sa pauvre petite chair souffrante, il s'arrête au bord de la route et il meurt.

Le souvenir s'était fait moins amer, moins douloureux, moins profond, lorsque le géologue, devenu poète, écrivit *Les Enfants d'Apollon ;* il n'était point mort, cependant. Le type réel, déjà transposé pour Hulda, se transforme encore. On y voit passer dans l'activité falote d'un cirque forain, la figure de Manuelita qui se détache en un dessin fortement tracé, captivante et capricieuse, étrange et singulière, formée par une vie pleine d'aventures et d'invraisemblance, comme dans un conte de fée. Hulda était à peine touchée par le côté vagabond du nomade ; Manuelita y plonge toute entière. Elle vit, dompteuse dès son enfance, parmi les fauves qu'elle soumet. Elle a des aventures qui la mènent de la richesse opulente, avec un nom de grande dame, au service de directeurs de ménageries qui l'exploitent honteusement. Elle parcourt le monde, de Cuba et du Sud-Amérique jusqu'en Belgique, en Hollande, en Angleterre; elle passe à travers mille aventures qui s'égrènent dans une fusée d'étrangetés, comme la lumière des lampes fumeuses sur les pailleteries de faux or et les toiles peintes du cirque; elle est nomade de la tête aux pieds, charmeuse, coquette et presque irréelle.

Parmi les personnages du livre, elle est cependant la plus vivante. Comme la pauvre Hulda, elle aussi, elle est touchée au cœur ; elle a cette phrase, étrangement semblable à celle de la tyrolienne : « Je n'aime à déranger

personne ». C'est aussi la résolution dans laquelle sombre le rêve de l'amour ; elle répète, dans une fiction plus lointaine et moins amère, ce qui, jadis, causa le premier désespoir.

La conclusion est plus optimiste, moins profondément blessée, moins mélancolique que celle du *Roman d'un Géologue*. Nous sommes ici en pleine féerie. C'est comme un rappel attendri d'une chose inoubliée, mais si le chagrin demeure dans les profondeurs de l'âme, d'autres choses nouvelles sont venues le masquer doucement. C'est comme une brume qui s'étend, qui baise les lèvres saignantes de la blessure d'un souffle pacificateur. On plonge dans le bruyant, le fragile décor de l'existence nomade. Le rêveur qui, jadis, parcourait l'Italie et l'Allemagne, à pied ou en diligence, avec quelques pièces d'or au fond de son bissac, ayant maintenant charge d'âme, après avoir tenté « l'apprentissage de la vie » se complaisait dans les imaginations vagabondes où s'agitaient les bizarres créations du songe.

De là est né un livre singulier, sautillant, un peu fou, avec des fantaisies et des caprices qui mènent à droite et à gauche, dans un grouillement imprécis de fantoches, vêtus de costumes bizarres et vivant d'une vie spéciale, dans des contours fumeux, fuligineux, pareils à ceux que dessinent le décor imprécis d'Hoffmann ou les personnages étranges d'Achim d'Arnim.

Cependant, tous ces types sont fort réels. A travers la fantaisie singulière du poète, perce un vigoureux esprit d'observation. Il fait de ce livre une étude des gens de cirque, profondément originale, digne d'être citée à côté des *Frères Zemganno* des Goncourt, des *Hard Times* de Dickens, et des *Gens de Cirques* de Hugues Leroux. Il fait de ce milieu forain dans lequel s'épuise une fantaisie singulière, une sorte de raccourci du monde où chaque peuple semble concentrer les traits les plus saillants de son caractère dans un personnage qui l'exprime. On admire sans réserve le sentiment profond, l'émotion poignante, dans le *Roman d'un Géologue*. Ici c'est une œuvre où le côté douloureux s'efface pour laisser place à la fantaisie la plus délicate et la plus fine, à une observation pleine d'humour, qui se grave dans la netteté même des types.

Ils défilent, tracés à la Callot ou à la Goya, d'une forte ligne d'aquafortiste. C'est, d'abord, le vieux Rosenbaum : « Le personnage interpellé, qui paraissait être le chef, ôta son bonnet de fourrure, tira de sa poche un agenda crasseux qu'il déficela, baragouinant des politesses qui tombaient par intermittence sur une lèvre pendante, avec un clapotement sourd, comme l'eau tombe d'une gargouille. Il avait des sourcils mouvants, haut placés sur des yeux en boule de loto, bordés de rouge et qui jetaient une ombre sur son visage ridé comme ces figures de caoutchouc que l'on transforme à volonté ; et tour à tour,

frottant un formidable nez qui coupait une face longue et fouillant l'agenda, il tira quantité de papiers qu'il dépliait, mouillant ses doigts sur sa lèvre en cuiller... Le portrait de cet homme m'est resté dans l'esprit. Il était chauve, il avait le front plat des oiseaux de proie, l'occiput écrasé, jaillissant en avant du cou, un cou flasque et plissé comme la tige d'une vieille botte, un cou de tortue alarmée, un cou de cancre auquel il manquait une corde. » C'est Clampin, le clown, philosophe sans le savoir, long personnage maigre et falot, démanché par les dislocations qui l'ont allongé comme un fil de caoutchouc; c'est la grosse Hannah, Madame Rosenbaum, qui, pour fêter ses noces d'argent, reprend ses exercices abandonnés sur la corde raide, y déploie coquettement sa majesté opulente en rejetant le balancier que lui a présenté son mari. Puis, c'est le musicien errant, qui a été « taillé en pièces » dans les émeutes de 1848, en Allemagne, refoulé sur la Suisse, d'où il part pour voguer à travers le monde en y promenant sa science du grec et du latin, son dédain pour Virgile qui déplace les astres afin d'envoyer au ciel des Césars divinisés, son admiration pour Eschyle dont il récite les vers en dodelinant de la tête, sa trompette sous le bras. Enfin, c'est la *Vénus de l'Adriatique* cette géante extra-humaine, qui réalise les vagues conceptions des contes de fée, joue avec la lumière, les décors et les petits pantins de son théâtre, de manière à présenter des histoires enchevê-

trées et confuses, qui ne jaillissent que dans les songes. Il faudrait les citer tous, emprunter pour tous la description singulière, les phrases qui les enferment dans la brume d'irréel planant tout le long du livre, jusqu'à cette Manuelita qui dégage une séduction attirante et troublante « dont on cherchait en vain la source dans ces grands yeux d'une volonté perfide qu'elle tenait demi-clos dès qu'on la regardait, comme pour avertir d'un danger. »

Ce livre est « comme un enchantement, un rêve de lutin, qui se déroule à la lueur des feux follets, sur un rythme d'éclats de rire ». Il s'y mêle bien aussi quelques soupirs et des larmes qui n'apparaissent point. Lorsque la mélancolie remonte, bien vite, le tourbillon des saltimbanques passe dans sa sarabande irréfléchie. De Reul y a laissé percer, pourtant, les secrets de son âme. Il trace en quelques lignes les conditions de son esprit rêveur, plein d'imaginations subtiles et qui ne sut pas faire jusqu'au bout l'apprentissage de la vie : « Il s'en faut de beaucoup que nous fussions des productifs à cette époque. On n'avait pas encore inauguré cette philosophie de l'utilité calculée qui fait de chaque carrière un mât de cocagne et de la vie une boutique à l'enseigne de Prenez mon Ours. On posait bien naïvement devant sa propre intelligence, on avait des aspirations ; on se croyait propre à ceci, bon à cela, sauf à changer d'avis le lendemain. C'était en ces temps de mirages qui faisaient frémir les Prud'homme et

bouillir les écervelés — peu après 1848. Une fièvre d'abstractions gouvernait la jeunesse, enivrée d'idéalités, on se croyait au bout de l'ère moderne, dans un moment de reconstitution. On nous disait : cherche ta voie ; nous cherchions ; l'homme positif n'était pas né et la pièce de cent sous, à l'horizon des pères et des mères, ne brillaient pas encore d'un éclat souverain. » Et c'est ainsi qu'il partit à la découverte de cette âme invisible que l'on entrevoit partout sans pouvoir l'atteindre, cherchant à se rapprocher « de ce souffle qui pénètre les choses inertes et produit les choses nouvelles ». Il poursuivit l'illusion qui flotte par le monde ; dans cette poursuite passionnée, il oublia de saisir les formes prochaines et brutales car elles ne valaient pour lui que par les mystères épars qu'elles déguisaient.

Avec un tel esprit, il était prêt à se perdre parmi cette nation des saltimbanques où les rêves dorés éclosent au crépuscule et se défont le soir : « On a beau lire Aristote et Platon, une belle jambe est une belle jambe et l'on n'a rien trouvé jusqu'aujourd'hui dans les transformations de la matière qui vaille le sourire d'une jolie bouche. » Il aima « ce domaine troué et pailleté du provisoire où les maisons vont sur des roues, où les lèvres s'avancent à la rencontre des baisers, où la gloire s'allume, brille et s'éteint le soir, avec les lampes ». Il trouvait les surprises qu'il aimait « dans ce monde illusoire qui est bâti, comme les nids d'oiseaux, dans la brume et dans le vent ».

De Reul fixa le côté grave, passionné de son esprit dans le *Roman d'un Géologue*; puis, le souvenir douloureux s'étant apaisé, il donna la fantaisie rêveuse et singulière dans *Les Enfants d'Apollon*. Ces deux livres resteront parmi les meilleurs de ceux qu'a produit la récente renaissance des lettres françaises en Belgique ; ils donnent aussi la substance profonde d'un artiste délicat et naïf.

On trouvera des choses fines, de jolis passages, des sentiments discrets et raffinés dans ses autres livres, des souvenirs de Rome, de la campagne romaine et de l'Italie. Dans les nouvelles qu'il a réunies sous le titre : *Autour d'un chevalet, Assunta* montre encore toutes les qualités de son esprit, ses dons d'observation, sa fantaisie brillante et, aussi, les impressions profondes que laissaient en lui les choses de la beauté. On y retrouve un reflet de cette Rome du temps passé qui ne connaissait point les grandes rues modernes, dont les ruines étaient à demi ensevelies encore sous les tertres séculaires et où l'herbe poussait entre les pavés, sur les vastes places où se déployait la noble ordonnance des palais pontificaux. Ce milieu n'est plus et le peuple qui y vécut s'est transformé. Cette vie active et violente des ruelles romaines, tout impulsive mais énergiquement vivante, elle a cédé aussi devant l'envahissement d'un sort nouveau. D'autres problèmes se sont posés, d'autres besoins sont nés. Aussi quel charme se

dégage de cette étude où l'écrivain enferma les visions de jadis !

Le *Chevalier Forelle* (1892), l'un des derniers livres de de Reul est plein de fraîcheur et de jeunesse. Il a ce même sentiment profond que dégage le *Roman d'un Géologue* cette même faculté d'observation qu'affirment *Les Enfants d'Apollon*. Telle page comme la description de la boutique de librairie où le soldat Forelle vient s'égarer, constitue un de ces tableaux bourgeois comme en peignit Chardin et comme en désirait Diderot. Tout le roman s'écoule dans un décor de nature subtilement saisi avec une finesse exquise, avec l'esprit de l'homme désabusé qui se savait non écouté, qui parlait pour lui et qui laissait à d'autres, plus inutilement féconds, le verbalisme tonitruant d'où surgissent les succès d'une heure.

Parfois, il arrive à ne plus guère parler qu'à lui-même. Il trace une nouvelle qui demeure imprécise, où la pensée vagabonde sans arriver à se concentrer dans un cadre dont les limites se dessinent. La rêverie s'écoule et passe en ces perpétuelles chimères, laissant quelque chose d'inachevé aux pages où se sont fixées ses apparences fugitives.

*
* *

Ce caractère se retrouve bien plus encore dans la façon dont de Reul s'occupa de sciences naturelles. Il en jouit

sans effort, avec volupté, s'égarant en enthousiaste dans le dédale de leurs mystères lentement dévoilés. Il les comprit profondément, mais il n'y prit point cette dicipline, la faculté de cet effort qui pouvait le conduire à attaquer un problème, à vaincre les difficultés, à pousser jusqu'au bout un travail original et puissant. « Je n'ai rien inventé, dit-il, dans le *Roman d'un Géologue*, rien découvert et je partage quant à la gloire l'opinion de Max Killian : Mieux vaut rêver sous son tilleul. » Il y a dans ces paroles l'aveu de sa nature qui comportait une certaine part d'impuissance. Il a passé à côté de problèmes passionnants, il aurait pu se trouver entraîné à essayer de les résoudre ; il les a compris ; le vertige de l'inconnu, il l'a ressenti ; le désir de savoir, il l'a éprouvé, mais la rêverie a eu raison chez lui des tendances actives ; il a dû avoir, par moments, des ambitions dont, ensuite, il a souri.

Cependant cet esprit rêveur, cette nature artiste le conduisirent à se représenter avec une étrange force d'évocation les milieux perdus où s'essayaient les premières formes de la vie animale ; au contact des sciences, il eut certes plus d'émotion que maint savant de métier et il comprit avec plus de poésie des choses qui rebutent par la sécheresse avec laquelle elles sont présentées, non à cause de leur difficulté. Il se contenta trop à cet égard de jouissances intérieures qu'il eut quelque paresse à fixer.

Dans le petit livre qu'il a consacré à *l'Age de la pierre et à l'homme préhistorique en Belgique*, il a donné la mesure de sa compréhension. Clairement résumées par lui, ces connaissances alors toutes récentes (on était en 1868) et bien embrouillées, se disposent dans un classement élégant. De Reul excelle à retracer l'histoire d'une caverne, à faire lire dans les couches successives comme dans les feuillets jaunis d'un livre ; la faculté de l'artiste apparaît lorsqu'il évoque les mœurs de l'âge de la pierre, depuis les contemporains du mammouth jusqu'à ceux qui polirent leurs armes et délaissèrent les cavernes. Ils revivent en quelques traits brefs, avec leurs coutumes funéraires, leur habitude du tatouage, leurs parures et leurs amulettes; tout n'est pas resté exact dans cette vision que des travaux plus récents modifieraient, mais l'ensemble est évoqué avec cette puissance que peut seule donner l'imagination pénétrée des facultés du poète. Ce sont ces qualités sans doute qui amenèrent Edouard Dupont à demander à de Reul de rédiger un guide des collections préhistoriques des âges de la pierre pour le Musée royal d'Histoire naturelle de Bruxelles. On y retrouve cette même puissance d'évocation, cette même clarté qui montrent à quel point il avait compris la géologie et la préhistoire.

Il avait vu ces sciences se constituer à travers les travaux qui les définissaient peu à peu. Il était aux côtés d'Edouard Dupont le 10 décembre 1864, lorsque, dans la

grotte emperlée de givre, on découvrit les ossements et les deux crânes qui furent retirés du trou du Frontal. Il lui resta de ces recherches passionnantes un souvenir des plus vifs auquel il s'attarde chaque fois qu'il revient à parler de ces choses qu'il avait touchées, dont il donne une impres sion intense, vécue par un homme qui savait voir, comprendre et sentir.

Il n'a que par moments fixé sur le papier des lambeaux de ce qui forma une rêverie prestigieuse. Dans la *Leçon de Géologie*, dans les quelques pages qu'il a consacrées à l'iguanodon que l'on venait de découvrir, on peut voir résurgir toute l'architecture de ces mondes éteints qu'il reconstruisait en l'activité évocatrice de son imagination. Il y prolongeait des facultés poétiques. Le malheur est qu'il n'y ait point trouvé de quoi le pousser à ce travail régulier, à cette discipline obstinée sans lesquels la réalisation échappe et la pensée meurt dans le cerveau qui l'a créée.

Tout cela, dira-t-on, ne fait pas un savant. Sans doute, mais combien de professeurs d'université ont-ils laissé derrière eux une trace plus faible encore ! Enfermés dans leur enseignement, ils ont joui, leur vie durant, d'une réputation scientifique et, quelquefois, des élèves qu'ils avaient formés leur élevèrent des bustes de bronze. Bien peu ont eu cette faculté de pénétrer dans les époques disparues du monde, cette connaissance parfaite et simple, ce pouvoir d'en

laisser apercevoir quelques lambeaux. Seulement, ils sont étiquetés dans la rigide hiérarchie de nos sociétés modernes, ils jouissent des classifications faites, des définitions imposées par les habitudes, ils ne choquent aucune tradition. Ce sont des sages. Quant à ceux qui, par un travail un peu épars, des vues trop diverses, une activité déroutante, nous promènent de l'art à la science et les entremêlent de poésie, qui vivent en marge de tous les cadres et ne se contentent point du champ étroit que la vie leur donne à cultiver, ceux-là risquent de n'être admis ni d'un côté ni de l'autre ; il leur faut subir la conséquence de leur fantaisie, demeurer dans le domaine de ces singularités que l'on ne fait point grand effort pour expliquer.

Tel fut le sort de de Reul. Modeste et satisfait de pouvoir poursuivre sa route sans se réveiller du songe, il passa comme un écolier vagabond dans un paysage de demi-teintes et de vibrations assourdies. Les choses qu'il a laissées ont gardé cette grisaille des lointains délicats où le charme s'étend silencieusement, comme une buée violette sur les dernières lueurs d'un crépuscule. Elle donne une note discrète et fine dans l'histoire de la littérature française en Belgique durant cette période annonciatrice où elle commença de jeter quelque éclat.

Plus tard, on se souviendra. Des esprits cultivés et fins reliront le *Roman d'un Géologue* et *Les Enfants d'Apollon* ; ils s'attarderont à cet humanité simple, à ces sensa-

tion, fugitives, ils reverront, à travers la brume grise du temps, la figure de l'écrivain qui laissa glisser sur ces pages un peu du songe de son cerveau, un peu du sang de son cœur. La destinée sera plus juste dans l'avenir pour cet homme que les rumeurs contemporaines ont fait oublier. Une nation récapitule, de période en période, ce quelle a donné de plus grand dans tous les domaines ; ce jour viendra en Belgique, où l'on ne s'est pas réveillé encore de l'étonnement d'avoir produit une littérature et d'avoir créé des expressions que la généralité du peuple n'était pas toujours préparée à comprendre. Aujourd'hui, on est en plein tumulte ; mais la poussière des combats commence à tomber, dégage la silhouette de ceux qui demeurent.

Certainement cette œuvre ne sera point méconnue. Un tempérament si fin, si original dans sa compréhension des choses, si artiste et si cultivé dans sa vision, attirera des esprits d'élite. On peut quelquefois trouver la gloire en rêvant, mélancoliquement, sous les branchages d'un tilleul.

RAPHAEL PETRUCCI.

BIBLIOGRAPHIE

—

EUL, François-Xavier-Chrétien-Léonard, *né à Bombaye (Liége) le 17 février 1830, décédé à Saint-Gilles (Bruxelles), le 22 avril 1895.*

1. Ouvrages.

1868. *Le Mauvais Œil*, conte en vers, sous le pseudonyme Hélix Villosa.

Liége, librairie Massart, 1868. — In-16 (16,5×11), 30 p. [épuisé].

1868. *L'Age de la Pierre et l'Homme préhistorique en Belgique.*

1872. *Guide dans les Collections préhistoriques de l'Age de la Pierre au Musée royal d'Histoire naturelle.*

Bruxelles, Weissenbruch, 1872. — In-16 (18×11), 80 p. [épuisé].

1874. *Le Roman d'un Géologue.*

Bruxelles, Weissenbruch, et Paris, Aug. Ghio, MDCCCLXXIV. — In-16 (19×11,5), 392 p. [épuisé].

1886. *Ernest Staas, avocat,* d'après le texte flamand de Tony BERGMANN.

Bruxelles, Lebègue, sans date. — In-8° (23 × 15), 216 p. Illustrations d'Ed. DUYCK.

1882. *Un grand Artiste*.

Bruxelles, Parent et Cie (*Bibliothèque belge illustrée*). — In-8° (23 × 15), 62 p. Illustré.

1890. *Les Enfants d'Apollon*, roman de mœurs.

Bruxelles, Weissenbruch, 1890. — In-16 (18 × 11,5) 366 p.

1892. *Le Chevalier Forelle*, simple histoire.

Bruxelles, A. Lefèvre, MDCCCXCII. — In-16 (18-12). 276 pages (épuisé en librairie).

1893. *Autour d'un Chevalet,* scènes de la vie romaine.

Bruxelles, Lamertin, 1893. — In-16 (20×13), 318 p.

2. COLLABORATIONS.

1875. *La Leçon de Philosophie*, comédie en un acte en prose, 30 p. — In : « Revue de Belgique », 1875.

1875. *Fräulein Louise*. nouvelle, traduite du flamand de A. BERGMANN, 20 p. — In : « Revue de Belgique », 1875.

1875. *Marietta la Bella,* nouvelle, traduite de A. BERGMANN, 15 p. — In : « Revue de Belgique », 1875.

1877. *L'Œuvre de Rubens en Belgique*. — In : la revue « l'Art », de Paris.

Réimprimé, p. 33 à 52 de *P. P. Rubens, sa Vie, ses Ouvrages*, Paris, librairie de l'Art, in-4°, sans date.

1883. *L'Iguanodon de Bernissart*, 15 p. — In : « Revue de Belgique », 1883.

1887. *La Double Vue*, conte de Noël, 20 p. — In : « Revue britannique », 1887.

1887. *L'Homme à la Boule*, nouvelle, 19 p. — In : « Revue de Belgique », 1887.

1888. *La Leçon d'Espagnol*, 15 p. — In : « Revue de Belgique », 1888.

1890. *Une Leçon de Géologie*, 26 p. — In : « Revue de Belgique », 1890.

1890. *Polichinelle*, 23 p. — In : « Revue de Belgique », 1890.

1894. *Les Nartines*, conte de Noël. — In : Supplément littéraire du journal « l'Indépendance belge », 23 décembre 1894.

1895. *Le Beau Tirso*, nouvelle. — In : Supplément littéraire du journal « l'Indépendance belge », 17 avril 1895.

Paris, Hachette, et Bruxelles, F. Claessens. 1868. — In-8° (23×15), 77 p. [épuisé].

Le Peintre Mystique

I

Au pays d'Eisenach, à cette époque, sur les coteaux où trône la Wartburg orgueilleuse et dévote, on n'avait pas encore imaginé de peinturlurer les troncs d'arbres pour indiquer au touriste badaud l'endroit précis où il doit braquer ses jumelles et lever la soupape de son admiration. Il n'y avait aux alentours ni bancs, ni reposoirs, ni tessons de bouteilles hérissés au bord des abrupts en points d'exclamations, ni bouches en cœur d'hôteliers roucoulant au seuil des donjons, des chalets, des villas, des isbas ; rien que d'honnêtes toits allemands, qui

s'exhaussaient pour mieux respirer l'air embaumé des vallons, où les sapins immaculés dressaient leurs troncs à l'abri des faveurs du *Comité d'Embellissement.*

Seule, une construction se distinguait de la simplicité bourgeoise par la voussure d'une porte en ogive et le flamboiement d'un vitrail qui lui donnait l'aspect d'un sanctuaire. Et encore cette habitation, située aux Trois-Hêtres, sur la route de Wutha, se trouvait-elle loin de la ville, dans l'atmosphère des légendes et le bleu des sapins, au pied du Venusberg.

C'était un bâtiment haut d'un étage, flanqué vers le chemin d'un saule gigantesque dont le tronc creux servait de niche à un vieux chien de garde. Cette maison, peinte en rouge, entourée de superbes hêtres, le soir attirait l'attention par les sons d'un orgue d'église ou les hurlements du molosse qui effrayaient les paysans superstitieux. Le jour, rien ne se

mouvait aux Trois-Hêtres, bien que la porte entrebaîllée sollicitât l'indiscrétion ; mais pour peu qu'on franchît le seuil, surgissait une apparition qui ne laissait pas que de déconcerter le visiteur.

C'était un homme d'âge indécis, grand, svelte, étiré sous les plis droits d'une simarre qui lui descendait à mi-jambe. Il avait un air étonné, une expression d'extase, rien de contemporain ni dans l'aspect ni dans l'allure ; il s'approchait à pas rythmés, vous tendait une main d'ivoire en vous accueillant d'un ***salve***, puis s'éclipsait — fantôme errant parmi des objets singuliers dont vous ne saviez pas l'usage, pas plus que de l'intérieur où il vous permettait de circuler.

Ce qui d'abord frappait le visiteur, c'était l'absence d'aucune chose moderne hors un grand piano d'ébène, compagnon d'un orgue d'église, pourvu d'une soufflerie que l'exécutant commandait au moyen d'une chute d'eau.

Le mobilier se composait d'anciens meubles gothiques provenant d'églises ou de sanctuaires : des bancs, des sièges en bois sculpté, d'anciens retables, des niches, des crédences remplies de gros in-folios, psautiers, antiphonaires, missels enluminés, livres d'exégèse entre lesquels on remarquait la ***Perpetua crux*** gravé par Seghers, les ***Pia desideria*** de H. Hugo ; une Imitation de Jésus travestie en chronogrammes; chaque ligne donnant en termes numériques 1658, le ***Pendus charitatis,*** poésie où chaque mot, dans chaque vers, commence par un V, le fameux ***Augustinus***, discussion sur la grâce divine et le libre arbitre, in-folio contenant deux mille six cents soixante-trois colonnes de texte serré. Parmi les ouvrages plus modernes on y voyait la ***Nostalgie céleste,*** les ***Epanchements d'un frère lai amoureux d'art,*** de Wackenroder, le ***Cor enchanté,*** de Clément Brentano, l'***Héphen ou la Harpe d'Eole*** —

un essai de musique cosmique par Max Georges Karstner de Strasbourg, des livres d'art, de critique, de philosophie ancienne et moderne, rangés sans classement systématique d'après leurs séductions extérieures, les élégants ferrés d'argent, ornés de miniatures, dans un tabernacle de style byzantin; Platon dans les bras d'un Saint Marc, ex-lutrin chez les servites, Kant avec Saint Bernard, Saint Chrysostome et Saint Basile couchés dans un modèle de sarcophage germanique.

Au bout de ce local qui servait d'atelier, en face de l'entrée, s'ouvrait une portière en cuir de Cordoue frappé d'or, au-dessus de laquelle se lisait cette inscription :

Non solum discens sed et patiens divina.

Cette ouverture donnait dans une sorte d'oratoire éclairé par un beau vitrail, orné de

niches de saints, où pendait un lustre de cuivre à pendeloques. On y voyait des copies peintes d'après les maîtres de l'école ombrienne, Niccolo Alunn, Benedetto Bonfigli, Pérugin et d'autres couvrant les murs, avec quelques études d'après les maîtres de l'école vénitienne, relégués haut près de la voûte et des compositions bizarres placées en vedette par l'artiste sur la cimaise des lambris.

De l'oratoire on descendait par un portique fait de charmilles et de roses grimpantes dans un jardin long et étroit.

Non moins bizarre, le jardin avait la forme d'une croix latine, partagée en trois nefs par des rangés d'arbres fruitiers : au centre des semis se voyaient des parterres de fleurs ; sur les bas-côtés, des légumes figurant des ogives, où s'incrivaient dans les tympans des rosaces de choux, des trifeuils de salades, dont les nervures et les colonnes étaient des poireaux,

des oignons. Une haie sombre de houx séparait des champs cet enclos, coupé de chemins ensablés de rouge, ourlé de plinthes faites de buis et de Gazon d'Espagne.

On y respirait un parfum de fleurs miraculeusement écloses, il s'en élevait un bruit d'ailes lent, mélodieux qui portait l'âme en des rêves de vie supérieure. Et tout ce qui frappait les yeux, les gazons étoilés, les poiriers en quenouille, les arbres élagués en flèche, en pointe, en pyramide, jusqu'aux ***Heracleums*** avec leurs ombelles en torchères qui semblaient de hauts candélabres aux angles des pelouses, jusqu'aux combinaisons d'ombre et de jour ménagées dans les ouvertures hautes, étroites des hêtres, tout s'élançait vers l'Infini.

Mais ce qui achevait d'impressionner le visiteur quand il sortait du gothique jardin, c'était à l'atelier la sensation d'un autre temps qui lui venait par des aromes exhalés du vieux

bois, par le jour mystérieux qui tombait des vitraux, clignotait aux méplats luisants des chênes polis, rejaillissait aux ors, aux cuivres, et jouait aux teintes fanées, inconnues des tentures faites de cuirs gauffrés, basanés, frangés d'or, de tapisseries de haute lisse, de soieries ou de draps richement fleuronnés, brodés, houppés, auréolés. C'était surtout la solennité liturgique qui se mêlait au bric-à-brac de ce monde ranci, factice et pittoresque.

L'hôte lui-même avait moins l'air de vivre que de survivre à des temps antérieurs par l'effet d'une exaltation qui jaillissait de ses yeux vifs, brûlait ses joues, éclairait son teint d'ambre ombragé de cheveux châtains qui ondoyaient sur ses épaules avec des reflets d'auréole et lui donnaient l'aspect d'un être extra-humain.

Il se nommait Marc Rhoda. Né en Bohême, il avait appris la musique, enfant, sous la

direction de sa mère, une dame tchèque de haut parage connue par sa piété et ses talents de musicienne. Son père, un médecin d'Iéna, passait pour brutal et intéressé. Marc avait, par suite de chagrins domestiques, quitté sa famille à la mort de sa mère pour se vouer à la peinture. Il vivait à Venise et menait joyeuse vie lorsque, rencontrant par hasard l'auteur du ***Pater Noster***, le peintre Führich, célèbre mystique, son compatriote, Marc Rhoda touché par la grâce et quittant les plaisirs était revenu chez son père à Iéna, puis s'était retiré à Vienne, à l'atelier de Führich, jusqu'au jour où, devenu libre et maître de son bien, il avait pris possession de la Maison Rouge, appropriée à son usage et vivait solitaire en de mystérieuses pratiques d'art et de piété.

Telle était la légende qui circulait au pays d'Eisenach, mais pour ceux qui le connaissaient, l'anachorète exerçait un vrai sacerdoce.

Il était le dernier des chevaliers errants de la palette qui combattirent au commencement de notre siècle sous le nom de « Nazaréens » pour l'idée et le sentiment contre la forme et la matière.

Cette croisade avait pris naissance en Allemagne, dans l'école romantique, après le grand travail de rénovation qui se faisait au nom des nationalités pour l'individualisme contre l'imitation servile et les poncifs surannés de la Renaissance.

En Allemagne, en France, un peu partout dans le monde des arts, de la mode, de la politique, à la fin du siècle dernier, tout reflétait l'antique. Mais à l'aube du siècle nouveau il se faisait une réaction contre le régime de la ligne et de la raison pure, contre les tragédies, les coiffures grecques et tout le bric-à-brac gréco-latin mis à la mode par la révolution française et l'archéologie allemande.

Par opposition à l'antique, le caprice et la sensation redevenaient omnipotents dans la romantique Allemagne. Mais, comme il fallait à défaut de modèle à suivre, une mythologie, une substance créatrice en dehors du *moi* créateur, les uns par conviction, d'autres par besoin esthétique trouvaient leur idéal dans le catholicisme.

Cette tendance envahit la peinture à l'apparition d'un livre bizarre dont le titre pourrait se traduire : « Epanchements d'un frère lai, amoureux d'art. » — ***Die Herzens ergiessungen eines Kunstliebenden Klösterbruders.***

L'auteur y célébrait les anciens maîtres, les peintres-moines, qui firent de la peinture un instrument de propagande, un moyen d'affirmer leur foi ; subsidiairement, à son insu peut-être, l'auteur introduisait dans l'art un élément nouveau, l'alliance de l'art et de la religion.

Cette idée flottante, qui, plus tard, fut reprise en France par Chateaubriand, trouva pour véhicule des poètes, des critiques, des philosophes. Ce furent d'abord les romantiques, avant tout les frères Schlegel qui, en déplorant l'erreur de la peinture allemande, égarée depuis Raphaël à la suite des maîtres de la renaissance italienne, réclamaient un art national et proposaient, comme panacée à la manie d'imitation, le retour aux gothiques.

D'autres raisons contribuèrent à détrôner les dieux païens. Au moment où les peuples d'Europe, menacés d'une monarchie universelle se cramponnaient à leurs foyers, l'amour du sol réveilla les légendes, les traditions, les dialectes. L'homme sensible du dix-huitième siècle, le Werther incarné par Gœthe, avait reparu transformé ; il était devenu dévôt, patriotique et chevaleresque, condamnait comme un attentat au culte du passé toute représentation païenne,

hantait les nefs gothiques, célébrait la chevalerie et revenait aux naïvetés de l'inspiration nationale, à l'idéal mystique du moyen-âge, plus accessible au génie de la race que les formes simples et plastiques de la Grèce.

Frédéric Schlegel qui, dans sa *Lucinde*, avait écrit ces mots :

> Ma seule religion est d'aimer un genou
> Un sein ferme, des hanches sveltes...

Frédéric Schlegel s'était fait catholique.

Une école d'art se fondait, la Bible y remplaçait l'antique, l'inspiration succédait au modèle : on croyait aux visions, aux collaborations d'anges en des cellules d'artistes consacrés.

Alors une croisade s'organisa parmi les peintres, les sculpteurs, les architectes. Et de même qu'on avait vu les partisans de Schlegel,

poètes et romanciers, chercher dans le catholicisme une arme contre l'hellénisme païen de Gœthe et de Schiller, de même on vit partir pour Rome une pléiade d'artistes : Overbeck de Lubeck, Pforr de Francfort, Vogel de Zurich, Cornelius de Dusseldorf, puis successivement Schadow et Veit de Berlin, Schnorr de Leipzig, Führich de Kratzau en Bohême, Steinle de Vienne et d'autres.

Ils avaient choisi pour séjour un vieux palais en ruine, le palais de Saint Isidore, vivaient en cénobites, cheveux ras et les yeux baissés, se flattant de régénérer l'art, convaincus que le sentiment et le reflet de l'âme seuls sont capables de produire l'œuvre grande, originale ; que la forme copiée ne peut donner une émotion, que l'abus du modèle tue l'inspiration. Ils cherchaient pour leur art dans la vie intérieure, dans les symboles du moyen-âge une nouvelle substance spirituelle.

Cette école aujourd'hui transformée par suite de désertions, d'apostasies et de décès, avait laissé comme un dernier reflet la grande âme de Max Rhoda.

Mais contrairement à la plupart de ses prédécesseurs, entraînés par curiosité, par fanatisme, par esprit d'excentricité dans un monde illusoire, Rhoda s'était fait un système en dehors du monde et de la nature et s'y mouvait aussi tranquillement qu'un chat dans une gouttière.

Il niait l'objectivité du beau qu'il définissait avec Kant : l'expression symbolique du bien moral. La matière n'était pour lui qu'un hiéroglyphe grossier de l'esprit, le corps une enveloppe périssable de l'âme, dépouille impure, mince pelure d'os et de chair, participant à la chute et ennemie de Dieu. En peinture, la forme ne devait transpirer qu'à travers un clair-obscur vague pour laisser à la fantaisie le

soin de se créer un monde supérieur à celui où nous végétons dans notre suffisance, comme l'huître attachée au rocher. Imiter la nature! horreur! qu'est-ce d'abord que la nature, sinon le reflet du *moi* intérieur que chacun arrange à sa guise? Il fallait au contraire dépouiller la réalité de sa vie organique, la soumettre à son génie, lui infiltrer une âme — sur quoi l'œuvre d'art devenait, non l'évolution du réel en substance idéale, mais une conception idéale d'où la réalité *peut* être atteinte. Seulement comme il faut donner une forme à l'idée, il admettait comme type dans lequel il fondait son activité les symboles acceptés par les dogmes chrétiens.

Donc il n'avait que faire d'imitation, d'étude ou d'expérience, le corps qu'il donnait à ses personnages n'étant qu'un moule, une carapace, un étui dans lequel il glissait un souffle.

« L'artiste tient à Dieu par quelque écoulement de cet esprit qui a fait le monde » disait-il,

l'artiste crée — avec le secours de la grâce et de l'inspiration.

Pour mériter cette grâce, il se livrait aux pratiques ascétiques les plus rigoureuses, et d'après ces idées il ne représentait guère que certaines dispositions de l'âme : aspirations, angoisses, extases, ravissements ou ardeurs. S'il s'occupait de la vie matérielle d'un saint ou d'une sainte, il leur faisait payer cette condescendance en les plaçant dans une composition baroque, inexplicable pour tout autre que pour lui, leur donnait un corps étriqué, anguleux, géométrique. Il poussait jusqu'au diaphane la discrétion dans la couleur.

Quant aux maîtres de la peinture, quoiqu'il eût étudié à Venise à l'école des maîtres fougueux, habitués à rendre l'évidence et la limpidité des choses, il les méprisait sincèrement à l'exception de l'école ombrienne qui, pour avoir essayé de glorifier l'humanité, avait

conquis ses sympathies. Mais il préférait encore leurs prédécesseurs et surtout Fra Angelico di Fiesole qu'il considérait comme son ange gardien.

Il s'entretenait avec eux, les consultait comme s'ils eussent été ses contemporains. Il se prenait parfois de querelle avec Mantegna dont il n'admettait pas les tendances réalistes, d'autrefois il lui chantait d'une voix superbe un air du divin Cyprien de Rore ou bien un motet de Squarcia Lupo, le mélodieux Florentin.

Sans cesse agité, sous l'apparence du calme, du silence, il ne se reposait de ses travaux d'art que pour ergoter, disputer ou sophistiquer avec Platon, Porphyre et les Néoplatoniciens ou les Pères de l'Eglise. Il respirait avec délices les brumes philosophiques de Swedenborg. Les philosophes allemands, chinois, les plus hérissés de formules, les plus embrous-

saillés d'éclectisme ou de mystagogie lui paraissaient autant de clairs ruisseaux où il aimait à s'abreuver après le travail artistique.

Il ne ressemblait à personne, il n'avait rien de national, rien de contemporain, quoique son nom fût celui d'un Allemand, mais il tenait surtout de sa mère par les grâces extérieures, les goûts et les instincts. Il lui devait, en dépit de son ascétisme, le goût de l'élégance et du brillant qui perçait malgré lui dans les choses qui l'entouraient et jusque dans les soins minutieux qu'il apportait à sa toilette. Peut-être aussi devait-il à l'élément slave une forte dose de fatalisme dans sa présomption à atteindre un idéal inaccessible, persuadé que le succès viendrait s'il savait le poursuivre avec ferveur et confiance.

En attendant, il vivait étranger à tout, voguant en un nimbe de rêves, toujours préoccupé de ses affaires à lui, dans un monde

inconnu d'où il paraissait sortir accidentellement quand on venait chez lui, où il se hâtait de rentrer, quand on était sorti.



II

Agé de trente-cinq ans, Rhoda touchait à cet état d'incantation morale et de maigreur physique qu'il appelait « l'état ardent » ; aussi rêvait-il une œuvre inspirée et terminait-il par Gabriel une série d'anges illustres commencée depuis quelque temps lorsque, dans la vie de l'artiste, survint l'évènement qui fait l'objet de ce récit.

C'était au temps des canicules, par un jour de chaleur qui faisait craquer le feuillage et rutiler le chaume. Levé dès l'aube, préparé par le jeûne et l'oraison, Rhoda s'était installé dans son oratoire moins exposé que l'atelier aux ardeurs du soleil et travaillait, oppressé par

un inexprimable sentiment d'attente. De la terre s'élevait un râle qui grandissait, s'enflait, s'éloignait en bondissements sourds suivis d'une immobilité qui semblait arrêter la vie. Seules, aux champs, les cigales comme un appel désespéré crécelaient à grands cris. Des nuages cuivreux au ciel passaient, amoncelés comme des flammes d'incendie. Le soleil se voila tout-à-coup, les insectes se turent, les hêtres languissants frémirent.

Interrompu, l'artiste ouvrit la fenêtre pour voir ce qui se passait au dehors.

Des colonnes de poussière à l'horizon tourbillonnaient, s'enroulaient aux sapins ondulés comme un champ d'épis sous le vent. Le souffle atteignit les grands hêtres dont les cîmes ployèrent. L'une des branches tordues s'abattit sur la porte, arrachée de ses gonds, et le vent s'engouffrant au vide traversa l'atelier, hurlant, heurtant, fouettant, saccageant vitres et châssis.

Rhoda, pressentant les symptômes d'une révélation, s'était jeté sur le clavier de l'orgue. Vous l'eussiez vu, phosphorescent sous le jet des éclairs, attaquer les grands jeux ou bien debout, l'œil ardent, les cheveux en queue de comète, confier à la toile un mystérieux message, alors que le ciel s'entr'ouvrait avec d'aveuglantes clartés. Une onde bleue jaillit, le sol trembla sous un terrible craquement. Marc Rhoda tomba foudroyé.

Représentez-vous dans les nuées d'or le soleil mystique figuré par l'Enfant Jésus contenu dans un œuf, emblème de tout ce qui fut engendré. Deux archanges planant au ciel écartent les nuages et dévoilent cette vision. Un ange, Gabriel, descendu sur la terre, annonce à la Sainte Vierge que d'elle naîtra le rédempteur. La Vierge tient en main une fleur de lys, emblème de pureté, de science — car les feuilles du lys, réunies en lignes paraboliques, forment

la fleur, de même que l'art et la philosophie unis, quelque jour produiront des merveilles.

On voit au fond, sous un bois d'oliviers, la maison de Marie. Sur une échelle qui mène au poulailler perche une poule noire — c'est la poule aux œufs d'or, gage de la sagesse distribuée par les apôtres. L'échelle représente les degrés de la perfection, l'olivier symbolise l'huile sainte qui doit un jour spiritualiser l'art.

Imaginez le coloris de ce rébus dans une gamme conventionnelle en dehors des lois de l'optique, les vêtements drapés comme des feuilles de zinc, le tout éclairé par un œuf strié de rayons jaunes, éclaboussé de rouge, barré de lignes équidistantes pour rappeler l'accord parfait de l'harmonie et vous aurez une idée de l'œuvre inspirée au mystique.

Rhoda gisait, bras étendus au pied du chevalet et l'on voyait sur l'un des cadres une irisation produite par l'inspiration fulminante.

Il reprit connaissance après un certain temps, ouvrit les yeux, tressaillit à l'aspect d'une oscillante lueur reflétée par les tuyaux de l'orgue et, comme il cherchait à se relever, son regard se figea dans l'abstraction de l'étonnement, de la stupeur devant le plus inexplicable phénomène.

Près de l'entrée apparaissait, sous une auréole de lumière, une jeune femme à genoux. Ses cheveux d'or, ses petites mains jointes en adoration sous une bouche humide lui donnaient la suavité des mignonnes figures enfantées par le génie de ***Fra Angelico.***

Rhoda n'en croyait pas ses yeux, mais la vision pencha la tête, agita ses ailes roses, disparut dans un dernier reflet de la lueur qui s'éteignit. En même temps de grands cris : au feu ! au feu ! annonçaient la servante Barbara qui sortait de la cave où elle s'était réfugiée, un cierge bénit dans la main.

Voyant l'état pitoyable du maître, elle s'élança dehors pour chercher du secours, mais rentra bientôt chassée par la pluie.

— La foudre est tombée sur le saule, qui a pris feu... le chien est mort, pauvre Wildmann! Loué soit le Seigneur qui nous a préservés! dit la vieille femme en se signant.

Rhoda dirigea ses regards vers l'endroit où il avait vu briller l'auréole, il aperçut le saule à demi consumé. De son feuillage, il ne restait qu'un petit panache vert, qui raclait encore la fenêtre.

Cette preuve matérielle d'incendie, ironiquement jetée dans l'allégresse du mystique, le ramena sur la terre. Il questionna la vieille, fit quelques pas, son corps était comme paralysé. Avec l'auréole trompeuse s'effaçait l'apparence du miracle. Avait-il rêvé? Avait-il été l'objet d'une hallucination? Il poussa la condescendance aux choses réelles jusqu'à évoquer

la magie de ses souvenirs ; il compulsa dans sa mémoire les musées et les collections qu'il avait autrefois visitées ; il récapitula toutes ses créations, se remémora ses extases, mais rien, rien ne lui rappelait cette apparition qui grandissait en son esprit, s'éclairait par le souvenir, bien loin de s'effacer, et plus il se la rappelait, plus l'impression physique en devenait palpable. Il ne pouvait plus la chasser, elle s'imposait à ses organes en lui montrant les traits d'une individualité si saisissante, si neuve, si différente, si supérieure à nulle autre chose créée ou imaginée qu'il crut pouvoir à l'instant la fixer.

Ayant pris sa palette, il traça l'ovale du visage, retrouva du coup la candeur, la suavité, l'attitude molle et chaste, les linéaments délicats de cette vision miraculeuse.

La torpeur de son corps avait disparu, il sentait couler en ses veines un afflux d'allé-

gresse qui lui venait par les vitres brisées avec les flottantes fraîcheurs de la terre désaltérée.

Rhoda leva les yeux vers les nuées d'orage qui s'enfuyaient chassées par l'ouragan et murmurait :

— Si tu m'as choisi pour régénérer l'art, si je dois révéler au monde ton idéale beauté, accorde-moi la foi qui sauve et la lumière qui réjouit pour que je brille de la clarté des conceptions qui ont leur source dans ton éternelle splendeur !



III

Tandis que ces prodiges aux Trois-Hêtres s'accomplissaient, les gens du pays, excités par les suppositions d'un passant, qui racontait avoir entendu le peintre chanter et jouer l'orgue au plus fort de l'ouragan, brodaient sur l'incident mille récits saugrenus.

En général, les paysans, superstitieux en Thuringe, redoutaient un peu maître Rhoda et ses deux sentinelles, Wildmann et le saule que la foudre venait de frapper dans l'exercice de leurs fonctions. Il y avait entre ces deux êtres une affinité suspecte. La nuit, quand le chien dormait, l'arbre effrayait les passants par sa phosphorescence et réciproquement pendant

le jour, le chien noir aboyait. On ne connaissait maître Rhoda que par l'excentricité de ses habitudes. Il avait construit cette maison bizarre et vivait solitaire depuis cinq ou six ans, errant sur les bords de la Hörsel, lisant ou méditant, vêtu de noir. Les protestants le traitaient de « catholique », grosse injure au pays de Luther, les catholiques l'appelaient « philosophe », autre injure.

On disait aussi qu'il était toqué, ou plus poliment, en allemand, qu'il avait « sauté par dessus la raison ».

Ces cancans, il est vrai, ne trouvaient pas crédit dans la société courtoise d'Eisenach où l'air rêveur de l'étranger inspirait plus de sympathie que de curiosité. Il était riche et charitable envers les pauvres, tolérant pour les écoliers qui ne craignaient, en passant, de grappiller les fruits ou les fleurs du jardin ; on lui pardonnait aisément d'avoir rompu avec

un siècle qui ne lui semblait mériter qu'ironie et pitié. On se contentait de le plaindre et pour ne pas s'exposer aux dédains de sa hautaine condescendance, on respectait sa solitude.

Cependant la nouvelle du trépas de Wildmann et de sa fin tragique, transmise déjà sous forme légendaire, parvint à Eisenach jusqu'aux oreilles du capitaine baron von Schléwitz, au moment où cet officier était en train de noircir sa moustache grise de deux jours. Il laissa choir son cosmétique et, sans prendre la peine d'achever sa toilette, s'élança vers la Maison Rouge pressentant une catastrophe.

Faisons la connaissance de cet important personnage. Le baron Romuald von Schléwitz était l'ami, le médecin, le pourvoyeur et le seul être vivant initié au ministère sacré de Rhoda.

Leurs premières relations remontaient aux mamelles de l'université d'Iéna qui les avaient

nourris ensemble quoiqu'ils fussent d'âge et d'appétit différents, alors que Rhoda, au retour de Venise, où il avait passé deux ou trois ans, était venu se préparer par des études scientifiques à l'art de l'expérimentation mystique. Mais que la digestion avait été différente chez ces deux hommes si peu faits pour se comprendre !

Réunis en Thuringe après quelques années, ils ne s'étaient pas reconnus d'abord. L'un servait Apollon sous le cilice d'un cénobite, l'autre, ayant quitté la philologie, était devenu à Weimar un officier aimable, élégant et frivole, plus désireux de plaire aux ennemies de la patrie que de pourfendre leur maris.

Rhoda ne se souvenait de son condisciple que pour l'avoir un jour étendu raide sur la terre universitaire, bellement troué et balafré d'un coup d'épée. Ce souvenir servit de rapprochement, grâce à la nature bienveillante et serviable du capitaine, soumis d'avance, par

besoin d'amitié, aux rebuffades de l'ancien camarade.

C'était un ami sans égal que Schléwitz, très indulgent pour les travers de ses amis et les faiblesses de ses amies. Il avait vu le monde à travers son monocle, entre les plis des éventails à la cour de Weimar, — la moins frivole et la plus honorable des cours grandes et petites, vieilles et jeunes : une cour où l'on a la conscience des traditions glorieuses, non de cliquetis d'armes, mais de gloire intellectuelle qui faisait donner à la résidence le nom d'Athènes germanique ; une cour dont les souverains ont fait couler moins de sang que d'encre, provoqué plus de gammes, plus de trilles que de coups de canon, où l'on est informé de tout, du dernier roman à la mode, du dernier opéra goûté, du tableau remarqué à Berlin, à Vienne, à Londres, à Paris. Schléwitz avait souvent l'honneur de diriger les cotillons

et quelquefois de fournir les saillies, voire d'inspirer les conversations aux petits soûpers du château; ce qui n'empêchait pas qu'il fût un brave officier, mais trop conciliant pour ne pas préférer la musique aux bruits d'artillerie. Un peu mondain, un peu rouillé dans ses préjugés d'étiquette et de prérogative, mélomane enragé von Schléwitz était le compagnon le plus affable, le plus désintéressé, bien qu'il cachât ces qualités sous les dehors d'un homme qui ne s'étonne plus de rien et qu'il fût délicat jusqu'à l'extravagance quand il s'agissait d'une affaire d'honneur, de cœur ou de responsabilité.

Par suite d'une grave maladie qui valait à von Schléwitz un congé de convalescence. il s'était installé à Eisenach par charité pour Rhoda et malgré sa froideur, le voyant errer dans la vie, insensible aux choses visibles, la tête sous son aile, comme les oiseaux pendant la nuit ; par affection ensuite, lorsqu'il s'était

vu récompensé par une familiarité reconnaissante, à force de zèle et d'empressement discret, il avait fini par s'insinuer si bien dans tous les détails de la vie et jusque dans les émotions du peintre qu'il en était devenu l'organe supplémentaire, et Dieu sait ce que lui valait d'ennuis, de servitudes, l'amitié du Nazaréen qui ne descendait pas même de son nuage pour parer aux besoins rudimentaires de l'existence. En revanche, le capitaine avait le plaisir de serrer en public la main de cette grande âme de la peinture symbolique dont il commandait le tailleur, le boucher, la ménagère et généralement tous ceux qui s'occupaient à retenir sur terre sa majestueuse enveloppe. Tant de privilèges valaient bien quelques sacrifices. Loin de se plaindre du servage, il en témoignait sa reconnaissance au maître en faisant partout son éloge. Il le comparait à Saint Paul, le plus gentleman des apôtres pour la dignité des

manières. Lorsqu'il voyait la raillerie entamer l'un de ses travers, il tirait de son front cette réflexion : « Le génie a des raisons que la raison ne comprend pas ». Ou bien il montrait sa balafre : « De la prudence, messieurs, mon ami Rhoda n'est pas toujours commode ! »

Bref, il accomplissait scrupuleusement les devoirs d'une amitié dont il avait fait les avances et les amis s'aimaient chacun à sa façon.

Plein d'angoisse, l'officier, et grimaçant dans ses bottes un peu justes, s'élança sur la poudreuse chaussée qui le séparait de la Maison Rouge d'environ une lieue.

Aux inquiétudes du moment se joignait une appréhension plus grave, fondée sur l'incantation mystique de Max Rhoda, dont il redoutait depuis quelque temps les manifestations extravagantes. Il le trouvait si excité, si pâle, si extraordinairement lancé hors de l'ornière

commune qu'il s'attendait à voir l'esprit surchauffé briser son couvercle : lui, Romuald von Schléwitz, devenait responsable du désastre et que faire ? Toute son influence morale jusque là s'était bornée à raccourcir d'un pied la houppelande du camarade lorsqu'elle s'allongeait démesurément. C'est en vain qu'il avait essayé de l'arracher à ses chimères en lui inspirant des désirs mondains. L'intervention de deux cousines laborieusement introduites à l'atelier n'avait pas mieux réussi. L'une d'elles, assez jolie, avait eu peur de Rhoda, Rhoda avait eu peur de l'autre qui était laide. En attendant l'essai d'une cousine artiste qu'il n'osait mettre en jeu, von Schléwitz s'était rabattu sur la musique qui seule faisait encore vibrer cette âme sensible, mais pédantesque. Dans ce dessein, il avait même composé les paroles de quelques *lieder* afin de l'initier aux soupirs modernes, mais Rhoda retournait aux

psaumes, aux hymnes, aux paralipomènes et se replongeait jusqu'au cou dans la quintessence de l'absolu.

Les craintes du capitaine se changèrent en remords lorsqu'il aperçut le chenil enfumé de Wildmann.

Rhoda perché sur une échelle était en train d'attacher ses charmilles qui avaient beaucoup souffert pendant l'ouragan. Il sauta de l'échelle lestement pour souhaiter la bienvenue à son ami, le fit entrer à l'atelier, lui serra la main avec une allégresse qui contrastait avec ses habitudes de docteur en rabat.

Désirant profiter de ses dispositions, le capitaine lui raconta les commérages qu'il avait recueillis sur son compte et ne se fit pas faute de souligner les drôleries, espérant indirectement lui reprocher ses mœurs bizarres.

— Je suis devenu chez les pharisiens comme un airain sonnant, comme une cymbale reten-

tissante, répondit Rhoda. Ils ne t'ont pas trompé s'ils t'ont dit qu'un prodige s'est accompli dans ma demeure, mais nul ne sait qu'aujourd'hui les mystères du monde invisible brillent à mes yeux comme une lampe inaccessible aux incrédules. — Rhoda montrait du doigt sur un cadre doré les traces du fluide électrique. — Regarde cette transformation des couleurs... Comme le prophète Ezéchiel, j'ai vu venir le tourbillon du vent, une grosse nuée, un feu qui l'entourait et une lumière qui brillait tout autour. Mais Dieu, sur le char enflammé de sa colère, Dieu m'envoyait la bonne nouvelle! J'ai vu l'ange de la Beauté resplendir à travers les rayons d'une gloire... J'ai senti sur mon front l'éclat d'une aurore nouvelle : il vient, le jour où je renverserai le vase d'impureté amoncelé par ceux de mes confrères qui se sont fait des images de tout ce qui est en bas, sur la terre ! Excuse mes emportements... — Rhoda sourit

et de nouveau tendit la main au capitaine : — J'ai répandu sur ta gaîté mes larmes, quand je voyais mes rêves prêts à monter au ciel retomber sur la terre... Tu as été pour moi un ami sage, fidèle, plein de prudence pour bâtir un temple au Seigneur et un palais pour moi.

— Parbleu! Marc, il n'est pas malheureux que tu t'aperçoives un jour de ton humanité! interrompit von Schléwitz, inquiet de l'éloquence hyperbolique de son ami. Loin de moi la pensée de contester la valeur de tes œuvres, mais l'amitié est soucieuse, je me demande si la peinture est apte à révéler le monde intérieur où tu vis... je sais qu'une œuvre d'art est toujours une allégorie, le peintre ne peut exprimer la pensée que par un symbole, en imitant une action ou une attitude.., mais nos actions intérieures ne peuvent être rendues visibles par des lignes ou des couleurs. La musique t'offrait un moyen plus puissant de persuasion, étant par

excellence la langue de l'émotion, l'alpha et l'öméga du langage parlé, plus rapide que la poésie, plus puissante que le geste. La sensibilité obéit aisément à des rythmes qui s'incarnent, se changent en mouvements sonores et se propagent en réveillant en nous le mirage des objets qui ont frappé nos sens. Quand il tonne dans une symphonie, c'est le tonnerre que l'on entend, c'est l'éclair que l'on voit, c'est la terreur que l'on éprouve...

— Si je n'avais à ma portée d'autre moyen d'imitation que les objets qui m'environnent, répondit Rhoda, je n'essayerais pas d'incarner ce qui est absolu, éternel. Mais une image s'impose à mon intuition, je pressens l'Invisible : il vient, le jour où je révélerai la glorieuse et idéale beauté..!

Rhoda, les bras croisés, les regards noyés dans l'espace, paraissait suivre avec extase une image invisible.

— Il n'y a point d'art qui ne se fonde sur l'impression des sens, dit von Schléwitz.

Il quitta l'atelier, parcourut la maison de la cave au grenier, inscrivant avec soin les provisions qui devaient être renouvelées par son domestique. Il apprit que le maître était devenu gai depuis l'orage et se fit raconter par Barbara les évènements de la journée.

Barbara eut un regard vague qui était comme un reflet du maître, baissa les yeux, balbutia :

— Vous savez, monsieur le baron, qu'il s'est passé ici des choses..! s'il est vrai comme on le prétend, qu'un objet foudroyé peut guérir les malades, nous pourrons faire toucher notre prie-dieu.

— Quel prie-dieu? demanda von Schléwitz.

— Mais le prie-dieu que j'avais placé comme toujours sous la lampe à sa place ordinaire, qui s'est trouvé plus avant, mis en travers près de la porte, sans compter que la poussière en avait

été enlevée au milieu du dossier et sur le siège comme si quelqu'un s'y fût agenouillé. Nous l'avons remarqué, parce que tous les meubles étaient couverts de sable à cause du vent... et puis cette bonne odeur de lavande que Mme la comtesse de Leerwaden, que Dieu ait son âme! où j'ai demeuré vingt ans, mettait dans son mouchoir et quelquefois sur son linge.

— Vous n'avez vu personne, Barbara?

— Personne: c'est mon maître qui m'a fait remarquer tout cela lorsqu'il fut revenu de son évanouissement et nous avons pensé que c'était un miracle.

Von Schléwitz, habitué au verbiage de Barbara n'y fit guère attention. Rentrant à l'atelier, il tira de sa poche un rouleau de musiques et s'assit devant l'orgue en vertu d'une convention de liberté mutuelle qui permettait à chacun des amis de faire ce que bon lui semblait sans s'occuper de son voisin. Mais tandis que ses

doigts caressaient les touches du clavier, il ne put s'empêcher de jeter un regard d'envie et de curiosité sur le mystique, qui se tenait debout un livre en main, contre un balustre aux pieds massifs, ses abondants cheveux pendant sur les épaules, sa main longue, aristocratique, campée sur la hanche dans cette attitude guerrière et méditative que Lucas Cranach donnait à ses prophètes, également prêts à feuilleter la Bible ou à tirer l'épée.

Ils passaient quelquefois des heures, obéissant à leurs instincts contraires et s'oubliant l'un l'autre avec la même complaisance. Tandis que Rhoda s'enfonçait dans le vague des déductions, des conjectures, le capitaine rimait, tapotait, lançait des roulades. L'orgue et le piano étaient les revenants bons de son séjour à Eisenach et les baromètres de son humeur. Avait-il à se plaindre de la moindre corvée, on le voyait aussitôt accourir, tomber sur le clavier.

C'était un rhume, ce jour-là, qui servait de prétexte à son impatience, impatience que l'attitude nouvelle de Marc et les récits de Barbara n'avaient fait qu'augmenter.

Pendant que Marc peignait, le capitaine chantait, toussait et, tout en chantant, bougonnait :

> J'aime les yeux noirs d'une belle
> Ombrés de cils longs et soyeux

— Sacrebleu ! j'en suis pour mon sol ..!

> Ils sont rangés en sentinelles
> Pour la préserver, la cruelle,
> Pour la préserver de mes feux

A cet endroit, le capitaine fut pris d'une quinte de toux qui le mit de fâcheuse humeur. Il reprit cependant après avoir déversé sa bile :

A chaque nouvelle rencontre
Son cœur battait sous son beau sein
C'était le tic-tac de la montre
Qu'elle avait pendue à dessein

— Par la foudre !

Pendue à son cou de satin.

— Romuald, mon ami, au lieu d'entremêler votre chant de dissonnances oiseuses, ne vaudrait-il pas mieux l'accompagner comme il convient...

Déposant son volume, Marc s'approche du piano, au grand ébahissement de Romuald von Schléwitz. La pensée que Marc Rhoda daignât prêter l'oreille à ses marivaudages ne lui fût point venue en tête, à l'état de supposition. De là à cette complaisante participation, il y avait toute une révolution morale qu'on ne pouvait raisonnablement pas attribuer à l'électricité.

Le peintre musicien fit un accompagnement, prit sa palette et se mit au travail comme s'il venait d'accomplir un acte naturel.

Von Schléwitz répétait la leçon, tout en observant l'impression joyeuse et l'assiduité du compagnon, d'autant plus étonné que le sourire de Rhoda et le plaisir qu'il prenait à considérer la peinture paraissaient annoncer une métamorphose. Malheureusement, l'expérience de critiques mal accueillies ayant mis l'officier en défiance de ses jugements en peinture, il s'était décidé à ne plus regarder des choses auxquelles il semblait ne rien entendre. Cependant il ne fut pas maître d'un regard à la dérobée et, voyant Rhoda peindre une tête de femme jeune, fraîche et jolie, l'impression qu'il en ressentit vainquit tous scrupules.

— Bravo, Marc! tu redeviens homme, il y a du sang sous cette peau.. !

Rhoda pâlit et frémissant, se leva de son siège. Von Schléwitz avait oublié que l'appréciation du vulgaire pour le mystique était une condamnation, la flétrissure même de l'œuvre. Mais il était trop tard. La toile vola face contre terre à cinq mètres du chevalet. — Misérables empoisonneurs ! s'écria Rhoda d'une voix tonnante, apostrophant les maîtres de la Renaissance qui figuraient par des copies au haut de l'atelier. Il interpella Raphaël, le Corrège, Titien, Paul Véronèse en termes des plus violents et ne se calma qu'en voyant von Schléwitz qui se tenait derrière un châssis, ne sachant sur quel pied danser.

— Ma carrière, dit-il, est remplie d'épreuves... Je me suis oublié trop longtemps parmi les idoles, leur palette charnelle m'éblouit... J'ai flétri, grâce à leurs leçons, la pureté de la colombe qui m'apportait le gage de réconciliation... Tu m'as arraché le bandeau des yeux.

Il eut un rire glacé, prit le bras de von Schléwitz et s'approchant du piano :

— Si nous faisions la ritournelle...

Le capitaine, sans rien comprendre à la mention de cette colombe qu'il prenait pour une métaphore familière au langage symbolique de son ami, écoutait les accords de Rhoda, confondu de tant d'aberration et avec cela de sang-froid, de raison. Voyant l'abandon, la familiarité persister dans les manières de son ami, il en revint à sa première conclusion qu'une rénovation morale s'opérait en Rhoda. Et comme l'ami gardait pour lui le secret de l'apparition, il oublia les péripéties de cette visite et ne songea plus qu'à se féliciter de partager la confiance d'un homme si mystérieux, si extraordinaire.



IV

C'est un pays austère que cette Forêt de la Thuringe. Il y a dans les mamelons sombres, arides du basalte, dans le port raide des sapins, dans la rude harmonie d'une végétation variant du gris-vert au bleu sourd de l'*épicéa* quelque chose de mélancolique. Les obscures vallées, les forêts denses, les lointains vaporeux sollicitent la rêverie et l'on comprend la prédilection du mystique pour des aspects qui devaient attirer ses pensées au delà des trivialités quotidiennes de la vie.

Quoique peu sensible aux beautés naturelles, chaque matin, Rhoda, par besoin d'exercice, s'en allait promener sa fantaisie à

l'heure où les premiers rayons de l'aube baignaient les cîmes environnantes.

Il suivait, le matin, la Hörsel qui coule au pied du Hörselberg, ce mont fameux où la légende a placé le boudoir de Vénus, foulait d'un pied dédaigneux les perles fines de la rosée, indifférent aux libellules qui s'envolaient à son aspect de leur couche parfumée. Lui n'avait pas dormi, la nuit s'étant passée en prières, en lectures, en dissertations sur la nature incorporelle des visions avec Sainte Thérèse, Saint Jean, Saint Augustin et Swedenborg dont il emportait les *Arcana cœlestia* comme pièce de conviction.

Peut-être bien regrettait-il d'avoir brisé la veille devant von Schléwitz son piédestal de stoïcien, mais comme il se sentait pour lui plus d'amitié que de déférence, il ne s'en chagrinait pas outre mesure. Il avait repris son rôle de martyr ou de prédestiné et, sans se prononcer

sur l'apparition si mal reproduite, il attribuait son échec à l'une de ces deux causes : ou bien l'apparition procédant de ses sens, participait à la matière et il avait dû fidèlement la copier, ou bien elle était d'origine céleste et Dieu ne le jugeait pas digne encore de jouir de cette grâce — deux questions délicates qu'il s'agissait d'approfondir.

Il cheminait, lisant, annotant au crayon les marges du livre et marchait au hasard, peu à peu s'immergeant dans la blanche lumière qui baignait la vallée, séduit par la fraîcheur, les parfums, les chansons d'oiseaux, tout ce que l'aurore verse à la terre d'enchantement, de gaîté.

Il avait traversé le village de Häberfeld lorsqu'il crut voir une ombre se mouvoir entre les troncs rouges des sapins. Il s'y attacha malgré lui, hâtant le pas, et fut bientôt assez rapproché pour reconnaître la personne. Il

ferma son livre. En ce moment un villageois vint à passer, traversant le chemin. Rhoda lui prit le bras :

— Vois-tu, là-bas, quelqu'un près du taillis, dis-moi?

Le villageois observa le point indiqué.

— Je crois, dit-il, que c'est une dame.

— Vêtue de bleu ?

L'homme regarda celui qui lui tordait le bras et décampa sans autre information.

Rhoda reprit sa course. Cette ombre qui flottait sur l'étroit sentier du vallon, c'était la personne de l'orage ; le costume, les cheveux étaient conformes à la première apparition.

Elle folâtrait, cueillant des fleurs, s'arrêtait indécise. Il la vit s'enfoncer dans un bois de sapin dont les branches pendantes formaient un épais rideau contre la chaleur. Elle fit quelques circuits, descendit le versant opposé de la colline.

Rhoda la suivit à distance. Arrivé au fond du vallon, il entendit le cri d'un geai qui s'envolait à son approche ; devant lui s'élevait une montagne aride dont l'aspect fauve contrastait avec la verdure des sapins : c'était la montagne de Vénus et précisément le rocher par où le chevalier Tannhäuser avait dû pénétrer dans le boudoir de la déesse.

Espérant, du sommet, reconnaître les environs, il en entreprit l'escalade, mais vraiment la montagne paraissait expier, par son aridité, les voluptés de la déesse; à peine un sapin rabougri, parmi les rocailles croulantes, croissait-il sur ses flancs désolés. A chaque instant s'élevait un abrupt qui l'obligeait à rebrousser chemin. Rhoda fouillait des yeux les prés et les taillis environnants, puis reprenait son ascension, bravant le hâle, pour se heurter plus haut contre un nouvel obstacle.

Il éprouvait une grande agitation, cette ardeur de l'attente, cette anxiété de corps et d'esprit qu'il avait ressentie aux approches de l'orage. Tout ce qu'il voyait depuis quelques jours dépassait les choses naturelles, le paysage même se déroulait à ses pieds dans un enchevêtrement illogique de lignes disjointes et de couleurs sans harmonie ; des zônes vertes et jaunes symétriquement juxtaposées comme des échantillons d'étoffes, des sapins droits et raides comme des soldats à l'exercice, au loin des montagnes parallèles, accrochées dans l'azur foncé, ardent, implacable. Il ne pouvait assembler ses idées sans y rencontrer des contradictions et le soleil ardait sur la pente croulante. Lorsque, descendant de ce lieu maudit, il fut à cinquante mètres de la base, l'insomnie et la fièvre avaient vaincu son énergie : à peine eut-il le temps d'atteindre un arbre où la fougère amoncelée et le voisinage

du vallon lui promettaient un refuge contre la chaleur.

Pris de vertige, il s'abattit dans le thym odoriférant, s'étendit sur la pente moussue.

Ainsi couché, son mouchoir éployé sur les yeux, il savourait entre le sommeil et le rêve une langueur voluptueuse, inusitée dans laquelle il se complaisait lorsqu'il crut entendre un soupir modulé qui montait de la terre. Dormait-il ou ne dormait-il pas? Un tressaillement doux ébranlait la montagne qui descendait en quelque profondeur avec un bercement rythmé.

L'atmosphère était imprégnée d'un éther lumineux traversé de lueurs rosées pareilles aux approches de l'aube. Des voix insinuantes lui chatouillaient l'oreille, montaient, traversaient l'air et lui donnaient la sensation d'une caresse mélodieuse quand elles passaient limpides, fébriles ou agitées, de plus en plus

impérieuses. L'ondoiement s'arrêta. Maintenant il était debout, mais délié des liens de la pesanteur, soutenu par un air palpitant de sonorité, il flottait sur la rive d'un lac aux eaux bleues miroitantes, entouré de berges fleuries. Autour de lui se déployaient des collines formées de métaux précieux, percées de grottes tapissées de cristaux, frangées de frondes magnifiques. Et c'était un ruissellement de cascatelles, un tressaillement d'êtres autour de lui bruissant, volant, nageant ou gambadant : des insectes dont les ailes aux tons d'arc-en-ciel vibraient en sons harmoniques, des orcades, des dryades couronnées de primevères, grimpant au haut des myrtes. D'autres glissaient en frétillant le long des sources comme des enfants sur des glissières au retour de l'école, tandis que dans l'air fluide voltigeaient en rond des Willis ou peut-être des elfes, invisibles aux clartés du jour, qui

jetaient un reflet lunaire avec une sensation de brise.

Dans cette vie rayonnante de lumière où le mouvement se changeait en sonorité, un des êtres rythmés se posa sur la main de Rhoda, le piqua de son dard : ô merveille ! il s'aperçut que tous ces êtres privés d'âme, nés du souffle terrestre, entre eux s'entendaient par la mélopée. Lui-même sentit naître en lui des passions, des désirs étrangers à ses habitudes, il voulut prendre pied, fuir l'enchantement, mais il se trouva pris en des rondes de gnomes sortis des fissures de rochers, qui dansaient, marquant la mesure à grands coups de pilon en des mortiers d'opale; d'autres, gonflant leurs joues velues, soufflaient aux rayons du soleil des rubis et des émeraudes qu'ils semaient devant Rhoda et dont les jaillissantes facettes réfractaient, mille fois centuplées, les splendeurs de cette nature infra-terrestre.

Rhoda, mû par le rythme, gambadant malgré lui, fut conduit jusqu'au lac. Aussitôt un murmure, comme un long coup d'archet parti de la rive opposée, mit en vibration la surface qui se ridait à son approche, tressaillait amoureusement; il vit avec stupeur sur la berge du lac la pourpre des narcisses se changer en regards vivants, lui sourire, les tiges s'animer, se transformer en nymphes. Il voulut fuir mais il était fixé au sol par la fascination des yeux qui le tenaient captif en prévision d'un évènement car les eaux bouillonnaient, immergeant la rive, bien qu'il n'y eût pas un souffle de vent, les fleurs exhalaient des parfums vertigineux, les corolles en forme de clochettes jetaient un carillon de notes si intenses que Rhoda les voyait passer. Des êtres ambigus demi-pierre, demi-fleur s'affranchissaient de l'immobilité. Ici des naïades aux yeux noirs sortaient du monde des roseaux, sautaient à

l'eau comme des grenouilles ; là de roucoulantes sirènes voguaient, déroulant leurs cheveux teints de corail et sablés d'or ; des ondines avec volupté plongeaient, reparaissaient, secouant leurs flancs auxquels rien d'humain, de terrestre ne pouvait être comparé. Tout bruissait, tout chantait ; les êtres aquatiques, ceux de l'espace, ceux de la terre, tout vibrait dans un frémissement de plus en plus désordonné, à travers le thème de la mélopée qui maintenant s'emparait de tous les gosiers, de tous les sons pour se fondre et se déployer en un chant triomphal, un chant qu'accompagnaient des effluves de parfums enivrants, des roucoulements de désirs passionnés, exaltés jusqu'au spasme. Du milieu des flots tout à coup sortit une conque nacrée portant Vénus entourée d'un nombreux cortège. Rhoda reconnut aussitôt à leurs lèvres rougies, à leur visage ambré, trois divinités indiennes, sveltes comme des

tiges de liane, sans autre voiles que leur beauté. Il vit derrière elles des péris ornés de l'escarboucle, des almées aux yeux allongés, avec des sourcils bleus. Il reconnut Isis, l'opulente, et vit parmi les beautés idéales de l'Olympe hellénique quelques exquises beautés d'Europe, entre autre une vierge de Raphaël et, plus inattendues, quelques madones de Fra Angelico, ce qui lui fit penser que ce maître non content de l'inspiration divine, avait emprunté à la terre quelques uns de ses types suaves.

Mais quelle fut la terreur, l'épouvante de Rhoda lorsque dans la Vénus qui s'avançait foulant comme un tapis l'écume des petites vagues, il reconnut l'ange apparu une heure auparavant. Il n'y avait pas à douter, quoique la robe d'azur fût remplacée par une guirlande de chèvrefeuille qui, ceignant les flancs de Vénus, fleurissait sur sa gorge nue, le visage

était identique. Et combien l'expression de la physionomie était plus différente encore de la première apparition ! Une ivresse amoureuse noyait les yeux dont il avait tenté de reproduire l'angélique candeur. Les lèvres chastes qui semblaient faites pour la prière, humides et rouges comme le pulpe d'un fruit dangereux s'entrouvraient, avide de caresses.

Elle se pencha vers Rhoda tandis qu'un sentiment d'irrésistible volupté, de profane mollesse épandue en cette atmosphère agissait sur ses sensations. Affolé, le mystique eut un mouvement de recul, un tournoiement vertigineux l'abattit sur le sol. Il se retrouva seul à quelques pas de l'arbre auquel précédemment il s'était accroché. Sa main gauche serrait Swedenborg, l'autre une touffe de fougères arrachée au passage.

Le cœur lui battait fortement, son oreille résonnait de réminiscences vagues du Tann-

häuser de Wagner. La sueur lui coulait du front; sur sa main droite qui tenait le foulard des Indes, une goutte de sang indiquait la piqûre de l'hyménoptère enchanté.

Rhoda jeta sur la montagne un regard méprisant :

— Les entreprises de l'enfer ne prévaudront pas contre moi, dit-il.

Et il enfila le sentier qui conduit au chemin de Wutha pour s'en retourner aux Trois-Hêtres.



V

Le capitaine venait de déjeuner. Etendu sur une ottomane en velours d'Utrecht, il lisait le ***Kladderadatsch*** et balançait au bout du pied l'une des dernières victoires de sa galanterie, une mignonne pantoufle brodée, lorsque le philosophe entra chez lui, s'assit devant une table en demandant à déjeuner. Von Schléwitz étonné de la rare faveur que Marc octroyait pour la première fois à son vieux camarade, se leva, poussa la porte d'un cabinet d'où s'échappaient, avec un éclat de fioles, de mondaines senteurs. Après quoi, sonnant son valet de chambre, il commanda le déjeuner. Mais le peintre affamé déjà s'emparait d'un biscuit et se versait un restant de chocolat.

— Je crois dit-il que le jour va paraître, je suis hanté par des visions.

Von Schléwitz tressaillit, la voix de son ami avait un éclat cristallin et de toute sa personne se dégageaient d'inquiétantes vibrations Dissimulant ses craintes. il répondit avec indifférence.

— Méfie-toi de tes sens, Marc : l'homme est une intelligence très mal servie par ses organes, le lien peut être rompu... Quelquefois la pensée échappe à la conscience ; le rêve est un état inconscient pendant lequel nos idées se déroulent sans que nous ayons sur elles aucune influence. — Remarquant l'attention du mystique, il ajouta : Le rêve est quelque chose comme le lundi perdu de la pensée...

— Ce n'était pas un rêve, interrompit l'artiste, et son sourire s'accentua.

— Il est des rêveurs éveillés, reprit l'officier, — le travail de l'esprit se confond avec l'exer-

cice des sens. Ainsi pendant le rêve, la moindre impression du sens subit un grossissement, une amplification dans le cerveau : un frôlement contre le bois du lit, par exemple, ou le bourdonnement d'une mouche devient pour le rêveur un éclat du tonnerre. Mais l'équilibre entre l'idée et la sensation peut se rompre à tel point qu'une idée dominante se transforme en sensation ; alors des souvenirs se produisent à nos yeux sans excitation extérieure et ils revêtent toute l'apparence de la réalité. C'est ce que l'on appelle une hallucination.

— Comment expliquez-vous ce phénomène ?

— Ah ! comment on l'explique... Le cerveau d'un halluciné est un fusil qui fait long feu... c'est une trompette dans laquelle est resté un son, lequel s'échappe sans que le musicien y touche... c'est un souvenir spontané...

— Ce n'était pas un souvenir.

— Et que diantre veux-tu que ce soit? L'imagination ne peut réfléchir que des analogies, des perceptions antérieures...

— Ah! vraiment? que faites-vous de l'inspiration?

— L'inspiration est un désir d'expansion qui produit un effet utile sous des influences excitantes et favorables.

— Et le génie créateur?

— Un acte de mémoire et de perception individuelle. Quand l'homme invente, il ne fait que réunir et distinguer entre eux des souvenirs épars.

— Ceux-là sont des fontaines sans eau! dit le Nazaréen.

— L'artiste n'est pas un Prométhée, répliqua l'officier, il ne fait rien de rien, il compare, il traduit, il reproduit des émotions par des moyens artificiels et s'efforce de les communiquer aux spectateurs.

— Ceux-là sont fils de la matière, ils ont le cœur endurci aux rapines, riposta le mystique. Le génie vient d'en haut, mais Dieu choisit le champ qu'il veut ensemencer ; là où la main jette une étincelle, le génie s'épanouit, non autre part. J'ai vu l'étoile et je sens que le jour s'est levé dans mon âme.

Et Rhoda développa son torse avec une expression de hauteur, de dédain qui, pour le coup, fit éclater von Schléwitz.

— Je nie l'intuition, je nie l'inspiration, si celle-ci n'a pour cause un phénomène d'instinct, un désir d'expansion qu'engendre l'exercice de certaines facultés ! Je t'accorde le bénéfice des aptitudes héréditaires, je te concède le génie, s'il est le résultat d'une culture antérieure, d'un travail accompli dans les plis de l'intelligence et qui tout-à-coup se résume, éclate, vient au jour... Mais je nie les fantômes de l'imagination bornée et circonscrite...

Von Schléwitz s'arrêta devant l'excitation du camarade, son œil s'animait d'un éclat fiévreux.

— O Dieu ! qui me dira si c'est un rêve ou si c'est la fleur qui tressaille, prête à s'épanouir !

Ses regards se fixèrent sur le sol avec l'expression d'une angoisse.

— Prends garde à toi ! ce sont des hallucinations, reprit von Schléwitz. — Ne sais-tu pas que la pensée exige une perte de substance pour accomplir son travail intérieur ? Tu te fais ton propre vampire en macérant ton corps, en refusant au sang sa nourriture, de là cette maladive acuité des sens : tes rouages vibrent comme une roue sans huile, tu deviens le jouet de ce monde extérieur que tu méprises... Ecoute les avis d'un ami dévoué. — Il prit la main du camarade et lui tâta le pouls : — Ton pouls bat la breloque ! avec un pouls de

cette espèce, on prend du bromure de potassium. Je te conjure de te soigner si tu ne veux pas regretter ton entêtement.

Rhoda fut touché de l'expression que son ami donnait à ses conseils.

— Oui, c'est le démon de l'orgueil qui parle par ma bouche, lui dit-il : ***eritis sicut Deus***. Conseille-moi, que faut-il faire? Tu sais combien il est malaisé de récolter un grain de sagesse.

Absorbé dans ses réflexions, il marchait dans l'appartement et s'obstinait à ne donner aucune explication sur ce qui se passait en lui, se contentant de murmurer : — Oui, le vase est fragile... tu dis vrai, que faut-il faire ?

— Il faut chasser les abstractions, te distraire, cesser tout espèce de travail, manger de la viande saignante, favoriser la digestion par un exercice modéré et ne pas oublier cet univers physique auquel tu tiens par tes

racines. Car enfin, l'homme, parmi les animaux, est le seul qui se crée des habitudes en dehors des lois naturelles : c'est à lui de pourvoir à sa conservation. Quand tu te remettrais au cheval, quand tu chasserais avec nous — tu nous en remontrais à tous, jadis, au tir en plaine! mais tu fais fi de ton adresse, de tes dons naturels... Klopstock et Gœthe patinaient aussi bien que toi mais regardaient cet exercice comme une nourriture musculaire. Kant s'observait au point de ne respirer que par les narines afin que l'air eût le temps de s'adoucir, il se chaussait de bas de soie qu'il soutenait par des cordes de boyaux en guise de jarretieres, liées au gousset de sa montre. En fut-il moins grand philosophe pour avoir inventé les jarretières?

– Tu voudrais que je fusse régénéré par une semence corruptible, soit, je t'obéirai, dit Rhoda, tendant la main avec plus d'effusion

qu'il n'en avait montré jamais à son ami. Puis se dirigeant vers la porte, au moment de sortir : Adieu, dit-il, en relevant le front. Quand nous nous reverrons, il y aura sur mon front une étoile ou bien je serai fou.



VI

A partir de ce jour, Rhoda ferma son oratoire, changea de vie et suivit le régime tonique imposé par le capitaine. La santé lui revint. Il se surprenait même à sourire quand au retour d'une longue course, Barbara lui servait un dîner succulent.

Mais quand l'ami étourdiment le complimentait sur sa mine : « Je me suis raffermi par l'espérance, disait-il, honteux ou peut-être effrayé de devoir aux soins matériels une souplesse de corps, une force d'abstraction qu'il n'avait pas éprouvées de longtemps.

Malheureusement, à cette époque, une idée saugrenue qui, depuis vingt-cinq ans, germait

dans le cerveau du capitaine, vint à maturité on ne sait pourquoi ni comment. Un matin, Romuald, vêtu d'un élégant veston de cuir anglais, coiffé d'un chapeau de paille et fouettant l'air de sa badine, entra chez Rhoda et se jetant dans un fauteuil avec la décision d'un homme qui prend une résolution :

— Marc, lui dit-il, je songe à construire un foyer en prévision de mes vieux jours; tes désirs amoureux ne sont que des cantiques, c'est à moi de songer à notre avenir. Je voudrais échanger le joug du service militaire, froid en hiver, chaud en été, contre un lien plus agréable. Qu'en pense maître Rhoda ?

— Il te sait gré de l'intention et te souhaite un heureux choix, répondit Rhoda.

Rien n'était décidé cependant; von Schléwitz flottait entre six cousines : choisir l'une c'était déconsidérer les autres. Il comptait passer en famille, à Ilmenau, le reste de son congé et

verrait à se décider à la satisfaction de toutes les parties.

— Cette visite est un adieu, reprit le capitaine avec une certaine émotion, un adieu temporaire, nous nous reverrons plus liés, plus complets dans nos affections réciproques.

Là-dessus les amis se quittèrent avec force recommandations.

Comme tous les gens à idée fixe, Rhoda resté seul n'eut rien de plus pressé que de reprendre son dada et de l'enfourcher, malgré toutes ses promesses. Il recommença ses études destinées à l'ange Gabriel.

Le capitaine était parti depuis une semaine. C'était un jour de chaleur douce, entre trois et quatre heures ; l'artiste crayonnait, sans se préoccuper d'un rayon de lumière qui, tombant du vitrail obliquement, se jouait dans l'embrasure de la porte entr'ouverte lorsque, dans ce rayonnement multicolore, se dessina

la vision de l'orage, l'apparition du Venusberg dans sa réalité terrestre, sans aucune apparence d'ailes, à moins que l'on ne prît pour telles une écharpe de tulle vaporeux tombant sur son corsage rose. Elle portait un chapeau de paille garni d'épis, des gants chamois et tenait la main d'un enfant, blond chérubin aux yeux foncés — le portrait vivant de sa mère.

Rhoda, caché par son panneau, voyait la vision resplendir, il reconnaissait ces yeux veloutés, cette bouche charnue, pleine d'amour et de bonté qu'ont les saintes de Memling. C'était une femme aux allures vives, de vingt-cinq à trente ans, point jolie dans l'acception banale que l'on donne à ce mot, mais extraordinaire par une expression de franchise, d'intelligence et de gaieté qui s'irradiait en sourires, pétillait en exclamations autour de sa petite et mouvante personne.

Elle sortit du rayon, eut un cri de surprise aussitôt réprimé par une révérence au moment où Rhoda, sortant de sa cachette, faisait un pas vers elle.

— Monsieur Rhoda voudra-t-il excuser une indiscrétion qui m'amène chez lui pour la deuxième fois sans y être invitée ?...

Rhoda tendit la main pour confirmer par ce contact le témoignage de ses yeux : les mains se touchèrent sans produire d'autre phénomène que l'éclat d'un sourire exhibant des dents blanches, également petites chez la mère et l'enfant.

L'ange accepta le siège que Rhoda roula devant le chevalet et, très gaîment, lui raconta de quelle façon, surprise par un orage, forcée de se mettre à l'abri, elle était entrée à la Maison Rouge au moment où la foudre venait de frapper le vieux saule.

— J'ai cru rencontrer votre Grâce au Hörselberg le lendemain matin, dit Rhoda, d'un air de juge qui se tient sur la défensive.

— Je comptais y peindre une étude, en effet, mais je fus obligée de rentrer à Weimar avant d'avoir pu m'informer de l'accident survenu aux Trois-Hêtres... Quoique la renommée de maître Rhoda stimulât ma curiosité d'artiste, — une artiste modeste, oh ! très modeste..! ajouta l'étrangère, en jetant autour d'elle un regard d'admiration qui fit monter le rouge aux joues du peintre.

— La gerbe de mon champ s'incline avec respect devant celle du voisin. Puissé-je mériter votre approbation ! répondit Rhoda; mais voyant le nimbe de gaîté s'illuminer du côté de son chevalet, il reprit d'un ton solennel, avec un air de majesté qui fit tressauter l'inconnue : — Mais je sais que mon art n'est point fait pour les incrédules ni les rebelles...

— Moi, rebelle ! maître Rhoda, je vous prie de croire que je ne suis rebelle à aucune vérité, j'admire infiniment votre respect des traditions sacrées, bien qu'il me semble difficile de concilier l'orthodoxie avec la vraisemblance d'une représentation faite pour impressionner des hommes : mais c'est là ce qui, dans votre art, précisément, m'intéresse au delà de tout ce que je puis vous dire.

Ainsi qu'il arrive souvent entre deux personnes destinées à s'entendre, un courant s'établit dès les premiers mots, précisément parce que ces mots n'étaient pas laissés au hasard, mais répandus comme une semence pour expérimenter le terrain que l'on s'apprête à cultiver. Aux yeux clairvoyants de la dame, il apparut que l'humilité n'était pas la vertu première du mystique. Rhoda, de son côté, sentit à travers les éloges percer une ombre d'ironie mais, flatté, envahi par un courant

de sympathie, quoiqu'il ne connût ni l'essence ni la qualité de la visiteuse et, avant tout, préoccupé de défendre son art, il répondit avec condescendance :

— Le talent de l'artiste résulte moins de l'habileté de la main que d'une sincérité morale qui manifeste une âme. De là provient l'action que le talent exerce sur les esprits indifférents. La vérité s'impose, non par la vraisemblance du sujet, mais par l'autorité de celui qui l'exprime. L'émotion vous pénètre à l'aspect de son œuvre, non pas à cause de sa technique ou de sa virtuosité, mais par l'effet d'une contagion qu'il éprouva lui-même dans un élan spontané dont il ne donne peut-être qu'un pressentiment. La sensibilité artistique n'est qu'une émotion favorisée par l'effet d'une sympathie conforme aux aspirations du moment.

Rhoda s'exprimait avec conviction, d'une voix chaude de chanteur, avec un geste de prophète prêchant sur la montagne. L'enfant se tenait coi, blotti dans l'encoignure d'un vieux confessionnal. La mère, subitement intimidée, répondit d'une voix soumise :

— Si je vous comprends bien, maître, permettez-moi de vous nommer ainsi, vous êtes d'avis que la beauté de l'art n'est visible que par le cœur, l'art étant purement une chose de sentiment.

— Je suis d'avis que l'impression d'une œuvre d'art s'impose par le degré de vie morale qu'elle manifeste.

— Cependant l'idéal n'est pas une perfection inaccessible autrement que par une sorte de révélation ou de hasard; la beauté se trouve dans le monde visible et se manifeste par l'intelligence de l'artiste ?

Rhoda n'aimait rien tant que d'ergoter en matière d'art, mais il se sentait désarmé par l'expression de tendresse qui rayonnait de ces yeux doux, quoique légèrement moqueurs.

Il répondit comme s'il exprimait un regret.

— Ce n'est pas la beauté que je cherche, madame, c'est l'idée.

— Mais l'idée ne devient visible que par la forme qu'on lui donne. Et puisqu'une belle idée reste invisible aussi longtemps qu'elle n'est point exprimée, votre œuvre à vous, homme de génie en possession de l'outil créateur, votre devoir, maître Rhoda, n'est-il pas de manifester dans les œuvres des hommes l'union des beautés morales et des grâces physiques ?

— Cette union, dans la nature, ne me fut jamais révélée, répondit Rhoda.

Et il rougit, par instinct de galanterie, à ce regret si peu galant.

— Comment ! vous ne pouvez par l'effet de votre art transformer la réalité? Vos maîtres les gothiques savaient donner une âme aux madones de bois, de toile ou de carton.

— Les gothiques étaient inspirés, je ne suis qu'un pauvre pécheur, répliqua Rhoda qui commençait à se complaire à l'escarmouche des regards.

— Nous sommes inspirés nous aussi par l'effet de la sympathie, de l'admiration, du plaisir... Rien qu'à voir Thécla, ma fillette, l'envie me prend de l'embrasser. — D'un geste prompt la dame enleva la fillette qui menaçait de s'endormir, l'embrassa pour la réveiller et la présentant au mystique : Comment expliquer ce désir sinon par un effet d'inspiration subite, c'est-à-dire un rayonnement, une expansion de la vie qui s'ajoute au travail nerveux quand nos pensées et nos désirs sont en accord parfait ?

— Il est certain, répondit Rhoda, déposant Thécla dont il ne savait trop que faire, il est certain que le prestige d'un beau modèle ajoute au travail mécanique un stimulant... exerce une fascination... développe une attirance capable de produire un effet utile... Et si la Providence envoyait à son serviteur un modèle...

Il hésitait devant une comparaison qui lui brûlait les lèvres.

— Oh ! qu'à cela ne tienne, si vous croyez que je puisse être un intermédiaire entre vous et la Providence, je me mets à votre service... Essayons, laissez-moi vous restituer par une expérience le temps que je vous vole en bavardage.

L'ange, prenant au vol une insinuation qui était loin d'être un désir dans la pensée du maître, ôta ses gants, dénoua son chapeau et, secouant ses ailes, la voilà qui déploie

sa taille à distance du chevalet avec une grâce si ingénue, si persuasive à la fois que l'artiste, entraîné lui aussi par le courant de sympathie, en dépit de ses théories, à l'encontre de ses principes qui lui défendaient toute imitation matérielle, accepta la faveur et saisit sa palette sans qu'aucun autre mot de part et d'autre eût été prononcé.

Le rayon de soleil s'était éteint comme si les molécules attirées par leurs attractions avaient réalisé l'idéal féminin qui peut-être allait se dissoudre pour se réunir au grand tout. On n'entendait plus que le susurrement des moucherons grondeurs et la respiration doucement rythmée de l'enfant endormi.

Le premier mouvement de Rhoda avait été inconscient, c'était un élan spontané, lointaine réminiscence de mondaine galanterie; mais bientôt il se fit dans son être un dédoublement comme cela arrive lorsqu'un hasard nous

ramène, après un long espace de temps, vers des lieux ou des choses oubliées. Les anciens souvenirs un à un se réveillent, s'animent avec une telle vivacité que l'imagination du passé l'emporte sur les perceptions actuelles. Ainsi Rhoda, pour obtenir la ressemblance matérielle, obligé de se rappeler ses premières études, sentait autour de lui flotter un air de volupté, éprouvait un vertige mêlé de crainte, de plaisir — ce plaisir inquiétant qu'on éprouve au-dessus des hautes cîmes, devant un précipice.

Mais tandis que la brosse courait, emportée par les souvenirs, la matérialité du sujet s'évanouissait aux yeux du mystique. De la femme il ne restait plus qu'une impression de suavité qui se répandait autour d'elle, comme la flamme qui luit à travers une lampe d'albâtre ; alors il avait des élans, des hosannas en

échange des encouragements que lui prodiguait son modèle.

— Je sens que la lumière se fait ! Oui, le jour a paru, s'écriait-il, en levant sa palette comme il eût fait d'un étendard, j'ai longtemps douté de moi-même, mais lorsque les choses sont en vous, qu'elles y abondent, elles ne vous laissent point stérile !

D'autres fois jaillissait sous le velouté des yeux noirs certain regard troublant. Elle avait dévoilé son cou rond et gracieux, l'albâtre incarné se changeait dans la lampe sacrée en palpitants reliefs, gonflés des désirs de la vie. Rhoda regardait, appuyé, l'enfant mutin aux jambes nues, chaussé de bottines en forme d'ailes ; il se sentait au souvenir du Vénusberg naître un doute effrayant. Pour un rien, dans la blonde enfant il aurait reconnu Cupidon ; sa main tremblait et pourtant il continuait, possédé par un charme qui s'imposait à sa

volonté. Bien plus, il en était venu, dans son empressement à ne rien perdre du modèle, à demander à l'art de Véronèse le secret des ondoiements de clairs et d'ombres qui se jouaient sous les cheveux, légers comme une brume tissue d'or; au Titien la neige animée qui brillait aux méplats entrecoupés de lacis bleus. Et quand il fallut imiter, au fond des yeux, ce doux reflet tremblant qui tantôt ressemblait à la perle des larmes, tantôt à l'étincelle du rire, ce fut aux pécheresses, aux Vénus du grand peintre qu'il fut forcé de recourir.

Après une heure d'un travail agité, perplexe, au moment où il se levait pour juger de l'ensemble, la réalité l'effraya. Devenu le complice de maîtres si souvent maudits, sa main crispée s'avança vers le chevalet et le geste fut si expressif qu'un cri d'angoisse l'arrêta.

— Maître, je vous en supplie, votre étude n'est que commencée, vous en ferez une belle œuvre.

Ce fut un cri du cœur, une supplication qui rappelait à Rhoda l'attitude et l'expression suppliante, effarouchée de l'ange égaré à l'atelier pendant l'orage. Le souffle divin s'était rallumé dans la lampe d'albâtre.

Le mystique rassuré s'inclina.

— Oserais-je espérer que ma visite ne vous a pas été désagréable? reprit le modèle ; j'habite l'hôtel du Lys à Eisenach et compte y passer quelque temps. Mon nom ne vous est peut-être pas inconnu : Mme Selly.

Elle prit d'un calepin d'ivoire une petite carte, l'offrit à Rhoda, réveilla l'enfant, tendit la main au maître et disparut.

Rhoda, la carte en main, resta longtemps à méditer sur l'aventure. C'est tout au plus s'il ne cherchait pas autour de lui les preuves

matérielles de cette apparition, de cette femme dont il ne savait que le nom — Séraphine Selly, et ce nom ne lui disait rien.

Mais quand il regardait l'étude ébauchée, il en jaillissait une image qui rayonnait par souvenir d'une beauté spéciale, inconnue, sans précédent, — une beauté morale plutôt que physique qui lui suggérait des désirs d'infinie perfection, de divine miséricorde.

Il lui fut impossible, ce soir, de toucher à aucune nourriture, il refusa des artichauts que Barbara lui présentait d'après une extraordinaire recette de la comtesse de Leerwaden et bien avant pendant la nuit, les paysans des environs entendirent les sons de l'orgue qui se mêlaient au coassement des grenouilles.



VII

Ni ange, ni démon, ni vision. Mais la faveur céleste n'en éclatait pas moins par la présence de cette apparition, vase d'élection, symbole choisi pour apporter la bonne nouvelle. Peut-être entrait-il dans les desseins de la Providence de lui montrer une voie différente de celle qu'il avait suivie jusqu'alors.

Chaque fois qu'il considérait son ébauche il en jaillissait le sens d'une prophétie : « Votre œuvre à vous, homme de génie, n'est-elle pas d'exprimer l'union des beautés de l'âme et des grâces du corps ? »

Quel était le vrai sens et la portée de ces paroles ? L'artiste éprouvait un grand trouble.

Il n'avait plus pour l'opinion du capitaine le dédain méprisant qu'il affectait naguère. Il considérait les anciennes études avec un certain intérêt, les dépendait de la voûte, les comparait à sa nouvelle esquisse, non qu'il voulût revenir à d'anciens errements, mais pour soumettre à l'épreuve d'une comparaison sa technique mise en œuvre actuellement — car il est arrivé souvent qu'un artiste, peintre, poète ou musicien croyant réaliser un idéal, n'ait produit qu'un reflet de sa fantaisie, existant pour lui seul et non pour d'autres — témoin cette dame qui avait inventé la sculpture suisse : la difficulté était d'avoir un grand fromage; elle taillait elle même le morceau avec un couteau ébréché et se figurait produire un chef-d'œuvre !

Rhoda se rappelait le sourire mutin de la muse et se demandait s'il avait bien saisi l'être intellectuel, l'ensemble idéal des principaux

traits, l'harmonie de toutes les valeurs physiques et morales du sujet. Il ne put résister longtemps au désir de contrôler ses impressions par une visite à la divine messagère.

Alors se produisit un nouveau phénomène en confirmation des prémices annoncées par l'orage

Pendant que Rhoda vaquait à sa toilette, il s'aperçut avec stupéfaction qu'un changement radical s'opérait dans son esthétique. Sa main droite qui, machinalement, chaque matin, depuis des années, séparait les cheveux sur le front à la façon des apôtres, mue par une impulsion nouvelle, par une oblitération du mouvement réflexe, aujourd'hui les jetait ondulés sur le cou en forme de crinière, tandis que la main gauche, obéissant à un sentiment de renouveau, déployait un gilet blanc. Dans son horreur subite de la rigidité angulaire qui le séparait tout à coup des gothiques, poussé par

un besoin organique qui prenait la forme d'un dégoût, il repoussa la houppelande habituelle et revêtit une redingote des anciens jours, non par coquetterie mais parce qu'il se sentait, ainsi vêtu, plus conforme à la substance esthétique revélée en la personne de Mme Selly.

Peut-être y avait-il un peu de réaction dans cet empressement à se jeter hors de son être artificiel : instinct d'artiste, appel du sang, tressaillement d'une jeunesse prématurément engourdie par une claustration obstinée. Quelle qu'en fût la cause, Rhoda complètement humanisé, régulièrement vêtu, prit la route d'Eisenach, mû par un élan de plaisir qui donnait à sa course la sensation d'un vol par dessus les chaumes dorés.

Il prit terre à l'hôtel du Lys, demanda Mme Selly.

— Une dame veuve, qui a une petite fille ? fit l'un des garçons, très déconcerté à la vue

de ce personnage aux yeux ardents, aux longs cheveux, qui lui rappelait Karl Moor des « Brigands » de Schiller.

Rhoda, conduit vers un appartement isolé de l'hôtel, fut laissé seul dans un salon du premier étage avec l'anxiété d'un homme qui sent sa vie désormais liée à une espérance et redoute l'angoisse d'un désenchantement. Mais à travers le banal salon garni d'hôtel transpirait quelque chose des goûts de l'occupante. Il y avait un piano ouvert, et par dessus des gerbes de bluets, de coquelicots qui chantaient l'allégro de la jeunesse et de l'activité. Un tournesol posait devant une poupée, tordant sa tige raide et déployant son nimbe astral avec une amusante ostentation qui rappelait la causticité joviale, innocente de Mme Selly.

Un léger bruissement de pas, une exclamation de gaîté annonça la dame du lieu.

Maître Rhoda chez moi! Oh! que c'est bien à vous, maître, vous avez deviné que je regretterais une démarche irréfléchie, quand j'ai commis l'enfantillage de m'offrir à poser chez vous comme une femme présomptueuse et sûre de sa beauté.

— La beauté que je cherche n'est pas celle du visage, répondit Rhoda, serrant la main que Mme Selly lui tendait. Je suis de l'avis de Platon, c'est déshonorer l'âme que de donner à la beauté la préférence sur la vertu, ce qui d'ailleurs serait contraire à la saine raison, puisque les grâces ne sont point dans les choses mais dans l'âme immortelle qui pénètre les choses.

— Asseyez-vous, cher maître, et ne parlons point de Platon. N'était-ce pas ce philosophe qui demandait que la femme fût commune à plusieurs guerriers ? Si vous le permettez,

nous laisserons de côté la philosophie et la peinture.

Ses doigts légers passèrent sur les touches du piano comme pour donner le ton à la conversation. Elle se laissa tomber sur un divan, inondant le mystique des flots vaporeux de sa robe et montrant un croquis qu'elle avait fait de la Maison Rouge.

— Voici, de mes études, celle qui m'a le plus amusée. J'écoutais, en peignant, les sons graves de l'orgue ; il me semblait entendre un écho qui répondait à mes pensées. Quoique je sois une misérable musicienne, j'adore la musique : c'est un monde indécis que chacun arrange et dérange à sa fantaisie.

— La musique est de tous les arts le plus persuasif et le plus facile à comprendre, bien qu'il parle un langage que la raison ne comprend pas, répondit Rhoda, — parce qu'il produit des sensations contagieuses qui se

répandent de proche en proche et augmentent le plaisir de chacun par l'impression de tous. Lorsque la poésie, au moyen-âge, reparut sur la terre avec le culte de la femme émancipée et le sentiment de l'immortalité, il se produisit un langage nouveau pour exprimer le désir d'au delà qu'apportait le christianisme : ce langage était la musique. Malheureusement ce principe régénérateur, reflété par la femme dans notre éternel féminin, ouvre une porte au torrent des désirs profanes.

Rhoda baissa les yeux pour ne pas avoir l'air d'exprimer un regret.

Au contraire, Mme Selly regardait le mystique en face, avouant à sa honte qu'elle ne connaissait rien que la musique profane.

— Et quels sont les maîtres qui ont le don de vous charmer, demanda Rhoda, en ouvrant sur la table un livre de sonates. Mozart est-il un de vos favoris?

— Mozart est le plus frais des compositeurs, Mozart m'a servi d'éventail pendant les chaleurs de l'été. Beethoven, lui, me donne la sensation d'un bain de mer avec de grandes ondes de sons, qui stimulent.

— Et que pensez-vous du vieux Bach, notre concitoyen? demanda Rhoda, émoustillé par la vivacité de la jeune femme.

— Celui-là vous entraîne en un monde inconnu, où l'esprit se meut sans obstacle, comme si on nageait dans une eau courante, il va, il va, vous berce, vous caresse par un gazouillis de murmures... J'admire aussi beaucoup Wagner, mais il me fouette, me rend inquiète et très nerveuse, comme la lecture d'un roman passionné.

— Wagner est un empoisonneur, il a ramené sur la terre les dieux du paganisme et les brutalités de l'état sauvage avec ses dissonnances fébriles, ses chatoiements harmo-

nieux, ses rythmes énervants qui donnent le vertige de toutes les sensualités. Wagner est le démon qui prend les âmes et promet en échange la réalisation des appétits terrestres, mais ne laisse après lui que l'énervement d'une frénétique ivresse, symbole de la destruction.

— Maître Rhoda, vous êtes injuste! Parsifal est un saint, Lohengrin est un saint, Hans Sachs, un sage. Personne mieux que Wagner n'a rendu les émotions du cœur et les aspirations de l'âme.

Rhoda s'aperçut qu'il sortait du ton de la conversation; honteux de cette violence et tout en feuilletant le cahier de musique: — Ah! voici le contre-poison : « la Symphonie de Haydn ». Il y a dans « les Saisons » de Haydn de quoi vous rafraîchir sans danger... Il y a même une chasse amusante où l'on entend le chien d'arrêt fureter dans les ronces.

Et comme s'il voulait faire oublier sa sortie, il se plaça devant le piano et joua le passage indiqué avec tant de brio que M[me] Selly le pria de continuer.

Devinait-elle qu'il ne résisterait pas à ce dernier reflet de vanité mondaine, ou savait-elle que son talent de chanteur et de musicien fût le dernier attrait dont il se prévalait pour témoigner du sacrifice qu'il faisait à son sacerdoce? Il s'exécuta de bonne grâce, battit quelques accords avec l'aplomb d'un musicien sûr de son fait et s'engagea dans un prélude à la poursuite d'un thème qui paraissait se dérober. C'étaient de grandes vagues de sons dont Séraphine en vain s'efforçait de pénétrer le sens, des accords enchevêtrés qui lui représentaient tour à tour le bruit du vent, le murmure de l'eau, le roulement du tonnerre. Etait-ce bien une scène de l'orage, une réminiscence de leur entrevue singulière? Il y avait

dans cet orage des appels douloureux de souffrance morale exprimés par une harmonie dissonnante, des rythmes saccadés. L'âme avait passé toute entière dans les cordes de l'instrument, il ne restait de Rhoda que deux mains qui volaient, bondissaient sur les touches et l'on pressentait en ces discordances une angoisse, comme un cri de désespéré, qui firent monter les larmes aux yeux de la jeune femme.

-- Ah ! vous êtes un grand musicien, un grand artiste ! s'écrie Mme Selly, au moment où les mains, pareilles aux ailes d'une colombe, tombaient agonisantes sur le clavier. On m'a dit que le maître, entre autres dons précieux dont il fait fi, possède un organe superbe... Je ne me figure pas l'effet que doit produire votre voix... Maître Rhoda, si je vous suppliais..?

Toute émue, elle avait pris les mains du peintre pour l'empêcher de se lever.

— Je sais par cœur un motif de Willaert qui vous plaira certainement, répondit Rhoda, calme, ne se doutant aucunement de la puissance qu'il venait de faire éclater.

Et sa voix, pleine comme un son d'orgue, emplit la chambre, remuant les cordes sensibles de Mme Selly qui s'écriait :

— Encore, encore... que c'est beau, maître Rhoda ! Si vous vouliez, en ma faveur, pour une fois seulement, condescendre à des sentiments moins austères ?

Elle ouvrit une partition, bien que l'artiste se retranchât derrière son ignorance de la musique profane...

— Je vous donnerai la réplique, vous ne pouvez pas m'échapper ! Et ses bras s'avancèrent enclouant la tête de Rhoda comme s'il était mis au carcan, tandis que, debout derrière lui, elle étalait et feuilletait les pages du

volume. C'était le *Faust* de Gounod, naturellement inconnu du mystique.

Il parcourut les premières pages avec l'indulgence dédaigneuse d'une grande personne qui consent à amuser un enfant, de sa voix forte exagérant les moindres intentions, poussant le lyrisme au grotesque, mais Mme Selly, se penchant pour tourner les feuillets, lui versait au passage un regard de reproche ému. Il s'oublia graduellement en des expansions qui embarrassaient Séraphine, moins bien douée et incapable par cela même de s'abandonner involontairement aux élans passionnés du compositeur. Il n'avait pas prévu, Marc Rhoda, qu'il se trouverait avec Faust dans un rapport de situation, et, qui sait ? de désirs latents, inavoués, qui devaient éveiller en lui l'instinct lyrique en dépit de toute autre considération. Ses joues, à travers leur pâleur ambrée, prenaient un ton de cuivre rouge, des

châtoiements passaient dans ses yeux dilatés. L'expression de son chant montait, bouillonnait, c'était presque un délire. Tout à coup le chant se brisa :

— Je hais, dit-il, cette musique faite de soupirs, de langueurs et de pamoisons!

Il s'essuya le front, se leva, prit son chapeau, balbutia quelques mots d'adieu et s'enfuit comme un homme égaré qui vient d'échapper à un incendie.



VIII

C'en était fait de la tranquillité de Rhoda, désormais livré sans miséricorde aux attractions, aux désirs de la vie. En vain le soir, après s'être arraché des bras de la Circé, avait-il parcouru les bois jusqu'à ce que l'aube glacée l'obligeât de rentrer chez lui : les parfums de la terre, les étoiles du ciel lui versaient au cœur le philtre enchanté. Lorsque, rentré chez lui, le lendemain, il affronta le portrait commencé, grand fut son étonnement de reconnaître qu'il n'avait produit qu'une ébauche hésitante et sans vie : rien de l'insinuante douceur, rien du regard désarmant qui le poursuivait, rien de l'habile technique qu'il

se figurait avoir mise en œuvre pour fixer sur la toile la vie intérieure et les traits du modèle; et non seulement le portrait de Mme Selly, mais tout ce qu'il voyait autour de lui produisait la même impression.

Le premier sentiment du doute lui fit l'effet d'un étouffement. Il fuyait l'atelier comme un lieu empoisonné de lassitude et de dégoût; y revenait inquiet, ne sachant s'il était sous l'influence d'une obsession, tenté par d'anciennes erreurs ou dans un moment d'égarement, ou de lucidité. En vain avait-il dépouillé la redingote ensorcelée, repris ses habitudes d'ascétisme et de piété. Il ne voyait plus dans son œuvre que des oppositions extravagantes, si bien que le fatal portrait devenait un miroir magique qui tantôt lui reproduisait ses illusions transcendantales, tantôt devenait le stigmate d'une erreur perpétrée, poursuivie depuis des années.

Il ferma l'atelier, se cantonna dans son jardin qu'il cultivait par hygiène, dépensant pour ses fleurs et ses fruits le capital inerte d'affectivité qu'il refusait aux créatures humaines. Il se levait avant le jour, travaillait d'arrache pied, ne mangeait plus que pour se soutenir. Mais alors son hésitation prit l'intensité d'un délire. La nuit, au moment de la défaillance qui précède le sommeil, dans l'effacement des souvenirs et des choses présentes, il sentait son être se désagréger, comme si les molécules devenues libres se reconstituaient en dehors des lois ordinaires. La moitié de lui-même se donnait en spectacle à l'autre, il était double, il avait un œil borgne, un autre clairvoyant, un de ses pieds marchait, l'autre rétrogradait, l'une de ses mains prenait, l'autre repoussait. Il se réveillait en sursaut serrant son crâne pour en contenir les organes comme un pilote

devant l'écueil serre la barre pour sauver son navire.

Il en vint à se demander si Mme Selly n'était pas l'ennemi infernal, le serpent envieux sous l'aspect d'une aimable femme?

Par une nuit d'insomnie et de cauchemar, las de lutter contre les rêves, il sauta de son lit, descendit au jardin, demi-vêtu, et gagna la forêt.

La lune pleine voguait au-dessus des cimes immobiles, tout dans la vie des bois dormait excepté l'ombre. Il entrait dans une éclaircie : devant lui tout à coup, parmi la silhouette que traçait la clarté lunaire, surgit un homme grand, mince, identique à lui-même. Rhoda poussa un cri d'effroi et rebroussa chemin, fermant les yeux pour ne rien voir, tressaillant au contact des rampantes racines qui arrêtaient ses pas et prenaient des formes de monstres. Il franchit la haie du jardin, s'abattit sur la porte

de l'oratoire et, tandis qu'il pénètre à l'intérieur voici qu'un bruissement bizarre, rapide, pareil au vol d'un grand oiseau arrête ses pas hésitants. Lui qui ne s'étonnait ni des visions ni des révélations, entouré de larves à présent, avançait les bras étendus pour repousser l'incube flottant qui le pourchassait. Ayant éclairé l'oratoire, il s'enhardit pourtant à regarder aux alentours et s'aperçut que le bruit d'ailes n'était autre que la chute d'un store brusquement déroulé par le bruit de la porte. Loin de le rassurer, cette nouvelle preuve d'une illusion des sens lui rappela les pronostics de son ami von Schléwitz au sujet des hallucinations, il n'osait plus songer à rien dans la crainte de voir ses idées se transformer en sensations; alors il se mit à douter de tout. Cette vision de l'orage réalisée sous l'apparence de Mme Selly n'était elle pas un autre délire, ainsi que la vision du Vénusberg, peut-être la visite à

l'hôtel du Lys ? Et ce portrait d'une ombre illusoire et changeante qu'il croyait avoir peint d'après nature ne pouvait-il pas être aussi le résultat d'une aberration ? Obsédé par le doute, l'inquiétude, brisé par l'insomnie, Rhoda s'écroula sur un banc comme un homme ivre dont les pensées s'égarent et vacillent au moment de s'éteindre.

Par bonheur, l'exercice de la méditation avait entouré son cerveau d'une rigide carapace. Rhoda détestait la misanthropie, c'est-à-dire la disproportion qui existe entre la volonté et le désir, la volonté dépassant chez lui le désir. De plus, il était de ces gens aveuglés par une confiance ou un orgueil alimenté qui prennent aisément un parti sauf à tomber dans les extrêmes. Quand l'aube se leva sur cette nuit de visions, il s'éveilla plus calme, bien que étonné de se voir couché sur un banc de son atelier. Il changea de toilette, fit des ablutions

usuelles et comme il circulait à l'atelier tout en méditant les « Actes des Apôtres », un passage lui sauta aux yeux :

« Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. »

Le mystique cessa de lire, s'arrêta, méditatif, devant la croisée, leva les yeux au ciel. La coupole s'empourprait d'une lueur ardente, à l'horizon flottaient des nuages d'or, on eut dit une gloire annonçant un prodige. L'embrasement du ciel éclata soudainement, criblant de feu les vitres, allumant tout à l'atelier jusqu'aux mots de la page que Rhoda lisait, relisait avec émotion : « Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. »

Ce fut comme une grande flamme de vérité qui éclatait autour de lui. Éclairé par le feu du ciel, il commença le procès de son œuvre, décrocha les victimes, celles qui lui paraissaient plus spécialement entachées du péché

d'orgueil, insensible aux attraits, inexorable pour les circonstances qui avaient décidé de telle ou telle composition, résolu à brûler ses œuvres et à se retirer à Prague, au couvent des Prémontrés, dont le dernier prieur avait été son oncle maternel.

Résigné, après cet arrêt, mais se méfiant de ses sens et comme il ne voulait laisser au hasard rien de ce qui pût influencer son avenir, il entreprit, avant d'allumer le bûcher, une retraite avec jeûne, méditation, veille, discipline, ferma l'orgue et le piano, s'interdit jusqu'à la lumière.

On n'entendit plus à la Maison-Rouge que le gazouillement des hirondelles et l'aigre voix des geais qui se chamaillaient dans l'enclos désert.

C'était le huitième jour de la réclusion du mystique ; maigri jusqu'à son axe, saignant au cœur par toutes ses fibres paternelles, Rhoda

se ruait contre le démon qui, sous les traits de Barbara, le tentait avec un panier rempli des plus beaux fruits de son jardin. Le mystique adorait les fruits, la sorcière le savait, elle n'osait avouer que la pensée de cette trahison lui venait de la petite dame qu'elle avait rencontrée au marché d'Eisenach et à laquelle, dans son inquiétude, elle avait révélé la situation de son maître. Un rayon de lumière tout à coup perça le demi-jour, une voix claire retentit :

— Bonjour, maître Rhoda!

Séraphine, comme un arc en ciel, entrait avec sa fille.

— Eh bien! maître Rhoda, que se passe-t-il aux Trois-Hêtres? Votre maison a l'air d'un hôpital... Plus d'orgue, plus de chant... Je suis terriblement inquiète, c'est ce qui nous amène encore une fois chez vous sans permission.

Rhoda hésitait à répondre, mais ses joues creuses et son teint blême expliquaient trop clairement l'effet de la séparation pour qu'il pût cacher sa détresse.

— Je suis devenu comme un arbre mort, dépouillé par le vent d'automne, dit-il, d'une voix brisée, assourdie par le jeûne, j'ai pu croire un instant que mes yeux, perçant l'enveloppe de la chair, voyaient l'esprit qui a créé, mais aujourd'hui je suis frappé de cécité, éclairez-moi, dites-moi si je dois gravir un jour la montagne ou si je suis le fils de la malédiction.

— Que vous soyez aveugle, il n'y a rien d'étonnant, vous vivez dans une cave, dit Mme Selly en s'élançant vers la fenêtre qu'elle ouvrit toute grande; elle donna le vol à Thécla qui aspirait l'air embaumé de fleurs et revenant vers Rhoda : mais il y a d'autres raisons. J'ai à vous dire que les artistes, à l'instar des

enfants, ont des maladies de croissance. Il paraît même que chez les forts la taille ne se fait que plus tard. Peut-être avons-nous encore à grandir. vous dans la perfection, moi dans la sagesse. — Et voyant que le maître restait, le front penché, les yeux noyés dans sa maigreur, s'approchant du portrait qui était sur un chevalet, elle eut un compliment :

— Oh maître! je n'oserai jamais me reconnaître dans ce miroir grossissant de mes grâces.

L'artiste se redressa comme un épi sous la rosée. D'elle à lui montait un apaisement moral, un renouvellement physique qui lui rendait la joie de vivre.

Il tendit sa main décharnée et répondit en rougissant :

— J'attends de vous, madame, autre chose qu'un compliment.

— Ne me croirez-vous pas coquette si je vous dis la vérité vraie de l'artiste?

— La vérité, dit Rhoda, est la semence du bien.

— Il me semble qu'il y a dans le ton de la peau, je ne sais quoi, un peu de bile.

Rhoda, qui s'attendait à pis, offrit un fauteuil à l'amie et, s'asseyant lui-même, épanoui :

— La couleur en peinture, dit-il, n'est qu'un artifice, un trompe l'œil destiné à abuser nos sens. L'art est d'autant plus élevé qu'il s'écarte de la matière pour s'adresser aux yeux de l'âme. Il ne serait pas un artiste, celui qui se contenterait de retracer comme un miroir ce que les autres auraient pu voir tout aussi bien que lui...

— Pardon, cher maître, à qui réservez-vous le nom d'artiste?

— A celui qui découvre la beauté et l'enseigne, à moi si je produis avec vos traits réels une vraisemblance au-dessus de la réalité en négligeant ce qui me semble indifférent au

caractère moral, si je fais partager à d'autres le ravissement que j'éprouve à contempler votre visage.

La voix de Rhoda, son regard, tout en lui s'éclaira tandis qu'il regardait triomphant le modèle, sans se douter que son admiration détruisait l'argument, car Mme Selly rougissait et la carnation de ses forces contrastait avec le ton veule, sec, misérablement alangui du portrait.

— Mais pour manifester votre ravissement, répondit Mme Selly, il faut un intermédiaire et je ne vois que la couleur et la lumière qui révèle à nos yeux la chose et les exprime. Quelque soit votre sentiment, je suis sûre que mon nez est blanc, qu'il resplendit dans mon visage, j'aimerais à le voir briller un ton plus haut dans sa chair naturelle avec ses ombres, ses reflets, dans l'harmonie de ses valeurs de nuance et de ton ; je suis musicienne en pein-

ture de même que vous avez, vous, en musique; une oreille de peintre.

Rhoda ne sortait pas de son extase et considérait Mme Selly avec la joie que l'on éprouve après une longue absence de revoir un visage ami. Tout à coup, rompant le silence :

— Vous avez un œil admirable, un œil clair, limpide, s'écria-t-il, ou si votre œil est clair tout votre être sera éclairé car l'œil est la lumière du corps, dit Saint Mathieu. Nous ne voyons que par les yeux, c'est évident et nous voyons les choses telles qu'elles nous semblent être, non telles qu'elles sont, c'est là ce qu'il faut démontrer. Je m'adresse à la musicienne. Dans la symphonie du printemps, Beethoven éveille en nous la sensation d'un réel mois de mai par un choix de modulations sans ressemblance aucune avec les bruits réels et cependant...

— Permettez, mon cher maître, un Beethoven, un Max Rhoda... — elle soulignait le parallèle, qu'elle enjolivait d'un sourire — a mille moyens d'imitation pour ne citer que le timbre des instruments qui dessine votre mélodie. La mélodie est au dessin ce que l'harmonie est à la couleur, une source d'impressions, de modulations, et vous renoncez au moyen qui donne aux yeux l'illusion de la vie. Laissez-moi donc à mon tour vous donner un exemple. Elle sauta du fauteuil où elle était assise, enleva d'une jardinière un gros bouquet de capucines que Barbara entretenait pour donner à son maître le désir du plein air et, posant les fleurs au soleil, en fit jaillir un éblouissement de ton qui provoque chez Rhoda un cri d'admiration :

— Vraiment, c'est un feu d'artifice !

— Mais il n'y a pas que des tons en peinture, il y a des valeurs et des harmonies, répliqua

Mme Selly, qui s'animait, de plus en plus, surexcitée par la résurrection de M. Rhoda. La couleur, maître Rhoda, c'est la poésie du soleil, l'âme de la peinture, l'accent du peintre. Y a-t-il un objet dont la forme ne dépend de ses nuances? Comment sans la couleur voulez-vous rendre sur mon front l'humidité de l'émotion, la rougeur de la timidité, le bleu de la peur, le vert de la faim, le jaune de l'aigreur, de l'envie ou de la jolousie... Et vous m'avez jaunie, vous m'avez donné de l'aigreur, quand je venais chez vous le cœur ému, les mains pleines de sympathie !

Séraphine tendit les mains avec un élan d'amitié, une grâce féminine qui embarrassèrent le mystique.

— Je ne conteste pas, dit-il, pressant les mains qui s'ouvraient devant lui, que la couleur ne serve de conjonction entre l'objet inerte et la lumière qui vivifie.

— Et combien de choses invisibles, décèlent aux yeux sensibles la lumière et le ton! Je vous défierais bien de dessiner mon âme.

— Vous croyez qu'on pourrait la peindre! s'écria Rhoda avec une explosion de joie qui jetait un curieux éclat sur son pâle visage et, voyant Mme Selly s'approcher du portrait, l'ôter du chevalet, lui substituer une toile, il eut un accès de lyrisme digne d'un troubadour :

— Oh! oui, j'étais aveugle, maintenant je vois vos traits, je les vois resplendir à travers une obscurité qui m'aveuglait avant de vous connaître ; mes yeux vous voient dans votre beauté, mon esprit vous pressent dans la magnificence de votre ineffable bonté !

— Alors il faut recommencer, maître Rhoda, si vous me voyez si clairement, puisque vous avouez que mon portrait n'est pas ce qu'il doit être !

Mme Selly détacha sa mantille et se replaça dans la pose.

Les causeries se nouèrent, plus confidentiellement. Mme Selly, très gaie, avec sa façon d'écolier, avoua le désir qu'elle avait eu de connaître l'illustre maître : c'était un désir instinctif, une curiosité tout intellectuelle dont la satisfaction lui promettait une grande joie, soit que son amitié pût devenir un instrument dans la main de la Providence, soit qu'il en dût résulter pour elle un avantage spirituel ou temporel.

Si je n'ai pas depuis longtemps violé votre sanctuaire, dit-elle, la faute en est à mon cousin, à cet entêté de von Schléwitz qui ne voulait pas m'introduire.

A ce nom, le pinceau fit un ricochet :

— Comment, vous connaissez le capitaine von Schléwitz?

— Si je connais von Schléwitz? Je lui promets une surprise quand il saura mon aventure! Le baron Romuald von Schléwitz est de ma famille, il est surtout de mes amis, ce qui vaut davantage... Il m'a souvent parlé de maître Rhoda, mais quand je vins à Eisenach, cet été, pour y prendre mon appartement et que je lui demandai de m'amener chez vous, il me répondit que le maître avait horreur de notre sexe et je n'osai pas insister.

— Vous ne m'avez rien dit de cette parenté, fit Rhoda, devenu perplexe.

— J'ai craint de vous effaroucher : vous eussiez soupçonné le capitaine de vous imposer sa cousine, une cousine artiste, pensez donc! c'est pis qu'une jolie cousine. Je sais que mon cousin depuis longtemps vous avait menacé de ce fléau. Vous avez protesté... Il fallait un miracle pour vaincre vos antipathies, mais le

miracle s'est produit. Avouez qu'il y a des hasards qu'on ne peut appeler hasards !

Il se fit un silence profond, comme un gouffre dangereux à franchir.

Mme Selly reprit son élan par dessus.

— Le capitaine est un cœur d'or qui se devoue à sa famille, à ses amis. M. Rhoda, me disait-il, tout en déplorant votre solitude, est appelé à des succès que le monde seul peut lui donner. Il nous parlait de vos talents de cavalier, de chasseur, surtout de patineur...

— J'aimais les exercices du corps, dit Rhoda, interrompant le récit des prouesses qui pouvait aboutir à la balafre du cousin, — mais Romuald est enclin à exagérer ses amis.

— Que dire alors, quand il s'agit de ses amies ! Figurez-vous que mon cousin se croit tenu par dévouement de faire chaque année un bout de cour à chacune de ses cousines : heureusement, il ne court plus aucun danger.

Romuald avait quatorze ans, lorsque je vins au monde. Nous avons illustré, lui et moi, le village de Berka, comme étant les enfants de deux cousins germains. Privés de mère, l'un et l'autre, vous vous imaginez si Romuald me gâtait Lorsque, devenue orpheline, je fus mise en pension à Neufchâtel, il devint malade de chagrin, pauvre garçon! comme s'il pressentait mon malheur. Je revins en Thuringe, veuve et mère de famille, et je n'ai d'autre chaperon que la peinture aujourd'hui pour faire mon chemin dans le monde. Voilà pourquoi, maître, je suis chez vous un peu malgré votre désir: c'est que j'ai besoin d'amitié, de soutien, de conseils et de sympathies.

Ah! que ces choses fluaient du cœur, avec quelle grâce et combien différente des banalités ressassées jadis aux oreilles du jeune homme!

Rhoda jeta sa brosse, à son tour il tendit la main, mais les mots lui manquaient pour

exprimer sa sympathie et il se contenta, voyant revenir la petite, d'installer Thécla devant un missel orné de miniatures.

Un grand pas venait d'être fait dans l'amitié des deux artistes. Il y avait entre eux un passé d'émotion et de confidences.

— Vous n'avez donc plus de famille? demanda Rhoda, qui avait repris son travail.

— Il me reste deux tantes, l'une très bonne, l'autre de qualité inférieure. La première, Mme Werner, ma marraine, qui a fait mon éducation, habite Gotha, c'est une femme charmante, mais trop âgée aujourd'hui pour se charger de moi; l'autre Mme Meyer, mariée à un employé de la Cour, vit à Weimar. Nous habitons la même maison sans trop nous disputer pourvu que je lui cède en tout, mais c'est le lot des nièces d'obéir à leurs tantes.

Mme Selly se leva pour se déraidir, comme si la pensée de cette tante lui rappelait un joug

qu'elle aurait voulut secouer et, glissant un regard sur la toile à peine entamée : Vous n'êtes pas en train, maître, j'abuse de votre patience... peut-être de votre santé.

Mais le maître eut un geste d'effroi :

— Votre visite est un bienfait, restez encore, je crois entendre une voix d'ange célébrer une nouvelle gloire parmi les bienheureux. Racontez-moi votre carrière...

Le mot fit sourire Mme Selly.

— Oh! ma carrière! J'ai vécu dans les bois jusqu'à l'âge de treize ans. Mon père était inspecteur forestier à Berka, près de Weimar ; ma marraine m'a pris chez elle après sa mort, pour me donner les façons de la résidence, mais je bâillais aux pompeuses visites des gens de robe qui venaient chez mon oncle — un magistrat pompeux lui-même, un homme qui portait en breloque une balance de la justice pour se rappeler ses devoirs. Je ne respirais qu'aux

vacances, quand je revenais à Berka chasser aux écureuils.

— C'est bizarre, dit Rhoda, lorsque j'étais enfant, je chassais les chauves-souris dans la tour d'un couvent de Prague.

Cette similitude de goûts cynégétiques amusa beaucoup les deux artistes.

— Oncle Werner, reprit Mme Selly, mourut la même année que mon père ; il y eut dans les deux familles un complet désarroi. Je fus soumise à un tuteur, celui-ci m'envoya dans une de ces pensions cosmopolites où l'on achève l'éducation des demoiselles qui n'ont jamais rien commencé. C'était au lac de Neuchâtel, je me croyais embarquée sur un steamer parmi ces jeunes étrangères nées de pères inconnus et de mères voyageuses. La nourriture était insuffisante pour mon appétit forestier. J'attrappais d'affreuses migraines dans les dortoirs bas et étroits. Parmi les maîtres et les maî-

tresses, le seul professionnel était un médecin, encore nous soignait-il gratis, bien qu'on nous fît payer chèrement ses visites.

C'était un jeune homme pauvre, très savant, très discret, d'une santé fragile. Il m'avait prise en amitié, par une certaine communauté de mépris pour l'institution. Il me prohibait les études comme inutiles et dangereuses, me forçait à peindre en plein air et daignait croire que j'aurais un jour du talent. J'étais flattée. Jeunes tous deux, orphelins, abandonnés et, comme cela arrive quand des jeunes gens essayent de se consoler mutuellement, il dépassa les bornes du dévouement, je me montai la tête à la pensée de le soigner, de le guérir. Il m'épousa et nous allâmes, pour motif de santé, nous établir aux bains de mer à Blankenberghe. C'est là que j'ai fait mon calvaire. Thécla naquit après la mort du pauvre Selly. J'avais usé toutes mes ressources pendant sa

maladie et comme j'étais mariée contre l'avis de ma famille, il ne me plaisait pas de crier au secours. Je pris une grande résolution, je voulus être peintre. Je me levais avant le jour pour croquer des moulins à vent; je peignais à l'eau et à l'huile, la terre, la mer, les bêtes, les gens. Pendant l'été tout allait bien. On s'intéressait à la pauvre veuve, les artistes belges m'encourageaient et surtout ils me conseillaient... Oh! les conseils, il en pleuvait, tous différents, contradictoires. Mais il pleuvait aussi de l'eau, il neigeait, il grêlait, lorsque je travaillais, l'hiver, chaussée de sabots dans le sable tourbillonnant. La nostalgie me prit. Je revins à Weimar avec mes espérances délayées dans un gros carton rempli d'études, de dessins, de croquis.

Ce fut d'abord une surprise que l'exhibition de ce moi solitaire qui ne ressemblait à personne, peut-être à rien. — « Oh! voyez

donc ces gazons verts, ces toits rouges! s'écriait-on; — ah! ça, d'où sortez-vous?» Je me fâchais : — Je n'ai pas été à l'école, c'est vrai, je ne connais aucun de vos assaisonnements académiques et culinaires, je travaillais d'après nature. — « Oh! joli, avec quels yeux regardez-vous? Vous ne savez donc pas que la nature est grise à cause de la couche d'air qui doit exister entre les objets? » Un autre soutenait que la couche est bleue, un troisième m'assurait que la conjonction picturale entre le soleil et la terre pourrait bien être chocolat. C'était l'opinion d'un grand peintre que mon rouge effrayait comme les flammes d'enfer, un paysagiste idéal, un professeur considéré, M. de Blauenweide qui peignait des aurores d'un ton de beurre fondu, des crépuscules à la framboise, des châteaux légendaires en sucre candi. Je lui fus présentée. Il me montra son atelier à l'école de peinture et, comme nous en sor-

tions, me demanda ce qui m'avait le plus charmé. Je lui répondis sans malice : — La vue d'en haut sur la campagne. — Cette réponse attira sur moi l'attention de gens qui, probablement commençaient à soupçonner un art au-dessus des nougats du paysagiste *idéal.* Dans notre petit trou d'Athènes thuringeoise à cette époque soufflait sur les arts un vent de renouveau.

Pour réveiller les souvenirs et renouer les traditions, on avait, le même jour, à l'occasion de l'anniversaire de Goethe, inauguré la statue de Herder et joué au théâtre le « Lohengrin » de Wagner, alors inédit. Les vieux marbres avaient tressailli. L'Europe entière nous regardait... Mais de quoi vais-je vous parler ?... Vous connaissez nos querelles de parti...

— Moi ? je n'ai pas mis les pieds depuis deux ans dans votre ville ! Continuez, je me crois au gymnase, à la récréation, s'écria Rhoda.

— Alors vous ignorez que les partis ont cessé de se saluer, qu'ils sont séparés, divisés jusque dans la *Kneipe* ; que les uns, les classiques — je parle des paysagistes — boivent du vin et mangent du fromage suisse en l'honneur de Calame, tandis que d'autres, sympathiques aux Ruysdael, aux Rubens, aux Teniers mangent du fromage de Hollande et boivent de la bière en témoignage de leurs attaches aux maîtres du XVIIe siècle. Les Flamands étaient à la mode à l'Ecole de peinture et j'arrivais de Flandre. Un Anglais, par hasard, m'acheta deux aquarelles faites au parc, d'après nature, — un crime de lèse-Académie. Qui, dans l'école de Blauenweide, jamais avait vu peindre un tableau d'après nature ? Mon oncle Meyer, qui habite à Weimar la maison de Mme de Stein, me voyant compter des guinées, s'offrit à m'installer chez lui et me fit faire un atelier dans le grenier de l'Hélène de Goethe : c'est là que vous me trou-

verez l'hiver, si vous venez me voir; au printemps, je suis à Gotha, chez Marraine. Au mois de mai la nature a des tons enfantins, des bégayements de pousses qui s'improvisent à l'aquarelle... L'été je peins de préférence à l'huile, au pays d'Ilmenau, mais la grande presse est en automne.

L'automne a pour moi quelque chose d'excessif et de stimulant : ces orchestres de vent, ces courses de nuages, ces cueillettes de fruits odorants me donnent la sensation d'une grande fête d'adieu. Je me sens dans le train et je peins des choses folles.

— Oh! Quelles choses...? demanda Rhoda que ce babil intéressait de plus en plus.

— Entre autres folies, l'an dernier, j'ai fait le portrait d'un ami d'enfance, un vieux prunier qui se chargeait à en mourir des plus belles reines-claudes. C'était chez mon cousin von Schléwitz ; autrefois nous passions là des

heures à chasser les beaux papillons que les prunes attiraient. Un fruit venait-il à tomber, Romuald s'élançait pour le capturer, l'essuyait délicatement et, galant comme il l'est encore aujourd'hui, l'ouvrait pour m'éviter la surprise d'une guêpe... C'était exquis de mordre à belles dents la prune fraîche...

– Vous me donnez envie d'imiter Romuald, dit le mystique un peu jaloux, excité par le parallèle, peut-être alléché par une description qui tiraillait son estomac creux de trois jours. Et voyant son modèle sourire à la corbeille de Barbara, il posa sa palette et ajouta : — Nous trouverons mieux que cela, venez voir mon jardin...

Il ouvrit une porte et précéda son hôte sous une arcade de charmille qui menait au jardin.

A l'aspect de l'enclos, Mme Selly eut un mouvement de surprise :

— Oh! c'est le paradis terrestre!

L'excessive chaleur avait jauni les pampres, roussi les feuilles et mûri prématurément les fruits qui pendaient en lourds chapiteaux au haut des poiriers mordorés. Parmi les coings vermeils, les pruniers au ton d'améthyste, le long des chemins rouges s'alignaient des cordons de pommiers en rinceaux, fleuronnés d'apis, de reinettes d'or, de calvilles nacrées.

Rhoda, longeant le mur de l'oratoire, cueillit une pêche à l'espalier, l'ouvrit pour montrer la pulpe rose, en offrit la moitié.

— C'est une pêche anonyme que j'ai gagnée par les soins du greffage, dit-il, du même ton qu'il eut dit : ceci est mon corps, ceci est mon sang.

— Je vois avec plaisir que maître Rhoda tient encore à la terre, répondit Mme Selly, mordant au fruit du bout des lèvres. Sa gaîté se figeait.

Le contraste du jeune homme pâle en cette ardente, expansive fécondité lui rappelait un tableau d'Albert Dürer, le Christ au jardin de Gethsemani. Dans la frémissante solitude s'élevait une angoisse portée sur l'aile des abeilles dont le bourdonnement solennel, de plus en plus envahissant, lui révélait un drame qui ne peut s'exprimer par des paroles. Les pinacles épineux de houx, les passiflores tondus évoquaient à sa fantaisie de sanglantes images. Une immense pitié lui descendit au cœur.

— Vous vivez absolument seul, maître ? lui dit-elle, d'une voix qui s'attendrissait.

— Seul avec mes pensées, répondit Rhoda, mesurant des yeux son domaine.

Il appella Thécla, la mit sur son épaule afin qu'elle atteignit aux branches d'un prunier qu'il voulait opposer à l'arbre du cousin.

L'enfant grimpée sur l'arbre cueillait les prunes blondes, les laissait cheoir aux mains du maître sur une feuille de choux et poussait des cris de plaisir.

Mme Selly ne riait plus. La compassion chez elle était la favorite maîtresse, elle se prenait d'admiration pour ce martyr, qui vivait dans un monde à lui de la vie des héros, au-dessus des instincts vulgaires. La contagion du sacrifice, insensiblement, la gagnait.

Des prunes blondes, ils passèrent aux brugnons, aux rousselets musqués, puis ils s'assirent sur un banc, dans une loge de verdure entourée de glaïeuls, de soleils, de chrysanthèmes. L'enfant choisissait les fruits mûrs, les offrait à la ronde avec toutes sortes de suggestions câlines.

Mme Selly, toujours muette, écoutait bruire les abeilles qui butinaient les tournesols. Ces grands yeux égarés de fleurs, dans la chaude

polychromie, cette orgie de plantes ogivales et d'arbres mutilés lui causaient un insurmontable malaise. Rhoda devinant une compassion, peut-être une sympathie, baissait les yeux, tressaillait au contact des mains qui se rencontraient dans le partage des brugnons veloutés, des rousselets dorés.

— Et vous travaillez toujours seule, dit-il, d'une voix haletante comme s'il répondait à un pressentiment.

— Seule avec ma fillette et mon chien... Mais j'adore la campagne, puis, il y a dans *mon art* tant de chose à apprendre ! Chaque arbre a sa manière d'être devant le soleil et le vent, à moins qu'on ne la contrarie... — Elle regardait avec une expression de compassion poignante les buis rigides, les poiriers en quenouilles, les houx taillés en cintres. Elle ajouta cette réflexion : Nous aussi nous venons au monde avec des aptitudes, c'est la dot de

nature. Je me suis laissée dire par mon cousin que vous avez une âme née pour la musique. Il m'a chanté de vous certaines mélodies, entre autre une adorable « chanson de Mignon » qui donne le frisson.

— Une « chanson de Mignon »! fit Rhoda, sans répondre implicitement.

— Oh! je sais, ce sont là des pêchés de jeunesse dont vous n'aimez pas à vous souvenir... Mais ne pensez-vous pas qu'il soit imprudent de mentir à sa destinée? Tous vos amis regrettent que vous ayez pris la palette.

Rhoda qui suivait vaguement la pensée de sa muse, un peu déconcerté, lui répondit :

— Dieu seul est infini, c'est vrai, l'homme est limité par la brièveté de sa vie, peut-être devrait-il s'enfermer dans un cercle...

— Eh bien! vous me direz si j'ai eu tort de sortir de mon pot au feu, reprit l'amie, s'adjugeant le blâme infligé par elle, je vous montre-

rai mes études. — Elle ajusta son chapeau, se ganta. — Vous ne ferez rien aujourd'hui, voici le soir, et nous avons à parcourir près d'une lieue.

Ils firent quelques pas hésitants comme des gens qui ont peine à se séparer. Rhoda cueillait des chrysanthèmes, des glaïeuls, des pensées qu'il fixait aux cheveux de Thécla. Ils arrivèrent ainsi devant une barrière.

— Maintenant, il me reste une grâce à vous demander, dit Mme Selly.

Les yeux du maître s'épanouirent :

— Tout ce que vous voulez, Madame.

— Vous ne gronderez pas Barbara : c'est par mon ordre qu'elle vous servira ce soir à souper.

Rhoda rougit, serra la main que Mme Selly lui tendait.

Mère et fille sortirent de l'enclos, prirent un sentier par les sapins.

Rhoda les regardait s'éloigner, disparaître comme d'une lampe vivante éclairant le che-

min. Le jour fuyait, on n'entendait aux alentours qu'un vague bruissement fait d'échos alanguis, une palpitation qui sortait du cœur de la terre comme un immense désir, après un jour de grande chaleur.

Rhoda ne pouvait quitter son jardin. On y respirait un air d'apaisement, de suavité, de fraîcheur, traversé d'adorantes effluves; c'est ainsi qu'il se figurait l'extase,— un état d'aspirations vagues, mêlées d'espérances sans fin.

Il fit un accueil passionné au souper commandé et trouva le soir sur l'orgue un hymne inspiré sur les paroles de l'Écriture :

« La lumière est sans vie si ses rayons ne viennent de ta grâce, si ton éclat ne perce l'obscurité du néant et de la tristesse. »



IX

Séraphine Selly, âgée de trente ans, sans être bien jolie, réjouissait les yeux par une harmonie de mouvement, par une impression d'équilibre entre les aptitudes physiques et les dispositions morales. Son regard pénétrant mais doux, ses lèvres fermes, son front d'où s'effaçait une ride éphémère au moindre mot de sympathie, trahissaient l'expérience de la vie. Elle marchait d'un pas raccourci, lestement, comme un cheval ardent que retient une volonté et semblait toujours prête à se mettre en voyage, toujours en condition, chaussée, gantée avec le plus grand soin, quoique sans souci de la mode. Elle ne souffrait aucune

entrave, n'acceptait rien d'autrui. C'était une personne coulée d'un seul jet, à qui l'éducation n'avait rien ajouté, rien ôté, un sauvageon qui ne prospérait qu'en plein air. Quand elle était lasse de la ville, elle s'en allait aux champs humer ses souvenirs d'enfance, revenait avivée avec du rouge aux lèvres et au cœur des désirs qui se résolvaient en peinture dans le secret de l'atelier.

Bien qu'elle fût sortie sans rancune des épreuves de la vie, elle gardait de ses mauvais jours une pointe d'ironie qu'on prenait pour de la gaîté, qui s'exprimait par un sourire devant la faiblesse du prochain et cachait une ardente, excessive sensibilité.

Au fond mélancolique, elle se consolait du passé par la pensée qu'il y a dans la vie, au-dessus de l'illusoire recherche du bonheur, la conscience du malheur d'autrui, par laquelle nous tirons parti de nos propres souffrances

comme d'une substance qui peut encore faire le bonheur des autres, en leur épargnant les épines qui nous ont blessés en chemin.

Sympathique aux gens passionnés, elle avait pénétré chez Rhoda par suite du récit du cousin qui, tout en excitant sa curiosité, n'osait, par crainte du contraste, mettre en présence des caractères et des tendances diamétralement opposés. L'enthousiasme avait suivi leur première entrevue, grâce au piquant de l'aventure, à l'attrait du mystère, au prestige du personnage, qui vivait en dehors des joies ordinaires, comme elle croyait avoir vécu, mère et veuve, dans la compensation du sacrifice. Et, comme elle contenait à côté de son art une puissance de sympathie que n'absorbaient ni la peinture ni la maternité, elle regardait comme un devoir de consacrer à Rhoda ce capital improductif, pour le restituer aux arts, au monde, à la postérité.

Ainsi la conversion du maître était devenue le grand œuvre, l'objectif de sa vie. Quelle gloire aussi d'opérer ce miracle à l'insu du cousin, malgré lui ! Le hasard voulait que von Schléwitz, absent, ne fut point en tiers dans cette entreprise qu'elle dirigeait à ses risques et périls, mais avec la conscience d'un devoir à remplir.

Cependant Rhoda, depuis sa visite à l'hôtel du Lys, n'avait plus reparu chez elle.

Ils se rencontraient dans les champs, bien que la Muse prévoyante se fût faite son élève, jugeant que le mystique pourrait peut-être la tolérer chez lui en sa qualité d'ange miraculeusement apparu, mais qu'il faudrait d'autres raisons à opposer aux incrédules.

Le hasard complaisant les réunissait en plein air. Là, Séraphine révélait à l'artiste égaré la notion d'une beauté ignorée ou mécon-

nue, qu'elle lui suggérait par la contagion du plaisir qu'elle en éprouvait elle-même.

Il commença par s'étonner devant cet univers physique qui jusqu'alors n'avait été pour lui qu'un chaos de matière et d'agents aveugles. Puis le monde à ses yeux se peupla de génies inconnus, éclairs de vie embrasant la matière, animant l'inertie. Tous ces agents de l'atmosphère, ces génies ignorés, quoique visibles, il les voyait maintenant en activité, déplaçant, transformant les atomes de la terre, changeant la face de la nature et roulant dans les cieux attelés au char du soleil.

Cette vie de la vie, en ses transformations, avec son système grandiose d'attractions toujours renaissantes lui révélait dans la nature une dépense infinie d'amour, d'où résultait la grande beauté, la suprême harmonie dans le concert des vibrations cosmiques. Cette âme aimante et prolifique de l'univers, il la ressen-

tait maintenant non par les yeux, car il était indifférent à l'ordonnance des formes et des couleurs, mais au dedans, par son esprit, en se mettant en communion avec la vague et mystérieuse pression de vie qu'il sentait tressaillir et se révéler en toutes choses, à mesure qu'il reconnaissait entre elle et lui l'affinité d'une sympathie – sympathie qu'il s'expliquait d'ailleurs, se croyant touché par la grâce depuis son contact avec le tonnerre.

Mais comme il se méfiait de la séduction, Rhoda passait sa vie en des alternatives de doute, de désir, d'attente ou d'espoir.

Quand il rencontrait Séraphine, il éprouvait ce frémissement que l'on éprouve à l'approche d'un grand danger ou d'une joie suprême. En la quittant, il sentait s'éteindre son être et quand, pour suppléer au manque de vie qui se faisait autour de lui, il essayait

de reproduire par le pinceau telle scène, tel effet qui lui rappelait un plaisir partagé, il n'arrivait à reproduire qu'un fac-similé privé d'âme.

Non qu'il n'eût l'âme d'un artiste, mais parce que l'idée qu'il se formait des choses ne pouvait se réaliser sous une forme plastique.

Rhoda ne voyait la nature que par les yeux de Mme Selly, mais il la sentait au dedans de lui d'autre façon, avec une sensibilité exaltée jusqu'à la douleur ou l'extase; et quand le musicien posait les mains sur le clavier, aussitôt la vision de la vie révélée se transformait en harmonie, capable de donner l'impression, la sensation éprouvée. Il devenait à volonté harpe du vent, murmure de l'eau, clair de lune, trille d'alouette. Il peignait par l'oreille, voyait par le son et revivait comme un écho en ces résurrection d'âmes, d'instincts, de bruits, d'aspira-

tions qui lui rendaient les émotions au delà de la chose vécue.

Sur les instances de Mme Selly, un jour, Rhoda consentit à peindre une étude en plein air.

Ils partirent d'Eisenach au matin, avec un âne chargé des outils, des provisions de bouche et, par dessus, Séraphine et Thécla qui n'avait plus rien de cupidonesque aux yeux du mystique.

C'était à la fin de septembre, après une gelée blanche, un de ces matins frais, vaporeux où le gazon scintille, où les objets noyés dans le brouillard semblent flotter autour de vous. Çà et là dans le voile d'argent un ciel bleu souriait ; l'on entendait un invisible, mystérieux babil d'hirondelles assemblées au moment du départ.

Ils traversèrent le Drachenschlucht, porte étroite, forée entre deux roches massives. L'âne

en avant trottait, éperonné par la fraîcheur. Rhoda suivait cette fuite en Egypte, entre les parois ruisselantes qui semblaient monter jusqu'au ciel et se changer en diamants au passage de l'Enfant. Rhoda rêvait un tableau biblique, une Sainte Famille ; il voulait en faire un croquis lorsque soudain la brume enveloppa la chevauchée : de l'âne on ne distinguait plus que l'arrière-train surmonté d'un corps lumineux, centaure en voie d'éclore sous la gerbe lumineuse qui criblait le feuillage et jetait des rayons de feu par les fissures humides, étincelantes du roc.

— Mme Selly, de grâce ! si vous vouliez pour quelques instants, j'entrevois une allégorie : la lutte entre la lumière et l'obscurité, l'esprit et la matière... Je fais de vous un Apollon, soleil de l'intelligence, l'âne devient un jeune étalon, emblème de la nature destructive et régénératrice.

On s'arrêta. Rhoda pose l'âne au soleil sous les mousses éclatantes qui s'accordaient au corsage rose et gris de l'écuyère, déballa ses outils, traça des lignes, brossa des tons puis jeta son croquis :

— Il faudrait être Dieu, je ne suis qu'un pauvre pêcheur ! dit-il. On s'éloigna.

Le grand air, la présence de Mme Selly, la joie d'une échappée en un monde à lui fermé depuis longtemps, secouait son être physique, lui donnait une ivresse pareille à l'extase musicale, une surexcitation où il se sentait mélangé aux choses qu'il voyait, en possession du monde et possédé par lui.

Ils arrivèrent non loin du château grand-ducal, au fond du Wilhelmsthal. Le brouillard s'était éclairci et flottait enroulé, à droite du chemin, sur les eaux miroitantes d'un étang où deux cygnes voguaient, pareils à des cygnes de légende, blancs et majestueux. Sur la

gauche montait un chemin vert, bordé de ronces, qui coupait l'horizon entre deux massifs d'arbres.

C'étaient des coudriers, des platanes roussis, bronzés par les gelées précoces, mêlés à des chênes verts, avec des trembles aux feuilles jaunes, qui frissonnaient entre les branches gracieuses, immobiles des cèdres. Le soleil en flots d'or coulait sur les talus diaprés de feuilles mortes et tout resplendissait d'un réveil enchanté.

L'âne fut déchargé, mis en pâture. Rhoda planta les parasols, puis le maître et l'élève attaquèrent leurs études avec cette gravité un peu solennelle qui s'empare du peintre devant la nature.

Le cou tendu, les yeux accrochés au motif, Séraphine peignait le chemin qui montait entre les massifs.

Le maître avait choisi les cygnes. Debout, clignant les yeux sous la main pliée en visière, il reculait, il avançait à la façon d'un escrimeur, donnant les signes d'une agitation passionnée.

— Vous n'avez jamais peint le paysage? demanda Séraphine avec un intérêt sournois.

Le mystique haussa les épaules :

— Il n'y a dans le paysage aucun travail d'esprit, pas d'invention, rien qu'un résumé idéal de formes, de tons qu'il s'agit de choisir avec vivacité, d'isoler avec hardiesse pour conserver l'effet de la nature.

Mme Selly fit une petite moue :

— Rien que cela? Par malheur, il n'est pas facile dans un fouillis de matériaux où chaque objet parle pour lui, de saisir les intensités et de conserver l'harmonie. Choisir, isoler, c'est fort bien, mais, garder l'impression du tout!... Puis il y a l'invisible qui est le prin-

cipal, qu'on ne voit pas et qu'il faut rendre avec des traits et des nuances !

— C'est vrai que l'art commence où la réalité finit, répondit Rhoda, puisque l'art n'est qu'un pur désir de créer mieux ou autrement. L'artiste au moment de la production comprend les voies de la divinité et touche à l'infini, l'artiste est un révélateur, un messager divin, et fixe l'infini changeant, le révèle aux contemporains et transmet aux âges futurs l'idéal de sa race et de son génie !

Rhoda fit un grand geste, un geste de propriétaire en montrant l'horizon.

— Maître, soyons modeste; au-dessus de notre art, il y a la pitié, la charité qui sont des fleurs beaucoup plus belles de la pensée humaine, dit Mme Selly, qui ne manquait jamais de rabattre l'orgueil illimité du partenaire. L'artiste n'est qu'un illusioniste fait pour charmer les ennuis du prochain. Celui

qui s'affranchit de l'égoïsme pour partager les maux d'autrui et créer un mieux sur la terre, seul peut se dire messager de l'idéal divin.

Rhoda sourit complaisamment et l'on n'entendit plus que la voix de Thécla, qui poursuivait les papillons.

Le maître avait fait un effort pour condescendre à cette leçon de peinture, n'ayant du reste qu'un respect limité pour ce genre secondaire comme il se plaisait à le qualifier. Mais lorsque devant la nature, il voulut rendre sur la toile l'invisible expression de l'ensemble, il se trouva dans la situation du philistin perdu devant une lorgnette, à chercher des clochers lointains. Sa vagabonde fantaisie l'emportait au delà de l'ordonnance accidentelle, dans l'infini changeant. Impuissant à saisir l'impression fugitive, à en exprimer les valeurs, il regardait les eaux par les yeux de Canaletto, dont il avait connu l'œuvre à Venise, les arbres

par ceux de Ruysdael et, se rappelant de vieux cèdres de Salvator Rosa, il se mit à broyer du noir, imitant l'art fantasque du Napolitain.

Tout autre avait été l'éducation de Séraphine. Entre elle et la nature, il n'y avait ni baragouin professionnel, ni badigeon académique, rien que sympathie et désir. Aujourd'hui, stimulée par une expérience dont l'issue deviendrait pour ou contre elle un instrument dans la conversion du mystique, Séraphine s'acharnait avec un tel emportement qu'elle entendit à peine ce que lui disait Rhoda; la musique de la voix plutôt que les paroles fit qu'elle se retourna, vit le maître derrière elle :

— Et vous n'avez pas eu de maîtres, Mme Selly ?

— A quoi bon ? puisque seule la nature sait se tirer d'affaire.

— Vous avez profité de ses leçons, votre

peinture parle la langue de la rose et du soleil!

Séraphine rougit de plaisir:

— J'ai cherché l'impression momentanée, le résumé, comme vous disiez, pour rester dans votre programme.

— C'est la somme de toutes les clartés, de toutes les fraîcheurs qui éclate en votre peinture.

Etait-ce bien le nazaréen qui s'exprimait ainsi? Il prenait en main la peinture, n'en pouvait fatiguer ses yeux.

— Ravissant, Mme Selly, je n'ose plus dire « mon élève » : vous avez le secret des dieux!

Ces mots nouveaux dans la bouche du maître chatouillaient l'oreille de l'élève. Mais la démangeaison tout-à-coup descendit sur les lèvres, quand elle vit l'élégie que les branches gelées avaient inspiré au mystique.

Au lieu de ce blanc satiné du ciel, sur la toile de Rhoda se voyaient de sombres nuées

roulant sur les pins en détresse et qui semblaient courir avec des allures de fuyards. A l'avant-plan, quelques jeunes saules échevelés pleuraient le malheur des bouleaux transis. Et sur une eau d'un noir d'encre, on voyait les deux cygnes fuyant le bec au large, les ailes déployées, comme s'ils chantaient leur dernier chant.

— Très joli : le pinceau, chez vous, court après la pensée, moi je cours après le pinceau, dit Séraphine.

Rhoda d'un coup de brosse barbouilla l'élégie, la piétina sur le gazon.

— Décidément, je ne suis pas paysagiste, voyons si je suis meilleur cuisinier !

Il appelle Thécla pour préparer le déjeûner pendant que sa mère travaillait, choisit un endroit élevé sur le bord du chemin, étendit sur le sol une de ces nappes à carreaux rouges et blancs, usitées en Thuringe, dont les coins

furent fixés au moyen de pierres plates. Ils cueillirent en guise de vaisselle des feuilles d'oseille sauvage. Sur une boîte à couleurs se posaient le flacon de vin, les gobelets d'argent; tout autour, le pâté, les fruits, les confitures et les gâteaux. En guise de toit, les parasols furent plantés aux deux bouts.

Puis Thécla invita sa mère à prendre place sur un châle déployé.

Mais Rhoda, mis en joie par les apprêts de ce repas champêtre, voulut compléter la décoration par un bouquet d'euphorbes qu'il fixa sur la pointe des parasols, à l'instar des trophées que les maçons plantent en haut d'un pignon achevé. L'enfant poussait des cris de joie et rien n'était plus amusant à voir que ce grave nazaréen, avec ses longs cheveux d'apôtre, jouant dînette et prenant des airs d'invité.

On avait fini de dîner, il était déjà tard, lorsqu'un braiement de l'âne dénonça sur la

route l'arrivée d'un cavalier, éperonnant, cravachant son cheval, qui se cabrait devant les parasols. L'issue de ce conflit fut un tête-à-la-queue qui obligea le personnage à démonter et grande fut la stupeur et l'émotion de Séraphine, en reconnaissant son cousin.

Elle savait le baron sévère, inflexible en matière d'étiquette, et la frayeur de se voir prise en défaut de sincérité, alors qu'elle comptait avouer ses projets au cousin, la troublait à tel point qu'elle restait la bouche bée, bras ballants, sans même songer à se garer.

— Oh Mme Selly! mon ami Rhoda! Parbleu, je m'attendais plutôt à me rompre le cou qu'à vous rencontrer sous ce pavillon... Paix Herda ! Ne vois-tu pas que c'est un âne..? Bonjour fillette, viens-tu monter sur Herda? ainsi disait le cousin von Schléwitz.

Il serra la main des convives, embrassa Thécla et la mit à califourchon sur la jument

devenue pacifique ; ce qui donnait à supposer que l'émotion de la rencontre prévue à distance par le cavalier, avait dû se communiquer du bipède au quadrupède, car von Schléwitz semblait ahuri.

Séraphine d'une voix résonnante, un peu précipitée, raconta, tout en secouant les brindilles attachées à sa jupe, par quel providentiel hasard, jetée comme une épave à l'atelier de maître Rhoda, elle était devenue son élève.

— La sagesse des nations nous apprend que d'un grand mal naît toujours un peu de bien, répondit Romuald : c'est égal je ne m'attendais pas à la satisfaction de n'avoir plus à vous présenter l'un à l'autre... Dieu sait si j'ai désiré le rapprochement !

— J'avais certains pressentiments, répondit Marc, en serrant la main que von Schléwitz lui tendait pour la deuxième fois, ne vous ai-je pas dit qu'une étoile allait naître pour moi?

Aujourd'hui le ciel brille, la terre autour de moi se réjouit.

L'âne intervint à propos pour diminuer l'embarras que faisait naître tel aveu et Mme Selly, dont les joues menaçaient de prendre feu et flammes, entoura de son bras la taille de sa fille, l'enleva du cheval, tout en demandant au cousin s'il prendrait un verre de porto, un sandwich aux anchois ou bien une tranche de ***leberwurst,*** car c'était tout ce qui restait.

— Merci, merci, le service a de grands bienfaits, chère cousine, puisqu'il me verse à vos pieds quand la table est servie, mais je ne puis en profiter, merci, j'ai déjeuné. Je ne saurais vous dire combien je suis aise de vous voir... Arrivé hier de Weimar, je vais au château pour une affaire de chasse qui ne demande pas l'uniforme... Ah! ça, cousine, où diable avez-vous pris cette trompette?

Ces mots s'adressaient à l'âne, qui brayait devant la jument, fort à propos dans les moments de suspension, avouant tout haut ce que les autres sans doute éprouvaient tout bas. Car il y avait dans la conversation un excès de galanterie, quelque chose d'exagéré qui répondait à la surprise, à l'embarras de cette rencontre imprévue.

L'officier se remit en selle.

Il y eut une poignée de main entre lui et sa cousine, un baiser à Thécla, un échange de salut, un claquement de fers, un piétinement de sabots roulant, battant le sol et, ventre à terre, derrière les meules de foin coupé, comme un héraut de mélodrame, le trouble fête disparut sans que l'on sut pourquoi cette rapidité, dont le besoin ne se faisait aucunement sentir.

A tout ce bruit succéda le contraste d'une immobilité et d'un silence fort embarrassants.

Rhoda, les bras croisés, les regards tournés en lui-même, arpentait le chemin gazonneux comme il eût fait à l'atelier.

Mme Selly, très gaie, flattée de la surprise encourageante du cousin, assemblait les débris dans le panier aux provisions, fermait les boîtes, pliait les chevalets. Tout cela prit un certain temps et donna lieu à un colloque animé entre la mère et l'enfant.

M. Rhoda mit Thécla sur l'âne, on partit sans souffler mot du capitaine.

On eût dit que le peintre n'osait prononcer le nom de von Schléwitz, quoiqu'il sentît le ridicule de ce silence au sujet d'un ami commun.

Bien plus, il en voulait à sa compagne de ne point deviner que cette rencontre faisait naître en lui une troublante appréhension, une anxiété telle qu'il s'arrêtait par moment,

étouffé, avec l'angoisse d'un homme qui se croit blessé mortellement et n'ose s'assurer de la réalité de sa blessure. Il y avait dans l'air un courant de rivalité qu'il ne voulait pas définir et qui cependant le fouettait. Et pourquoi Séraphine ne s'empressait-elle pas de le rassurer dans l'anxiété la plus poignante qu'il eût éprouvée de la vie? Pourquoi marchait-elle entourée d'une gaîté qui l'agaçait? Et d'où venait l'agitation de ce mondain von Schléwitz, rompu à toutes les surprises? Pourquoi? se disait Rhoda, – parce qu'il avait pris sa cousine en flagrant délit d'imprudence ou d'erreur! Parce qu'elle était venue à l'atelier du peintre contre le gré de son cousin, lequel cousin tenait à exagérer les dédains du mystique au sujet des cousines : et peut-être la présentation antérieure de deux autres parentes n'avait-elle été qu'un leurre pour laisser dans

l'oubli la perle des cousines, Séraphine Selly, dont Romuald était épris !

Une défaillance, à cette pensée, amollit son être physique. Il se traînait silencieux, se figurant que Mme Selly prenait plaisir à se rapprocher de sa fille afin d'éviter une explication. Et tandis que cette présomption vague de rivalité s'enfonçait au cœur de Marc Rhoda, ils arrivèrent au restaurant du ***Hohen Sonne*** d'où, par une trouée, l'on voit les toits de la Wartburg.

L'effroi de la séparation, à cette vue, l'envahit si terriblement qu'il se précipita sur Séraphine :

— Nous allons nous quitter, Mme Selly ! dit-il et, sans attendre la réponse, d'un ton de mauvaise humeur, il ajouta :

— Je crois que vous avez eu tort de me ramener vers un monde que j'avais quitté sans regret !

Séraphine étonnée du ton et de l'imprévu de ces paroles, répondit en riant :

— Je ne m'attendais pas à ce reproche, au retour d'une promenade !

— Je suis dans le cas du marin qui retourne à bord, reprit Rhoda, son cœur se gonfle devant l'immensité mystérieuse. J'ai perdu cette exaltation qui m'encourageait au travail, ma peinture me déplaît comme un mensonge, comme une erreur, comme un hochet de vanité!

C'était la première fois que la confidence d'une erreur passait sur les lèvres de Rhoda. Séraphine devant cet aveu eut un bondissement de joie mais résolue à profiter de sa victoire pour frapper un grand coup, elle répondit, avec un sourire amical :

— Je me suis demandé souvent si maître Rhoda est né pour la peinture : grand musicien, grand peintre, n'est-ce pas trop pour un seul homme?

— Mais vous avez tout fait pour m'exciter à peindre !

— Vous vous étiez fermé tout autre chemin vers le monde : désirant vous y ramener, j'ai dû prendre la route que je suis moi-même, quoique vers un but différent.

— Je ne saurais me plaindre de n'être point compris, je ne puis que le regretter, murmura Rhoda dépité.

Mme Selly répliqua plus haut :

— Je fais plus que de vous comprendre, maître Rhoda, je vous admire, je sais que le maître est capable de grands sacrifices pour sortir des banalités.

Le calme exaspérant de Séraphine, le ton folâtre ou l'équivoque déplurent à Rhoda, qui prit son grand air de prophète :

— La crainte de la banalité est le propre des petits esprits.

— Plus souvent des présomptueux ! riposta

Mme Selly avec un grand coup de houssine sur la croupe de l'âne, et je vous trouve bien exigeant d'ambitionner une autre gloire quand vous avez, vous musicien, la faculté d'être à volonté un plaisir, une distraction, une espérance pour les faibles et les déshérités ! Goethe disait que la musique plane au-dessus de toute intelligence et produit des effets qui dominent tout le monde et dont personne ne peut rendre compte.

— L'alcool produit le même effet, dit Rhoda sèchement.

— Luther a dit que la musique est un cadeau de la pitié divine, répliqua Mme Selly.

— D'autres disent que les musiciens ont leur cerveau dans le gosier, comme les oiseaux, riposta M. Rhoda.

— Je ne conteste pas que la musique ne puisse troubler un cerveau faible...

— Les cerveaux faibles évidemment sont

moins aptes à la peinture qu'ils ne le sont à la musique, la peinture ayant pour mission d'éveiller des passions sans cause.

— Cela dépend du musicien. S'il prend la forme d'une peau d'âne, il pousse les hommes au combat; il les mène à la danse s'il a la forme d'un archet, mais s'il se fait orgue d'église, un jour d'obsèques, il attendrit les héritiers indifférents. C'est un beau privilège que de pouvoir ainsi jouer d'un auditoire comme on joue d'un instrument.

— Où est l'avantage moral?

— L'avantage consiste en ce que votre art, fait de rien, pure étincelle d'enthousiasme, moins matériel et plus éloquent que le nôtre, s'insinue et séduit par contagion, sans initiation préalable, tandis que nous ne pouvons exprimer nos idées qu'à travers une forme qui veut être étudiée. L'avantage moral consiste en ce

que l'auditoire aisément pénétré de votre idéal, accepte vos idées qu'il croit siennes. Et c'est alors que vous imposez votre volonté comme un licou que l'on met à l'âne qu'on mène.

— A la condition que l'ânier soit un Bethoven, un Mozart !

– Ou simplement l'apôtre Rhoda. Je me souviens qu'un jour à Eisenach, dans mon salon, sur une vieille épinette, vous m'avez donné l'illusion du monde enchanteur où vous habitez, quoique je sois une pauvre musicienne; tandis que vos choses peintes, à moi peintre, jamais ne m'en donnèrent le pressentiment.

Rhoda se tut, n'osant rétorquer l'argument en rappelant à Mme Selly que lui-même, ce jour-là, s'était enfui de son salon sous le coup d'une sensation immédiate, impérieuse, qui pouvait être l'une des causes de son trouble actuel.

La largeur de la route mit fin à un échange d'opinions qui se croisaient par-dessus l'âne, à la grande joie de Mme Selly, à la confusion de maître Rhoda de plus en plus troublé par l'effet d'une appréhension vague mais énervante qui le jetait hors de lui-même. A peine répondait-il aux questions que lui adressait Thécla du haut de sa monture.

Ils se quittèrent, par convenance, aux premières maisons de la ville, comme ils en avaient l'habitude. Mme Selly tendit la main au maître avec une sérénité qui pouvait être de sa part, aux yeux de Rhoda, l'expression d'un triomphe, mais qui manquait d'encouragement et lui semblait à l'heure présente l'expression la plus redoutée.

Il s'éloigna, cheminant au hasard et fut très étonné, après quelques circuits, de se trouver sous la Wartburg au point initial, près des trois mares qu'une légende assure s'être

formées des larmes de trois meurtriers qui avaient occis trois seigneurs.

Rhoda s'assit mélancolique devant l'une des mares dans un état de dépression qui l'empêchait de poursuivre sa route.

Il voyait clair dans l'avenir depuis son étude en plein air. Bien qu'il n'admît pas que l'artiste, quand il crée une vraisemblance, ne puisse imiter que les êtres ou les choses qui l'entourent pour atteindre la vérité, il n'avait jusqu'ici trouvé d'autre idéal que cette vérité-Protée qui se déplace après vingt ou trente ans, suivant l'illusion que le goût du jour attache au mot de vérité. Son idéal à lui datait de plusieurs siècles : pouvait-il changer sa manière sans redevenir un élève, sans trahir en public son incapacité ? Ayant vécu depuis dix ans loin des sources naturelles qui fournissent au cerveau les images et les souvenirs, son cerveau ressemblait au miroir encrassé qui ne

reflète plus les objets extérieurs. Il se survivait à lui-même. Il avait perdu son prestige aux yeux de Mme Selly. Il ne lui restait ni la foi qui sauve, ni la lumière qui réjouit : ombre parmi les ombres qui s'avançaient, une à une éteignant à la vie les dernières lueurs, jusqu'à ce que en lui, autour de lui, tout fût rentré dans le néant.

La nuit tombait. Rhoda regardait l'eau stagnante, incolore et mystérieuse. Tout à coup l'étang tressaillit, se rida; des orbes se nouaient et se dénouaient, déferlant jusqu'au bord avec un doux clapotement comme un discret éclat de rire, un roucoulement de sirènes. Il vit au centre une queue irisée et put distinguer un brochet chassant une proie.

Arraché de sa rêverie, Rhoda continua sa route sous l'impression de ce doux rire qui lui rappelait à la fois l'ironie de Mme Selly et la voix des sirènes au Venusberg.

L'image du galant von Schléwitz ajoutait au rapprochement quelque chose de funeste, non qu'il soupçonnât Séraphine de cacher sous ses ailes d'ange une queue de sirène, — il la savait incapable de coquetterie, — mais troublé dans ses convictions, grâce à sa manie du symbole, prêt à découvrir en toutes choses un avertissement, il le comparait à la mare paisible soudain troublée jusqu'en ses profondeurs et peu s'en fallait que l'amie ne prît la forme du trouble fête.

Son premier soin en arrivant chez lui fut de se plonger dans une vasque en pierre qui recevait à flots l'eau d'une fontaine.

C'était un objet consacré provenant d'une sacristie.

Soir et matin, Rhoda, pour soumettre à l'esprit la chair, se livrait à cet exercice. Il marchait pour la même raison nu-pieds sur les carreaux froids de sa chambre, bien que

l'endroit où il couchait ressemblât moins à la cellule d'un anachorète qu'à l'asile d'un *minnesinger* du temps de Wolfram d'Eschenbach. On y voyait, parmi les objets d'art, outre la fontaine de cuivre, un reliquaire orné de glaces, contenant des objets précieux, bijoux, lettres, papiers. Ce meuble servait à la fois de coffre-fort, de tabernacle et de psyché quand le maître achevait l'œuvre de sa toilette, tout en méditant les versets pieux gravés sur les vantaux.

Au moment de se mettre au lit, comme il cherchait sur le tryptique un sujet de méditation, ses yeux rencontrèrent ces paroles de l'apôtre Saint Jacques :

« Si ta main droite te fait broncher, coupe-la, jette-la loin de toi, car il vaut mieux que ta main périsse, que tout ton corps étant jeté dans la Gehenne. »

Rhoda frémit comme la mare, jusqu'au

fond de sa profondeur. Cette main coupable en sa personne ne pouvait être que la main du peintre, puisque le musicien use à la fois de ses deux mains.

Il se coucha, ferma les yeux. Mais ces mots de l'apôtre comme des langues de feu flamboyaient dans l'obscurité et le clapotement de l'eau qui résonnait à son oreille le ramenait aux violences, aux sarcasmes, aux douceurs de cette émouvante journée.



X

Il fut réveillé par un roitelet qui nichait dans son lierre, se leva, ouvrit la fenêtre. Un bourdon stridulent pénétra dans la chambre avec des senteurs de gazon qui montaient comme des voix amies. Il entendit sur le prunier la voix folle du merle qui lui rappelait Thécla. Des guêpes en bruissant s'abattaient sur les pèches de son espalier. Une brise errante, un frisson de fraîcheur caressait les hêtres dont le feuillage à petits coups rythmés battait les barreaux des croisées. Tout chantait la résurrection du jour.

Soit par entraînement d'instinct, soit par regret, soit qu'en réalité, la lumière se fît en Rhoda par la grâce de Séraphine, il hâta sa

toilette, descendit à son oratoire et ne put s'empêcher d'associer aux voix de l'air la voix de l'orgue et la sienne propre. Il s'enfonça dans le travail d'une symphonie qu'il avait reprise depuis quelque temps sur les instances de Mme Selly.

Tandis qu'il cherchait ses accords avec l'ardeur d'un néophyte, une voix du dehors fit entendre ces mots :

« Verse, verse à plein bord,
Verse encor,
Verse, verse la flamme
Qui doit brûler mon âme... »

L'orgue se tut. L'artiste se leva, secoué par une émotion foudroyante, inconnue qui le jetait, pâle et les dents serrées au devant de von Schléwitz.

— Eh ! bien, Marc, tu me reçois comme un rival auquel on veut tordre le cou, dit en

riant le capitaine, étonné jusqu'à la stupeur de la transformation du camarade.

La notion de la jalousie, à ce mot de rival, prenant corps aux yeux du mystique pour la première fois, le jeta dans une telle confusion qu'il se laissa cheoir sur un siège. Mais peu à peu, dissimulant son émotion :

— Le chagrin, dit-il, vit en moi comme une infirmité dont je n'ai pas encore pris l'habitude, un temps viendra, quand la dernière illusion sera morte, où je me soumettrai sans murmurer.

Inquiet, le capitaine cherchait autour de lui l'explication de ces paroles, ne comprenant rien au désordre, au vide de l'atelier. Mais ce qui l'étonnait par-dessus tout c'était un beau saphir qui châtoyait à la main du désespéré, exceptionnellement ornée d'une manchette. Il ne portait plus la simarre, mais une redingote bleue à collet de velours. Son langage même

avait changé, il se servait de mots plus rapprochés de la nature. Après un instant, il reprit :

— Tu me vois comme une avalanche éboulée du rocher et qui se dissout au soleil.

— Le fait est qu'on se croit sur un chaume, au lendemain de la moisson, dit Romuald, cherchant à s'accorder au ton de la situation ; tu ne travailles plus ?

— Non, j'ai tenté des voies inaccessibles, tout m'échappe à la foi, le mobile de ma vie et l'élément de ma pensée... Je me suis rabattu sur une symphonie...

Von Schléwitz eut un cri de joie :

— Tu retournes à ton élément ? Bravo ! Marc. Et quel est le sujet qui sollicite ton génie ?

— Je voudrais célébrer les sympathies élémentaires, chanter les attractions de la nature en ses premiers enfantements.

— Admirable sujet, digne de maître Rhoda !

Le capitaine ravi de la métamorphose, sans en demander davantage s'assit à l'orgue et frappant un accord joyeux :

— Que de fois je t'ai conjuré de prendre pied sur le réel et de revenir à la muse que tu n'aurais pas dû quitter. Il paraît que ma cousine a le don de te persuader.

— Tu savais que M[me] Selly était à Eisenach ? demanda Rhoda, tout en arpentant l'atelier.

— Je le savais, ayant loué pour elle un appartement à l'hôtel du Lys, de plus je l'avais engagée à me remplacer près de toi durant mon absence si le hasard vous rapprochait, ce qui me paraissait douteux. Mais le hasard fait bien les choses. Peste ! un déjeûner sur l'herbe après une étude en commun... voilà ce qui s'appelle chanter les sympathies. Une voix

de bombarde accompagna l'observation. Rhoda revint à ses questions.

— Mme Selly ne t'as rien dit de ma peinture ?

— Je n'ai pas revu ma cousine, mais je suis sûr qu'elle t'apprécie... Comment trouves-tu Séraphine ?

Mme Selly est admirablement douée.

— Le caractère de Saraphine se résume en deux mots : C'est un vaillant petit soldat. Elle ne t'aura pas dit qu'elle a nourri sa fille et conquis son talent de peintre à la force du poignet... Très courageuse, aucunement coquette... Nul désir de plaire si ce n'est à elle même, dévouée jusqu'à l'imprudence... Elle s'était laissée prendre aux pâleurs d'un jeune médecin, inventeur de je ne sais quelle cure dont il fut la première victime. La jeune veuve est restée sur les bras d'une tante amère... Je ne m'explique pas pourquoi je n'ai

pas arrêté plutôt mon choix sur Séraphine, qui est en même temps la plus jeune, la plus aimable, la plus jolie et certainement la meilleure de mes cousines... Mère, il est vrai... tout juste assez pour témoigner de ses facultés maternelles... Beaucoup de charme, un brin d'originalité... L'idée m'en est venue... paf ! comme un plomb vous vient dans une traque... Si quelque chose doit te surpendre c'est que j'aie tardé si longtemps à lui faire des avances.

Le capitaine acheva ses aveux sur l'orgue par un roucoulement d'écho, un piaulement champêtre, suivi de fanfares de trompettes et d'éclats de cornet sans se douter que son ami tordait de rage la barbe d'un Saint Luc sculpté sur le bras d'un fauteuil où il venait de se plonger, lardé au cœur par une volée de coups d'épingles.

— Et depuis quand Mme Selly a-t-elle reçu les hommages de son cousin?

Le son étranglé de la voix fit que von Schléwitz se retourna. Il comprit au premier coup d'œil, refoula son étonnement, et sans interrompre l'accord :

— Aurais-tu des raisons pour croire que je puisse être refusé? — Et comme la question restait sans réponse, il ajouta sans la moindre émotion : — Je sais que ma cousine par amour pour sa fille, a refusé deux fois une situation fort séduisante... C'est pourquoi je n'ai pas soufflé mot... Je n'en parlerai pas, si tu crois que mes prétentions... qu'en pense maître Rhoda?... tu ne vas pas me laisser faire une folie..?

— Moi! je t'empêcherais d'obéir à tes sentiments, à des sentiments partagés! s'écria Rhoda tandis que l'orgue par arrêt de la soufflerie, sifflait sur un accord de septième diminuée:

— Partagés! comment partagés? Je ne suis pas même sûr que Séraphine soupçonne mes désirs.

L'orgue se tut. Rhoda voyant von Schléwitz se lever et lui tendre la main, ajouta :

— Nous ne serons jamais rivaux, ma vie est un exil auquel je n'associe personne. Ceux qui sont mes amis ne peuvent que me souhaiter bon voyage.

Les mains s'entrelacèrent, ni l'un ni l'autre ne voulant céder sur le terrain du sacrifice.

Comme il arrive lorsque deux torrents parallèles viennent à se rencontrer, — il se produit un long bouillonnement et peu à peu les eaux coulent unies paisiblement, — ainsi l'amitié reconquit ses droits entre les deux hommes avec un peu moins d'abandon.

Il y avait un ferment d'antagonisme et de plus entre eux une émulation que la cousine avait l'imprudence d'entretenir et d'exalter, par son admiration pour l'un, son amitié pour l'autre.

Il déplaisait au capitaine qu'on suspectât

son désintéressement, sans qu'il se doutât que l'amour entretrenu pour sa cousine était de sa part un amour de cousin fait d'affection, de bonté d'âme avec une forte dose de coquetterie, von Schléwitz ne pouvant admettre que n'importe laquelle de ses cousines ne dût s'estimer très heureuse de s'appeler von Schléwitz. Il résultait ds cette disposition que Romuald aurait peut-être hésité dans son choix, s'il avait dû se prononcer pour une autre cousine d'une valeur égale à Séraphine.

Par malheur, Rhoda se troublait devant son élève. Il ne se sentait plus entrainé par ce doux abandon qui le portait flottant vers un inconnu mystérieux. L'intimité du cousin et de la cousine altérait son humeur.

D'autre part, Séraphine, lasse d'exercer entre les deux amis son pouvoir d'attraction et de répulsion, perdant sa puissance radiante, commençait à désespérer d'une conversion qui

paraissait dépendre moins d'une conviction morale que d'une affinité de sympathies.

En son âme montait un doute. une terreur; n'avait-elle pas à son profit, sans le savoir, usé ou abusé d'une influence que lui donnait sa qualité d'artiste et de cousine d'un ami dévoué, et Rhoda déjà ne se méfiait-il pas de cette charité de fille d'Eve? Mais ce qui l'énervait par dessus tout, c'était le vide accablant de l'attente, c'était cette perplexe intimité qu'aucun d'eux n'osait définir dans la crainte d'anéantir une espérance ou de découvrir une erreur qu'il ne voulait pas s'avouer.

Le platane et les chênes commençaient à se dépouiller. Cependant Séraphine passait des jours sans travailler à écouter le vent hululer dans les branches. Par un retour aux souvenirs d'enfance, la nostalgie des bois la reprenait. Les arbres avaient été ses compagnons d'enfance, ses confidents, ses maîtres; une affinité l'unissait aux choses de la forêt.

Elle leur devait son art, sa personnalité. Aujourd'hui, leurs murmures lui reprochaient son inertie, mais c'est en vain qu'elle essayait de peindre.

Blessée au cœur, fatiguée de l'expectative, considérant l'absence comme une trêve, un remède, peut être un stimulant, Séraphine eut la cruauté d'accepter une invitation qui l'emmenait en Italie pour le reste de la saison.

Rhoda se résigna, ayant passé sa vie à désirer : l'accumulation des désirs produisait chez lui une puissance d'aspiration qui faisait fonction d'atmosphère et le soutenait dans le vide avec une attraction vers un but indéterminé.

Mais dans l'orbite de Marc Rhoda un cataclysme se produisit. Juste au moment où Mme Selly revenait de voyage et rentrait à Weimar, le capitaine rappelé en service actif, reprit son habitation dans la résidence et forcément se rapprocha de Mme Selly.

XI

Weimar est une ville silencieuse, réservée, un peu collet monté, un peu mélancolique comme ces vieilles douairières déchues qui regrettent un passé brillant.

Ni fracas de voitures, ni clinquant d'étalages dans les rues propres et décentes qui, presque toutes, comme les allées d'un cimetière, aboutissent au monument des deux poètes.

L'apparition du piédestal portant Goethe et Schiller, vous révèle un temps fabuleux où les artistes avaient de plus grandes tailles et de plus grandes vertus : on les compare aux amis envieux, jaloux de notre temps et l'on se remé-

more avec stupéfaction cet âge où deux rivaux, dans la même ville, côte à côte vivaient, unissant leur génie et partageant en frère une célébrité qui retentissait dans le monde.

Près du château s'ouvre un parc majestueux tracé par deux illustres jardiniers, un grand prince, Charles-Auguste, un grand poète, Wolfang Goethe... mélancolique aussi le parc, à la façon des ruines qui contiennent des souvenirs. Mais à peine y met-on le pied qu'un essaim de réminiscences s'envole des buissons, des bosquets ainsi que d'une ruche immense. Les allées ont des noms classiques, les bancs racontent des légendes.

Autrefois, lorsque les canons ennemis tonnaient à Iéna, lorsque les princes et les rois germains, à Erfurt, servaient de parterre au théâtre d'un empereur étranger, les muses dansaient en rond sur ces vastes pelouses, refuge des idées allemandes. C'est sous ces

hêtres majestueux que Schiller, poète de la délivrance, a mis debout son Guillaume Tell, pour apprendre aux gens de la plaine comment les guerriers des montagnes se comportent avec les tyrans. C'est sous ces odorants tilleuls, le long de l'Elm que les acteurs du « Wallenstein » venaient répéter leurs tirades afin d'enseigner aux Allemands ce qu'ils avaient été, ce qu'ils pouvaient devenir.

Presque tous les enfants de l'esprit de Goethe sont nés dans l'air ambiant de ce parc. On se figure un bois sacré dont les divinités bocagères s'épanchent en parfums dans les fleurs, chantent par les oiseaux, chuchotent avec le bruit du vent ou le gazouillis des ruisseaux. Il semble en cheminant que votre pensée s'élargisse sous la pluie de rimes sonores et de strophes ailées qui frétillent, étincellent, éclatent autour de vous. Il y a dans l'envergure imposante des arbres, dans les colonnes des fûts aux

limites changeantes, une sensation d'air vivifiant, d'espace illimité qui affranchit l'âme, ouvre la porte aux rêves. C'était le jardin toujours vert où les fictions germaient avec les bourgeons du printemps.

Aujourd'hui, dans le parc, à l'heure où nous y pénétrons, les longs bras de sapins ont ployé sous la neige. Les taillis scintillant de givre ont l'air de madrépores entrelacés au bord du chemin floconneux.

Entre les troncs luisants des hêtres, dans l'avenue de Schiller, voici venir un personnage austère. Il est coiffé d'un bonnet de fourrure en renard bleu, porte une élégante pelisse et marche en traçant dans la neige un sillon d'empreintes équidistantes et rectilignes que l'on pourrait suivre à rebours jusqu'à l'entrée du parc. Là le sillon se confond avec d'autres pas, mais on le retrouve plus loin, marqué par un piétinement nerveux, devant la maison

jadis occupée par une amie de Goethe, Madame de Stein, qui fut le type de son Hélène.

Aujourd'hui l'amie du poète est remplacée par une autre muse, Séraphine Selly, qui habite cette maison et reçoit le mardi de chaque semaine par respect des anciens usages. A Weimar, on conserve comme un dépôt sacré les usages de l'ancien temps. De là certain dilettantisme qui distingue la résidence et se traduit par de petits soupers, où la salade au caviar et le ***leberwurst*** aux airelles remplacent avantageusement le boussifflage littéraire.

C'est en vertu de cette coutume que Rhoda avait reçu l'invitation suivante :

Mon cher maître,

Il ne me semble pas raisonnable que vous passiez l'hiver sans visiter mon atelier : votre abanbon me causerait un sérieux préjudice. On m'accuse de

présomption quand je m'intitule votre élève. J'ai eu la vanité de vous promettre à mes amis pour mon prochain mardi. Je serais tourmentée si vous manquiez à mon appel ; vous viendrez pour avoir le plaisir de vous entendre nommer « mon cher maître » par votre dévouée élève.

Séraphine Selly.

A la lecture de ce billet, Rhoda sortit de l'angoisse qui le rongeait depuis trois mois, quoiqu'il eût accepté les tortures de la jalousie comme un lutteur accepte le gant d'un adversaire, avec un ricanement hautain. Malheureusement déchu de sa dignité de prophète, détrôné de son art, cantonné dans son rêve avec ses chimères, la pire des compagnies, sans compensation d'amour-propre, souffrant d'ennui et plus encore de l'excès des désirs accumulés, il se trouvait, le pauvre Marc, dans la situation

d'un naufragé affamé dans une île, à quelque pas de la terre ferme.

Lorsqu'il eut parcouru la lettre, qu'il en eut palpé le satin avec une sensibilité acquise par l'excès de son propre frottement, Rhoda vainqueur de la jalousie, fut assailli par un ennemi qu'il n'avait jamais rencontré. C'était une sensation de douceur infinie, de tristesse alanguie, de méditation agréable qui le poussait hors de chez lui par la neige glacée et le ramenait souriant, le soir, avec une bienveillance particulière pour la cuisine de Barbara.

Ce n'était pas la première fois qu'il recevait un souvenir de Mme Selly, mais les invitations transmises par le cousin avaient été mises au passif des tentations à rejeter. L'appel aujourd'hui s'adressait au maître, il n'y avait aucune raison pour s'abstenir d'une politesse que l'on pouvait considérer comme un devoir, étant donné sa répulsion à rentrer dans le monde.

Rhoda décida d'aller à Wiemar le lendemain afin d'éviter les ennuis du soûper, tout en témoignant de son zèle par une visite anticipée. Il donna congé à la vieille jusqu'au jour suivant, partit du grand matin, descendit à l'hôtel de l'Erbprinz, dîna même à table d'hôte, afin de s'aguerrir aux regards indiscrets. Après quoi, soutenu par quelques vers de Dorf-Johannisberg — c'était le vin qu'on buvait à l'Erbprinz — il s'arracha des griffes d'une jolie voisine que sa fourrure de renard bleu avait intéressée et se dirigea vers la maison de Mme Selly.

Mais, lorsqu'arrivé devant l'escalier, il voulut en franchir le seuil, le sentiment de la réalité journalière et mondaine l'envahit si brutalement qu'il hésita, courut quelques bordées comme un navire pris en travers par une bourrasque et finalement gagna le large, revint au parc. Là dans les allées solitaires, tout en marchant, il assemblait des mots, des phrases

qui se dissolvaient aussi vite que les flocons de neige aux rayons du soleil.

Pareille visite était sans précédent dans la vie du mystique et, cherchant un modèle à suivre, il entendait éclore dans les murmures de l'Elm des bribes de poésie qu'il se rappelait malgré lui comme de mauvaise pensée qu'on ne parvient à chasser.

L'esprit de Goethe souffle partout dans ce parc-cerveau. Il n'avait pas fait cinquante pas que le tronc d'un platane lui montrait gravé dans l'écorce un bout de la « Chanson de Mai » :

O terre, ô soleil !
O bonheur, ô désir !

Ces mots lui firent l'effet d'une tentation, d'un appel violent des sens vers une aspiration inavouée. Mais comme il marchait le front bas, ses regards rencontrèrent au bas d'un

escalier de la maison romaine cette inscription de Goethe :

O fées des bois et des rochers, nymphes tutélaires, accordez à chacun ce que son cœur secrètement désire.

Le vent rendait cette inscription visible en balayant la neige au moyen des branches d'un saule, à moins que ce ne fût le souffle d'une muse qui remplît l'office pieux. Rhoda s'arrêta devant ce mystère; le frottement du saule lui rappelait Lili, la fiancée de Goethe dont l'une des grâces consistait à passer la main sur les surfaces qu'elle avait devant elle, quand une chose ou un mot la choquait. Les vers du poète à Lili lui revinrent en tête :

O mon cœur, ô mon cœur, que veux-tu?
... Quelle étrange vie nouvelle ! Tout ce que tu aimais, tes soucis, ton repos. ton travail, — Tout [s'est évanoui...

Est-ce la fleur de la jeunesse ou la taille gracieuse
Ou le doux regard de bonté qui t'enchaîne? ..
Quand je cherche à la fuir, à l'éviter, mes pas me
[ramènent vers elle...

C'était à croire que ces paroles jaillissaient de son propre cœur. Il en ressentit une vive émotion. La moindre chose autour de lui, l'ombre des buissons, le murmure de l'eau devenant le symbole des sentiments qui l'agitaient. Il s'amusait à évoquer les autres muses révélatrices, sœurs de Lili : Gretchen, idéal de l'adolescent, Annette qui servit d'embryon au « Caprice de l'Amant », Frédérique, emblème de nature, d'amour, de simplicité qui devait produire Marguerite, source de larmes intarissable... Claire, Dorothée, Charlotte, vision fugitive et mouvante transfigurée en Lotte homicide de Werther ; Charlotte de Stein pour laquelle ici même le poète cueillait des asperges et des fleurs humides encore de la rosée.

A mesure que Rhoda inhalait le souffle enchanté du parc, malgré son éloignement pour le poète interprète des jouissances et des félicités terrestrés, un cortège d'ombres, de fictions s'abattait sous ses yeux, dans l'attitude, avec l'aspect que Goethe en quelques traits donne à ses personnages. D'un bouleau jeune et souple sortit Mignon flexible, flottante, épanchée ; un tuya raide et panaché de givre engendra Mariane, en costume d'officier. Puis ce fut la madone payenne, Iphigénie germanisée, avec les yeux bleus de Charlotte et l'accent de Madame de Stein qui passa dans ses rêves. Rhoda tournait autour des voluptés comme lá phalène autour d'un flambeau qui l'attire. N'ayant pour personnage que lui-même, seul acteur et témoin, dans le conflit des passions qu'il se suggérait, il n'en brûlait pas moins des flammes qu'il prêtait à ses ombres et tout en évoquant les muses, il enviait le

charme de cette vie exaltée par le sentiment. Il s'expliquait l'amour comme une illusion intellectuelle, comparable à l'art qui est la recherche du beau avec cette différence que dans l'œuvre d'amour, il n'y a de la part des auteurs aucune intention didactique, l'œuvre étant par elle-même une transubstantiation de la chair en esprit, un désir d'immortalité, phénomène d'attraction des âmes qui produit d'autres âmes.

Il passa devant l'édifice du parc où jadis se trouvait le groupe de Goethe en Apollon ayant à ses pieds la Psyché. Sa pensée s'arrêta sur cette allégorie inspirée par une autre muse, Bettina d'Arnim. Il trouvait une illustration de sa propre personne dans cette œuvre bizarre et plus encore dans les relations de Bettina avec le grand homme. N'avait-elle pas un jour, dans son admiration pour Goethe forcé la porte du poète, de même que Séraphine, un jour

s'était immiscée chez le peintre. Il se figurait la situation avec une complaisance irrésistible, se rappelait les mots rapportés par Bettina dans sa Correspondance. Elle était entrée au salon de Goethe, elle avait volé dans ses bras... tout était devenu silence!

Rhoda sortit du parc, s'en alla droit chez Mme Selly, grimpa les escaliers, sonna, tendit sa carte à une jeune bonne.

Mme Selly n'était pas chez elle, et ne devait rentrer que tard.

— Ma maîtresse aura du chagrin de n'avoir pu vous recevoir, ajouta la soubrette, lisant la carte et dévisageant Rhoda avec un air d'ébahissement.

Rhoda descendit l'escalier avec l'étourdissement d'un plongeur abîmé sous l'eau. Il ne voyait plus qu'un brouillard, il n'entendait plus qu'en lui même l'écho de ces paroles: « Ma maîtresse aura du chagrin de n'avoir pu vous

recevoir, » On avait dû parler de lui souvent dans l'intimité du foyer, ces mots étaient un cri du cœur, un aveu recueilli parmi les élans inconsidérés, aveu d'autant plus attrayant qu'il ne compromettait personne et n'engageait à rien. Rhoda bondissait sur la neige, il était heureux, croyant l'être, son bonheur étant fait d'illusions. Et comme il préférait à l'action la pensée et le doute à la certitude en conséquence de son idéalisme, il rentra dans le parc pour concentrer en lui toute la fleur de l'impression reçue.

Marc Rhoda flottait dans le vague d'un vertige moral sur cette neige immaculée dont la blancheur s'accordait à l'idéalité de son amour. C'était l'heure du soir où, dans la solitude, l'invisible s'émeut. Les lointains clignotaient avec des regards sombres, les bouleaux aux troncs blancs dans les taillis brumeux prenaient l'aspect de météores. La nuit qui

descendait enveloppait de rêves le promeneur errant. Il perdit de vue la visite qu'il comptait faire à son ami Von Schléwitz, oublia l'heure du train, s'égara et fut forcé de rentrer à l'hôtel pour y passer la nuit.

Déjà sa présence inaccoutumée à l'Erbprinz avait mis en circulation de luxuriants récits au sujet de la Maison Rouge et de l'opulence byzantine de son propriétaire. A peine avait-il exprimé l'objet de sa demande qu'il entendit se repéter de bouche en bouche comme un écho :

— « L'appartement nº 1, la chambre bleue pour Monsieur Rhoda ! »

C'était la chambre nuptiale que l'on nommait ainsi, l'appartement réservé aux jeunes mariés, aux principuscules, aux ducatons, aux gens de marque en général. Rhoda y fut conduit par ***l'Oberkellner***, précédé de flambeaux, puis on le laissa seul avec un éclairage ***a giorno*** qui lui révéla les beautés d'un plafond peint à l'huile.

On y voyait un char attelé de colombes, traînant l'amour à travers un ciel bleu. Sur les murs figuraient les diverses beautés d'Europe et d'Asie, bergères, odalisques, almées ou bayadères. L'atmosphère de la chambre, faite de tiroirs rancis, de senteurs féminines, de lubin, d'iris, de verveine exhalait une douceur énervante et molle.

Rhoda s'assit dans un fauteuil et rebondit avec effroi sur le siège élastique qui le serrait entre deux bras capitonnés. Habitué aux bancs rigides, il prit un siège moins douillet, s'assit devant un poêle en porcelaine que surmontait la bénigne et bienveillante figure de Schiller en zinc bronzé. Mais il se fatigua du tête à tête. Que devenir en cette longue et oisive soirée? Au grand mépris de l'ascétisme il avait commandé du thé. Le thé parut sur un plateau de cuivre garni de flacons en cristal qui contenaient du rhum, du cognac, de l'arac. Cet éclec-

tisme pratiqué à Weimar en fait d'alcool provient des étrangers et surtout des Anglais et des Américains que la réputation de Goethe attirait dans la résidence sous le règne du grand Auguste. Thackeray en 1831 avait été l'un de ces hôtes temporaires. Depuis, ce fut un Anglais, G.-H. Lewes qui écrivit la biographie de Goethe et dans cette même chambre de l'Erbprinz George Eliot fit ses amusants croquis. L'usage se perpétua et l'on voit encore aujourd'hui nombre d'étrangers parmi les artistes qui séjournent à Weimar.

Marc Rhoda fit un pas énorme en acceptant un cigare de Hambourg que le garçon lui présentait dans une boîte d'acajou sous un nom espagnol avec cette recommandation : — C'est le *globo* de M. Heggy, notre grand pianiste.

La fumée de ce *globo*, se joignant au parfum du thé, à l'expansive chaleur du poêle et le contraste des soucis antérieurs avec la

volupté présente, opérant à la fois sur l'âme et sur le corps, son imagination s'exalta. Il entrevit dans l'odorant nuage tous les endroits où il avait passé avec son élève, bois ombreux, clairs ruisseaux, moissons verdoyantes ou dorées, — tout ce que Séraphine avait dit, fait, suggéré repassait au cours de ses réflexions. La situation de l'artiste, par cet état de quiétude et de molle volupte apparaissait sous un meilleur jour. Moins convaincu de son erreur en poursuivant un art que l'on disait inaccessible et tout au moins persuadé que cette erreur lui valait son prestige aux yeux de Mme Selly, Rhoda sentait que jamais il n'avait eu plus grand désir de justifier sa réputation. C'était un élément nouveau qui s'introduisait dans sa vie, un juvénile enthousiasme, un besoin de travail et d'émulation qui n'avait pas pour but la poursuite d'une idée, mais un désir terrestre de complaire à la créature. Il ne regardait plus la

joie, la sensation, la satisfaction des sens comme un poison équivalent à la mort de l'âme, quoique perplexe au sujet du bien-être qui l'envahissait par tous les organes à la fois.

Ce qui l'inquiétait plus sérieusement c'était cette impatience irrésistible qui l'avait chassé au matin de la Maison Rouge pour le jeter au vent des aventures. Quand il rapprochait ce désir impérieux, mais réfléchi, de l'absence de Mme Selly et de l'exclamation de la bonne, il se demandait si l'indiscrétion de cette fille n'était pas un avertissement du ciel contre les dangers qui le menaçaient. Ce thé au rhum et ce cognac au thé qu'il trouvait délicieux, lui semblaient équivoques, de même cette réparatrice mais alarmante chaleur qui s'insinuait dans ses veines. Et pendant qu'il cherchait à tenir l'équilibre entre les appétits du corps et les devoirs de l'âme, voici venir le sommelier, précédé du plateau d'argent :

– Si monsieur désirait aller au théâtre, je suis en mesure de lui procurer la baignoire d'un étranger qui se trouve empêché ce soir, dit l'*Oberkellner*.

Rhoda prit le programme que lui présentait le garçon, c'était le ***Faust*** de Gounod que l'on donnait ce soir. Cette coïncidence le frappa comme la conséquence d'une impression précédemment transmise et qui continuait à se développer par une suite d'incidents. Ainsi, ne se pouvait-il pas que Mme Selly, qui ne devait rentrer que tard, fût précisément au théâtre ? Il ne connaissait en réalité cette femme que par le caractère que lui prêtait son imagination, dans ses fonctions de muse ou de colombe messagère. Il la voyait à travers les louanges de son ami von Schléwitz, cousin et prétendant. Une occasion se présentait de l'observer en son vrai monde, accompagnée peut-être du cousin, sollicitée par le courant de la coquetterie.

Le mot de « baignoire » aussitôt se peignit à sa fantaisie avec l'apparence du mystère et du demi-jour qu'il représente et lorsqu'il apprit du garçon que cette loge était la dernière disponible par suite d'un spectacle gala, un éclair brilla dans les yeux du Nazaréen, persuadé qu'il marchait vers un dénouement ménagé par la série des événements développés en cette miraculeuse journée. Et, comme il prenait ses désirs pour des indications, obéissant dès lors au moindre signe, il s'empressa de se rendre au théâtre.

En général, ce sont les circonstances qui font les hommes. Rhoda n'ignorait pas cette vérité, mais il savait aussi qu'un homme peut devenir l'artisan de sa destinée et de la destinée d'autrui; non celui dont la vie se déroule cran par cran comme la scie que pousse un ouvrier aveugle, mais celui dont l'imagination s'éveille devant l'inconnu, qui surprend les germes latents, les

utilise et qui tout en se défendant avec une confiance aveugle contre les difficultés de la vie, crée autour de lui des situations auxquelles d'autres, moins forts ou moins doués, sont obligés de se soumettre.

C'est pourquoi Rhoda, spectateur attentif au fond de sa baignoire, attendait les événements avec une extrême impatience. Il ne pouvait voir de la salle que le rez-de-chaussée, les stalles, le parquet, mais il pressentait Mme Selly et se réjouissait de cette incertitude qui le laissait avec ses illusions. L'opéra l'intéressait peu, Rhoda méprisait le genre décoratif et sensuel fait de bouts rimés, d'oripaux et de passion feinte. Encore moins pouvait-il se faire au poème de Gœthe noyé dans le brouet d'un libretto. Ce pleurnichard ténor qui daubait sur les rigueurs de la destinée lui semblait d'un haut ridicule ; non moins extravagant ce Méphisto-Croquemitaine. D'ailleurs il méprisait

ce Faust qui veut embrasser par la jouissance le monde de la pensée. Il n'aimait pas non plus cette légende accommodée à une idée philosophique.

Mais la musique, dans l'opéra, ressemble au brouillard lumineux qui enveloppe au matin les objets et permet à chacun d'y tracer d'autres formes, suivant ses caprices et ses goûts. Dans le frémissement des archets, l'artiste retrouvait l'émotion qu'il avait éprouvée un jour à Eisenach devant le piano de Mme Selly. Cet orchestre n'était qu'un murmure dont il faisait l'écho de ses pensées et, dans son for intérieur, il ne pouvait s'empêcher de s'appliquer à lui-même les paroles du poète :

« Hélas ! et je languis dans mon cachot... misérable trou de muraille où la douce lumière du Ciel ne pénètre que par des vitraux peints, entouré d'un amas de livres poudreux et vermoulus... Voilà ton monde, est-ce là un monde ?... Pars, fuis, lance-toi dans l'espace...

Bizarre coïncidence ! Pourquoi suis-je ici devenu le témoin de ma propre existence qui se déroule au son des instruments ? Comment ne pas me reconnaître sous les traits de ce tenorino, caricature de mon *moi* bouffi de sotte raison, moi, « le grand scarabée qui s'en va, voletant et sautant par les prés, en ressassant sa vieille chanson » !

Les plaintes de Faust, l'ironie de Méphistophélès retentissaient en lui et quelquefois à l'unisson des rires de Séraphine.

Et sa fantaisie évoquait le gazon vert du Wilhelmsthal et le déjeuner de Thécla sous les rameaux des pruneliers.

L'entrée de Marguerite le prit par tous les désirs de la vie.

Ce rôle était rempli par une artiste dont le nom privilégié — Rose Milde — le talent délicat, la personnalité, la physionomie incarnaient admirablement la naïve jeune fille. Vêtue en

paysanne, on ne la distinguait pas de ses compagnes, contrairement à la plupart de nos chanteuses qui s'habillent en grande dame, et follement dès leur entrée détruisent le génie du rôle, cette simplicité juvénile, cette inquiétante fragilité morale qui devient une angoisse dans l'âme du spectateur à mesure que l'idylle prend le ton de la tragédie.

Aux premiers mots de la chanteuse, il ne vit plus en elle qu'un idéal, emblème de la passion qui gouverne le cœur de l'homme au-dessus des autres puissances, du rang, de la fortune ou de l'autorité : l'amour ! Et déversant sur Marguerite, à mesure que l'innocente victime approchait de l'expiation, tout l'amour que l'auteur prête à son héroïne, il sentait déborder son émotion. Lorsque toujours aimante, dans la prison, folle de douleur, Marguerite refuse la liberté que son amant veut lui donner, Rhoda

éprouva des remords comme si vraiment il était coupable envers Séraphine.

Tandis que le public rappelait la chanteuse et se levait en foule, il sortit de la salle et s'installa tout pantelant sur l'escalier de la sortie. Il ne pouvait manquer de distinguer de là chaque spectatrice. Mais la foule jacassante des femmes, jeunes et fraîches, une à une, deux à deux, sortit riant, s'emmitoufflant, sans qu'il eût reconnu le moindre visage.

Mme Selly n'était pas au théâtre.



XII

Seul dans la rue il hésitait, ne sachant s'il prendrait à droite ou à gauche. Les rues étaient obscures, la blancheur de la neige éclairait seule les ennuis du philosophe, livré comme Faust aux vautours de la destinée, avec l'insoluble contradiction d'une âme qui s'élance vers l'infini, mais que l'invincible nature arrête sur la terre. C'était donc là le sens de ses pressentiments. Les anges, au cinquième acte, avaient emporté Marguerite, il ne devait plus la revoir !

Au fond, il savait bien que Mme Selly ferait de lui ce qu'il voudrait. Par un instinct professionnel de la chevalerie, fidèle à ses convictions, comme sa façon d'aimer datait de Cima-

bue ou de Giotto, il n'avait eu d'autre intention que de lui consacrer un culte comparable à la dévotion. Il se serait contenté d'un sourire échangé au passage. Elle aurait su qu'il était là, peut-être l'aurait-elle prié de venir à l'atelier: le lendemain, il aurait obéi par complaisance. Elle eut été sa confidente, son amie, son inspiratrice, comme avaient été pour l'auteur de « Faust » Mme de Stein ou Mme Stolberg qui faisait fonction de paratonnerre dans les moments d'exaltation. Mais rien, pas même un souffle d'air que Séraphine aurait respiré pendant le spectacle !

Il gelait à pierre fendre. Entre neuf et dix heures, le thermomètre marquait 22° centigrades. Dans cet air sec, le moindre bruit sur le pavé vibre et se répercute au loin dans la solitude des murailles. Rhoda crut entendre un cliquetis de fer, on eût dit deux épées qui se croisaient à l'entrée d'une petite rue. Il s'avança

du côté d'où venait le bruit et vit s'approcher un jeune homme qui sifflait, en marchant, la valse de Faust et portait en sautoir une paire de patins.

Ce fut une révélation. Au diable l'opéra, les oripeaux, les fantoches et les Marguerite aux ailes d'ange, ravie dans les ciels de carton ! Tout cela s'effaça devant ce cliquetis de fer qui retentissait aussi joyeusement au cœur de Rhoda que l'exclamation de la bonne. Ses ailes d'ange, Séraphine les portait aux talons ! Mme Selly, « qui ne devait rentrer que tard » sans aucun doute en ce moment patinait sur le *Schwansee*. Rhoda retrouva tout à coup la piste de ses pressentiments, un moment égarée, en se rappelant que son père qui était de Iéna, jadis lui racontait des parties de patins, où dames et cavaliers luttaient d'adresse au *Lac du Cygne*. Ce genre de sport, dans la ville de Weimar est resté depuis Goethe à l'état de

passion, comme un autre reflet de l'âge d'or.

Cette nouvelle interprétation de la destinée, plus conforme aux désirs exaltés durant le spectacle, précipita le peintre dans la rue d'Erfurt sur un *prestissimo* contradictoire avec ses résolutions précédentes. Il suivit à distance le jeune homme qui sifflait la marche des soldats, et marquait le pas pour se réchauffer.

Ils arrivèrent au Schwansee, alors entouré de buissons et de têtards de saules aujourd'hui disparus par l'extension des rues. Rhoda fut très désappointé de n'y trouver personne. Le compagnon sifflait toujours. Il dépassa le lac et, se voyant suivi, fit volte-face et demanda :

— Monsieur, sans doute, est de la fête ?

Très intrigué par l'apostrophe qui confirmait ses prévisions, Rhoda répondit qu'il s'attendait à voir des patineurs au Schwansee.

— La fête a lieu sur un étang privé, répondit le jeune homme, qui gravissait une éminence.

On entendait un roulement sonore avec un bruit de multitude. L'obscurité soudain s'éclaira d'un halo semé de feux dansants et clignotants : à quelques mètres en dessous d'eux grouillait un entrelacement de joyeux patineurs. C'étaient des femmes jeunes, au corps svelte, aux jupons ballonnés qui passaient en trouant la brume ou se balançaient en cadence comme de grandes cloches mises en branle. Des hommes couraient, faisant le vide, accrochaient au passage quelques couples hésitant qu'ils emportaient à reculons, titubant et mordant la glace avec des grincements de trains qui déraillent. Ni matrones, ni chaperons : on ne voyait que des corps souples, élégants, exercés, en ce salon tendu de neige où les arbres givrés, couverts d'aiguilles diamantées

se renvoyaient leurs feux de l'un à l'autre et prenaient dans l'éclat des torches l'aspect d'immenses girandoles.

C'est ravissant ! dit Rhoda, comme s'il se parlait à lui-même.

Le compagnon qui paraissait appartenir à la classe élevée lui apprit que cet étang faisait partie d'un domaine privé, qu'on ne pouvait y patiner sans présentation, mais s'offrit à remplir cette formalité exigée, disait-il, pour écarter les gens qui n'étaient pas du « monde ».

— Je me contenterai du spectacle, si toutefois ma personnalité n'a rien d'incompatible avec la compagnie, répondit Rhoda.

Il déclina ses noms et qualités, ce qui lui valut un regard d'ahurissement pareil à celui de la bonne de Mme Selly et se laissa conduire vers un brasier où se trouvait le vestiaire.

Rhoda jugeant le froid trop vif pour qu'il lui fût possible de rester inactif, se fit attacher

des patins et s'élança dans l'aire des rondes, timidement comme un jeune homme qui hasarde ses premiers pas sur le parquet d'une salle de bal. Mais il n'avait pas fait le tour du lac que la maîtrise de l'ancien amateur se trahissait au moindre mouvement. Rhoda louvoyait sans effort parmi les ombres jeunes, sveltes ou gracieuses qui lui faisaient pressentir Mme Selly et qui passaient avec un éclair dans les yeux, le laissant ébloui, tout frémissant de souvenirs.

Dames et cavaliers, en ce moment, organisaient un jeu qui consiste à former une chaîne en se donnant la main du centre à la périphérie. Tandis que le premier anneau pivote au centre sur lui-même, l'extrémité traçant un rond plus étendu, court entraînant la chaîne jusqu'à ce que, au cri de « lâchez tout ! » les anneaux se disjoignent, puis se rapprochent

deux à deux, par couple, au choix des dames partenaires.

Rhoda, aussitôt remarqué par son introducteur, ne put se soustraire à l'invitation qui lui fut faite de prendre avec une dame l'extrême bout de la chaîne. Il accepta la main qu'on lui tendait, s'élança. Mais lorsque l'élan se fut propagé, les anneaux de la chaîne, après deux ou trois tours, venant à se briser, il vit courir à lui un spencer bleu, bordé de cygne et quel ne fut pas son émoi en reconnaissant Séraphine.

— Vous ici, maître? je vous voyais, mais je n'en croyais pas mes yeux, il faut vous toucher pour y croire !

Un frisson de plaisir passa dans les veines de Rhoda et ils glissèrent, enlacés, sans rien voir autour d'eux comme des valseurs que la musique enivre, jusqu'à ce que, traversant un

groupe animé, Séraphine arrêta la première partenaire de Rhoda.

— Ma chère tante, voici maître Rhoda que je vous promets depuis quelques jours. Avais-je raison de dire que M. Rhoda peut être un utile cavalier autant qu'un peintre de génie ?

La dame fit un salut hardi par un glissement elliptique en arrière. Rhoda répondit par un parabole et les présentations continuèrent. Il se fit un chassé-croisé de courbes élégantes, d'angles risqués, d'équilibres vertigineux jusqu'à ce qu'un monsieur, en déplaçant outre mesure le centre de sa courtoisie, s'effondra, battit la glace, au grand plaisir des assistants.

La lune en ce moment luttait avec la buée clignotante des torches. L'un des patineurs proposa, pour éviter la foule, d'émigrer sur le Schwansee, où l'on pourrait se déployer plus à l'aise. Et, prenant le devant, il entraîna la

sarabande qui grimpa le talus sans se déchausser et descendit au lac.

Le sentiment de l'inconnu joint à l'opposition du clair au sombre avait apaisé les éclats de rire et les bras s'enlaçaient pour franchir les miroitements sonores du sol, qui brillait comme une eau courante avec des limpidités noires et remous d'argent. On n'entendait que le son sourd du vide, on ne voyait que les étoiles qui scintillaient dans un ciel profond sans couleur. Mais l'œil s'accoutumait au clair-obscur et la surface était si plane que les mains ne tardèrent pas à se désunir.

D'autres personnes ayant suivi l'émigration, ça et là, parmi les troncs noirs, se détachaient des ombres qui s'approchaient en spectatrices, tandis que les patineurs exercés et parmi eux Séraphine et son cavalier traçaient des courbes immenses, s'élançaient l'un vers l'autre, se fuyaient en recul, s'évanouissaient dans l'obscu-

rité, émergeaient, lumineux plus loin, sous un rayonnement bleuâtre, se croisaient, se poursuivaient sans s'atteindre jamais — comme des êtres sans corps, qui auraient passé l'un dans l'autre.

Mme Selly luttait de grâce avec son cavalier, ne pouvant cacher le plaisir qu'elle éprouvait à découvrir en lui cette virtuosité qui compensait aux yeux de ses amis l'excentricité de l'artiste et justifiait peut-être, à ses propres yeux, sa présomption à le ramener par la voie du cœur dans le milieu mondain.

Elle s'arrêta comme l'oiseau qui se pose, en traçant des ronds concentriques et, rompant enfin le silence intimidé de Rhoda :

— Vous saviez donc qu'il y avait une fête ? dit-elle, essayant mais en vain de se fixer sur les talons.

— Je l'ignorais si bien que je vous cherchais au théâtre, répondit Rhoda, tendant la

main pour s'amarrer à Séraphine, qui semblait prête à s'envoler sur ses ailes de velours.

— Au théâtre, vous, Marc Rhoda ! je vous croyais brouillé avec la musique d'opéra.

— Eh ! que m'importait l'opéra ! J'étais possédé d'un désir qui m'entraînait, je suivais une étoile, cette étoile a brillé sur le pas d'un jeune homme qui m'a conduit ici.

Il saisit les deux mains de Séraphine, les serra contre lui, croisant les bras — à la hollandaise — pour patiner à deux. Et, ravi du spectacle :

— Un grand bienfait, dit-il, ce soir m'est accordé sous les regards brillants du ciel, je me figure un jour de fête où les étoiles s'allument pour moi seul dans l'immensité où je vole, emportant mon soleil, mon trésor et ma joie !

Un élan vigoureux entraîna Séraphine avec une telle violence qu'elle dut s'abandonner au cavalier pour ne pas heurter les obstacles. Ils

volaient, emportés dans ce monde d'étoiles, frôlant des roseaux scintillants, heurtant des glaçons qui couraient devant eux comme des éclats tombés du ciel,

— J'ai souvent rêvé d'être une hirondelle pour raser l'eau claire des lacs, dit Séraphine, cherchant à tourner en plaisanterie une ardeur, un élan qui l'étonnaient mais sans trop l'effrayer.

— Je me rappelle avec bonheur un temps où vous veniez gazouiller à la Maison Rouge, répondit Rhoda : en ce temps-là je vivais d'illusions, il n'y avait qu'espoir en ma vie !

— Vous avez des ennuis que je ne connais pas... quels ennuis ? demanda Séraphine,

L'élan se ralentit, ils planèrent immobile un instant, mûs par la force acquise, comme les hirondelles. Rhoda pressa les deux mains qu'il tenait et reprit après un instant :

— Tout enfant, j'eus à me défendre contre

l'évidence de la réalité qui m'accablait, mon imagination se créait un monde plus vrai, plus beau, plus grand que ce monde aveugle où le beau et le laid prospèrent avec les mêmes droits. C'est pourquoi, dans mon impuissance d'être heureux, je devins un artiste. Je suivais en cela l'exemple de ma mère qui se réfugiait dans la musique pour échapper à des chagrins... Votre cousin a dû vous dire par suite de quels événements je suis devenu tel que vous me connaissez.

— Romuald est discret, je ne sais rien, répondit Séraphine, rien..., sinon que votre mysticisme ne fut pas le fait d'un caprice, ni d'une aberration, ni d'un entraînement irréfléchi, mais la conséquence naturelle d'une éducation spéciale. Je sais que vous viviez à Prague près du couvent des Prémontrés, dont le le prieur était votre oncle maternel. Je sais que votre mère était une beauté, qu'elle fit de vous

un grand musicien, couronné à vingt ans dans une épreuve entre lauréats des conservatoires réunis de l'Empire Je sais cela, mais rien de plus et je veux tout savoir : dites moi tout, maître Rhoda, je vous en supplie !

La chaleur des paroles, l'animation soudaine de Saraphine jointe à l'éloge subtil adressé à la mère de Rhoda avait touché le fils et il reprit :

— Mes premiers jeux, mes premières impressions, je les dois à cet oncle et c'étaient bien les jouissances les plus bizarres que l'on pût offrir à l'imagination d'un enfant de douze ans : je portais la robe d'un lévite et passait ma vie au couvent, tantôt à guerroyer sur le haut de la tour contre les chauves-souris, tantôt à chanter les messes en musique que ma mère, le soir, m'enseignait en l'absence de son mari...

Un grincement du fer exprima le genre

d'harmonie qui devait exister entre les époux Rhoda.

— Je ne voyais, je n'entendais en ce temps là que des choses saintes, sublimes ou prodigieuses ; c'étaient des bourdonnements d'orgue répercutés de pierre en pierre en de grandes nefs ténébreuses et sonores, des orateurs fougueux qui parlaient de l'éternité, des vols d'anges planant sous les arceaux portés sur des piliers hauts comme des mâts, parmi les nuées d'or, les gloires, les martyrs. En ce monde d'art, de merveilles où tout était transfiguré, je fus réveillé tout à coup par la mort de ma mère qui mourut martyre, elle aussi,

Un long tressaillement, une pression de la main, cette fois, manifestèrent les sentiments du fils.

Il reprit avec émotion :

— Tel fut mon désespoir qu'il fallut m'éloigner de Prague, le bruit des cloches, le son

d'un orgue qui passait, me jetaient en des accès d'angoisse, de fureur... Aigri déjà par la double obsession de mon frère, de mon oncle qui m'entraînaient, l'un vers la médecine, l'autre vers le couvent malgré mes goûts d'artiste, je partis pour Venise.

Rhoda se tut. Il ne parlait qu'avec regret de cette île d'Armide où il avait jeté ses gourmes de jeune homme L'émotion qu'il en ressentit, marquée par un coup de jarret le porta loin des saules dans une anse isolée du lac.

On n'entendait plus aucune voix, rien que le bruit des roseaux secoués qui ressemblaient à des fleurs de feu dans la neige.

Séraphine entre les bras de Rhoda s'abandonnait à un bonheur, idéal, mprévu qui le berçait. D'une voix brisée, elle dit :

— A Venise les nuits ne sont pas aussi belles.

— Venise est l'hôpital de la mélancolie, l'Eden des soupirants qui compriment leurs blessures, endorment leurs chagrins ou caressent leurs rêves, répondit Rhoda. Venise est restée dans ma vie le souvenir brûlant, la vision despotique. Laissez-moi vous dire comment je fis mon entrée à Venise.

C'était au mois de juin, j'arrivais par l'Adriatique, en plein Midi, dans la phosphorescence et le frissonnement des petites vagues. Ce fut un éblouissement. Le musicien n'existait plus, j'avais perdu le mobile de mon art, mais en moi persistait l'artiste, le curieux, le virtuose avide d'action. Pris par les yeux, pris par le cœur devant cette belle mélancolique baignée par le soleil et l'eau, je compris la peinture, j'éprouvai par les yeux ce que je ressentais autrefois par l'oreille. Je me passionnai pour les grâces ondoyantes et voluptueuses. Après une vie d'aspirations et de

recueillement Venise était pour moi la lumière, la liberté, la jouissance. Je me fis peintre, je me perdis en un désir d'une joie inconnue et, lorsqu'après plusieurs années, réveillé tout à coup de l'éblouissement, par mes devoirs de fils, je revins au pays, lorsque je voulus me livrer à de grandes études, l'enchantement me poursuivait encore jusqu'au jour où, comme Saint Augustin, saoûl de matière et de choses profanes, je revins à l'esprit de l'art indépendant de la matière...

L'art n'est qu'un mensonge idéal, pur désir de l'esprit qui cherche à s'élever au-dessus de sa destinée, mais un désir créé par l'homme, roi de la création. Nous sommes plus grands que la nature, car la nature ne crée que pour anéantir. Elle engendre en aveugle le bien et le mal à la fois, l'art choisit, l'art combine les éléments qu'il utilise, il arrête et prolonge ce que le temps distrait, il a pour esprit l'âme

humaine, étincelle de la lumière divine, il donne aux choses périssables la gloire d'une immortalité. Je vivais d'illusion, hélas! vous m'avez montré le néant, le néant m'épouvante...

Ce cri d'ange déchu dans le silence de la nuit résonna comme un écho d'un autre monde. Il paraissait à Séraphine que Rhoda dépassait la nature, qu'il contenait en lui la vie de ce silence et de cette nuit où le frisson courait. Elle comprit qu'un immense orgueil l'empêchait d'avouer ses erreurs ou d'admettre une transaction et, sympathique à sa faiblesse :

— Pouvais-je vous cacher la vérité, lui dit-elle, quand je venais chez-vous par amitié, lorsque je vous reconnaissais avec tant d'autres un grand talent de musicien? Nos situations se ressemblent, mon prestige de jeune veuve m'a causé mainte déception, quoi qu'il me fût aisé d'y mettre fin, comme il vous est plus facile encore de redevenir un compositeur. Mais nous

ne pouvons sans éclat changer notre existence et nous préférons nos ennuis par vanité, par ambition. Voilà ce qui vous contrarie, voilà pourquoi vous m'en voulez de vous reprocher votre erreur.

— Moi, je vous en voudrais d'avoir été la Porte d'Or par où la lumière s'est levée! « Où sera la lumière, là sera ton amour! » s'écria Rhoda, enlaçant Séraphine.

Et ils volèrent, emportés par un mouvement qui leur donnait le sentiment de désirs sans mesure, d'une vie surabondante, créée pour eux en dehors des lois terrestres.

Une détonation retentit, une pluie d'étoiles illumina le lac.

— Fuyons, fuyons! le vieux monde se dissout, l'avenir s'ouvre à la lueur des météores! s'exclamait Rhoda, fuyant à travers les roseaux qui secouaient sur eux leurs diamants de givre.

Séraphine s'arracha de ce rêve affolant en voyant s'abattre autour d'elle une volée de patineurs, qui arrivaient, coupant la glace avec un grincement d'acier, un froufrou d'ailes de mouettes et des respirations qui haletaient.

— Eh bien! ma nièce, vous ne voyez, vous n'entendez plus rien, pas même la fusée du départ? dit l'un des oiseaux les mieux emplumés.

Le couple ému, pris au passage, fut triomphalement remorqué vers un groupe de personnes qui les acclamèrent comme des champions. L'un des plus chauds admirateurs dont on ne voyait que le nez, sortit d'un capuchon et dit à Séraphine :

— Mme Selly, voulez-vous me présenter à maître Rhoda ?

— Le lieutenant Fröhlich, l'un de mes amis préférés, dit Séraphine.

Rhoda reconnut son introducteur, le gai

siffleur qui l'avait mené sur la glace, et les glissades recommencèrent sans accident cette fois, jusqu'à ce que Fröhlich, accrochant Rhoda, le mit aux mains de son ordonnance pour être déchaussé. Après quoi, le lieutenant pria le maître de monter en voiture et l'obligea de se caler au fond d'une calèche entre Séraphine et sa tante, devant deux autres personnages emmitouflés jusqu'au menton.

Et ils partirent.



XIII

Rhoda flottait, à la clarté lunaire, dans l'atmosphère de vie nouvelle qui persistait au contact de Séraphine et de la chaleur molle des fourrures. Mme Selly ne disait mot, l'entretien roulait sur le patinage.

A l'inverse des rivalités qui s'exercent par ambition ou intérêt, il règne entre les gens de *sport* une sympathie d'autant plus vive qu'elle a pour cause l'émulation devant une difficulté à vaincre. Le mystique, à part les éloges, eut à subir mainte question technique qui ne laissait pas que de l'embarrasser, d'autant plus que Fröhlich lui témoignait plus qu'une politesse ordinaire. Arrivés à l'hôtel, au moment où

Rhoda saluait les dames, le lieutenant lui dit en prenant congé :

— Vous n'étiez pas un inconnu pour moi : mon capitaine, M. von Schléwitz m'avait souvent parlé de maître Rhoda.

Ces mots passèrent désagréablement sur l'épiderme de Rhoda. Il salua froidement et franchit soucieux l'escalier de sa chambre bleue, précédé de ses deux flambeaux, suivi de l'Oberkellner, plus poli, plus fervent, plus lumineux qu'auparavant — car la présence de la calèche avait impressionné le chambellan à veste courte.

— Si monsieur désirait souper, nous avons une gigue de chevreuil, dit le premier garçon, au moment de se retirer.

Rhoda n'avait pas répondu. La personnalité de von Schléwitz, malencontreusement introduite en ses affaires de cœur, lui causait un malaise, un froid pire que la glace. Il redoutait,

non plus la concurrence, mais les piqûres du capitaine dans sa peau de mystique, quand l'ami Romuald apprendrait — à peine osait-il y penser — son succès dans la chaîne des dames !

Il jeta son bonnet fourré, laissa choir sa pelisse aux mains du sommelier, congédia l'escorte après avoir demandé du thé avec un peu de viande froide. Puis, il resta debout rêvant, les bras croisés.

Il se croyait aimé de Séraphine, rien ne l'empêchait de cueillir la fleur qui s'offrait d'elle-même, mais l'habitude de l'emphase ayant fait de sa vie un travesti continuel lui rendait difficile aux yeux du monde tout élan spontané et, s'indignant contre lui-même :

— Eh quoi ! se disait-il, dans mon orgueil, je ne puis revenir sur une erreur passée, lorsque dans la nature tout varie et se renouvelle ?

L'arrivée du garçon changea le cours de ses pensées. Il arrivait, portant le thé avec son trio de flacons, plus la bouilloire, ajoutée comme en-cas de nuit, avec un plat de brioches et de cervelas.

Mais quand le serviteur s'en fut allé, Rhoda vaincu par les fatigues d'un exercice dont il n'avait plus l'habitude, oublia la faim et la soif et tomba sur son lit vaincu par une somnolence entrecoupée de rêves.

Dès qu'il fermait les yeux, les patins devenaient des ailes et papillonnant sur la ville, il lui semblait entendre par la bouche des cheminées les voix des vieilles bigotes qui crécelaient entre elles : « Vous ne savez pas la nouvelle ? le Nazaréen se marie : on l'a vu patiner… Il est agréé des parents ! »

Il donnait un coup de patin qui le portait au-dessus des nuages, dans l'air irrespirable où se forment les mondes, où l'on entend le bruit

des sphères. Aussitôt réveillé, il sentait un frétillement des jambes et des pieds, comme s'il n'avait pas quitté ses patins. Les flacons brillaient sur la table, la bouilloire allumée chantait, les incidents de la journée s'agençaient logiquement dans son cerveau. Les yeux clos, sommeillant, cherchant le fil qui devait le conduire à sa destination finale, il se retrouvait au théâtre, se figurait entendre Marguerite chanter avec la voix de Séraphine. A mesure que les deux personnes se confondaient en un seul être, il éprouvait les émotions qu'il avait éprouvées au théâtre, mais avec cette différence qu'il était devenu Rhoda doublé de Faust : il avait la science du Docteur et ses acquisitions modernes à lui, son art, sa peinture, son génie musical. Adorable métamorphose ! sa voix était une musique, ses paroles une poésie comme chez les demi-dieux, les héros. C'est ainsi que parfois dans ses désirs extravagants, il s'était

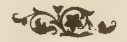
figuré l'homme de génie. Il n'avait plus à réfléchir, il jouissait de la prescience, devenu clairvoyant. Il ne marchait plus, il volait aux bras de Séraphine; l'un et l'autre affranchis de leur périssable enveloppe, ils avaient conservé les désirs de la vie, réunis pour jamais, habitant des espaces célestes. Tout à coup, Rhoda se réveille : l'harmonie des sphères, c'était le bruit de son réchaud.

Il sauta de son lit, reconnut la trilogie du rhum, du cognac et de l'arac et les brioches ajoutées par le prévoyant Oberkellner. Il mangea les brioches, se fit un grog, puis s'endormit deshabillé dans son lit de mortel et ne se réveilla que tard.

Rhoda descendit à la salle commune. Il était calme, bien que brisé de corps. Qui l'eût vu, de son geste élégant, saupoudrer de sel un œuf à la coque, ne se fût pas douté que le

maître en ce moment écoutait la voix intérieure qui dirigeait sa destinée.

« Nous ne pouvons sans un éclat changer notre existence » avait dit Séraphine. Le pouvait-il, Marc Rhoda, alors qu'il s'était vu sur le point de brûler ses œuvres et de prendre le froc pour expier son vain orgueil ? pouvait-il abjurer son art, ses principes en vue d'un bienfait personnel et d'un désir terrestre ? Il ne le pouvait pas sans déchéance, dût-il en mourir de chagrin et c'était là l'expiation du vain orgueil, le martyr auquel il était appelé. Et le martyr à ses yeux le grandissait au point de lui suggérer une résolution dont il mourrait probablement, mais qu'il supporterait sans gémir : quitter Weimar sans revoir Séraphine.



XIV

Séraphine cependant depuis les aveux passionnés de Rhoda, ne pouvait s'arracher aux fanfares d'amour qui lui résonnaient aux oreilles. Elle se sentait aimée d'un homme enivré tout à coup par elle des désirs de la vie et devenu son œuvre ; elle l'aimait comme on aime une œuvre d'art, qui contient au-delà de la réalité quelque chose de soi. Et, voyez la bizarrerie ! depuis qu'elle s'attendait de sa part à une explosion passionnée qu'elle ne pourrait ni réprimer, ni diriger, elle espérait que Rhoda, acharné dans ses convictions, se défendrait encore, parce qu'elle voulait trouver en lui l'opposé de son caractère à elle, d'autres apti-

tudes ; qu'elle le voulait tel qu'il était dans son originalité, avec son emphase orgueilleuse, son symbolisme, son lyrisme bizarre. Et dans la fièvre de l'attente, elle s'exaltait à la pensée qu'il faudrait apaiser cet irritable orgueil, remplir le vide immense laissé par son art incompris et désavoué.

Au stimulant de la curiosité, aux perplexités de l'attente, se joignait certain embarras introduit au retour du lac par la tante Meyer qui, bien qu'ayant fait à Rhoda les premières avances, alors qu'elle le jugeait un maniaque bon à récréer son salon, était devenu silencieuse au retour de cette fête, en voyant briller les yeux de sa nièce. Peu s'en fallait qu'elle ne lui reprochât comme un abus de confiance la grâce et les talents du patineur.

Ce brusque revirement provenait de ce que Séraphine était pour le ménage un fort appoint de considération, qu'elle ne pouvait sans déficit

pour la maison quitter sa tante, à moins que ce ne fût pour épouser von Schléwitz, son noble et généreux cousin.

Entre autres biens, le capitaine possédait la clef de l'Eden que l'on nommait la Cour. Etre ou n'être pas « de cour » à Weimar et surtout aux yeux d'un oncle employé au château, exclu par son état de subalterne, obligé par son état de regarder de loin ce paradis inaccessible, était le *to be or not to be* de l'existence fashionable. A plus forte raison ne pouvait-il venir à l'esprit de la tante de peser dans la même balance un Rhoda, quel que fût son talent, avec un baron Romuald von Schléwitz, officier familier des Altesses royales et grand-ducales.

Mme Selly, le lendemain, s'était levé entre l'enclume et le marteau, d'un côté l'aigreur de sa tante, de l'autre la menace d'une explosion du cœur de Rhoda. Avant d'en accepter les dernières conséquences, elle avait résolu

d'avouer tout à sa marraine, Mme Werner, la bonne tante qui l'avait élevée.

A peine faisait-il jour, elle courut à la poste et comme elle craignait pour sa tante l'effet de la surprise pour ce voyage inattendu, elle envoya cette dépêche :

« Thécla et moi viendrons t'embrasser ce soir. »

Là-dessus, prétextant vis-à-vis de son oncle l'hostilité inaugurée la veille par sa tante Meyer, elle partit sans explication.

Mme Werner vivait à Gotha, strictement économe, malgré certains airs d'élégance obtenus à grands frais d'ordre et de sagacité ménagère, estimant qu'à défaut d'argent, il fallait garder de sa position de veuve d'un magistrat ce que l'emploi lui rapportait jadis d'attentions et d'égards. Elle avait été fort jolie, un peu coquette et s'était amusée de ses victoires jusqu'au jour où l'étudiant Werner, sentimental et

galant fiancé depuis cinq ans, avait fini par se changer en un mari allemand, capable, dans un courant d'air, pour s'épargner un rhume, de faire de sa femme un écran ; fidèle époux mais grand fumeur, grand buveur, passablement autoritaire et très imbu de son prestige, prestige dont la vieille entendait hériter tout au moins en tiers avec ses droits à la pension.

Elle avait conservé l'ancienne maison de son mari, bien qu'elle n'en occupât que le rez-de-chaussée et le troisième étage. On y voyait encore le « cabinet d'étude » avec sa plaque en porcelaine sans se douter que l'intérieur servait de garde-manger. Au salon, même garniture qu'autrefois; mais les sièges en velours, couverts de housses, s'écartaient des murailles avec un empressement suspect, pour cacher un tapis usé. Il y avait, masquant une éraflure dans le bois de la table, une nappe brodée, garnie d'un dessus filoché et, sur le dessus, un

dessous en perle avec la lampe, dont le verre était garanti par un petit bonnet de juge en velours noir, lequel bonnet se revoyait en grand sur un portrait, offert au magistrat par ses collègues. Un deuxième cadre contenait les décorations, un troisième les diplômes. La moindre chose en ce salon rappelait un moment de la vie juridique, un hommage rendu à la profession, le tout rangé et préservé d'après des principes de respect et de conservation en dehors des lois d'esthétique, jusqu'aux papillotes en papier de de soie noire, faisant fonction de cache-poussière autour du lustre, qui avaient l'air de papillons en deuil du magistrat.

La maîtresse elle-même, svelte et mince sexagénaire, avait dans son aspect quelque chose de conservateur : un œil brillant, une voix fluide, un pas menu qui trottait sans user ni chaussures, ni tapis. Elle servait volontiers d'arbitre dans les querelles de ménage,

donnait audience aux amis qui la consultaient dans les crises conjugales, raccommodait les brouilles et passait sa vie à concilier, réparer, entretenir avec l'aide d'une pauvre orpheline qu'elle avait recueillie d'un hospice et dressée à frotter, fourbir, épousseter la maison

On se figure l'effet produit par la dépêche de Mme Selly, en ce ménage où l'on n'entendait d'autre bruit que les coups de sonnette, parfois le son du clavecin, quand le plumeau passait, époussetant les touches.

Mme Werner ne fut pas dupe de la tranquillité calculée du billet ; lorsque la servante en la voyant pâlir à la lecture du télégramme, lui demanda s'il y avait un malheur, elle répondit tranquillement : « C'est ma filleule qui nous arrive » et donna des ordres pour que la maison fut chauffée et préparée pour le service des visiteurs; mais quand la fille eut tourné les talons, la marraine fondit en larmes. Elle con-

naissait trop bien sa nièce pour ne pas s'effrayer de ce déplacement : un malheur était arrivé, un malheur que sa nièce n'osait pas avouer !

La tante adorait sa filleule qu'elle avait élevée jusqu'à l'âge de dix-huit ans dans la connaissance de ses droits et d'après des principes d'attaque et de défense personnelle, considérant la beauté chez la femme comme une force équivalente a la force chez l'homme. Or, si l'homme use de sa puissance comme d'un droit naturel, la femme doit user de sa séduction comme d'un pouvoir inné, de même que le lion, parmi les animaux, use, pour se nourrir et se conserver, de ses griffes ou de ses crocs. Par malheur, Séraphine dans l'exercice de ses droits sociaux n'avait pas eu la griffe heureuse. Veuve à vingt et un ans, mère de famille sans ressources et sans protection, pauvre filleule ! elle avait côtoyé les douceurs de la vie sans y pénétrer

autrement que par surprise, grâce à son énergie, à son intelligence, aux efforts de tous les instants. Que pouvait-il être arrivé pour que sa nièce, par un temps de gelée où les arbres craquaient, se mît en route avec sa fille ? Sans perdre un pas, un geste, la marraine, tout en réfléchissant, préparait des bas de rechange pour les pieds de Thécla, choisissait, en cas d'accident, des sachets de thés variés : thé de sureau souverain pour l'indigestion, thé d'églantier pour les maux de gorge, thé de tilleul pour la transpiration ; elle déballait les confitures, correctif à la sévérité qu'il faudrait mettre en œuvre au cas de faute ou de légèreté de la part de sa nièce, tandis que Lina, l'orpheline, du haut en bas de l'escalier dégringolait, prompte à l'appel de sa maîtresse. Car, il entrait dans les principes de Mme Werner, de dépenser en une fois, le cas échéant, tout le

bruit et l'argent économisé pendant plusieurs mois de l'année.

Cependant la filleule, arrivée à Gotha, eut grand soin de se maintenir dans le style du télégramme en sautant au cou de sa tante. Elle n'avait pu résister au désir de la voir en hiver au moins une fois dans sa robe de drap noir, dont on parlait, qui lui donnait l'air d'une chanoinesse.

Et le parc était-il joli ! avec ses grands tilleuls couverts de neige comme d'une hermine, ses eaux cristallines, ses nénuphares enchâssés dans la glace, comme des branches de topaze !

Mais la tante coupa court aux clichés d'atelier, deshabilla sa nièce, lui mit les pieds dans des chaussons fourrés pendant qu'on dégelait Thécla à la cuisine. Elle l'enferma dans le salon, s'assit près d'elle devant le poêle, la prit par le menton, lui souleva la tête d'un geste brusque et tout à coup :

— Nous voilà seules, ma filleule, que viens-tu faire ici ? Débobinez, la belle. — Et comme la nièce rougissait, regardait le bout de son pied : — As-tu tourné le roi de cœur ? Ou bien est-ce un valet de pique... tant pis, mais dites-moi tout... Qui ? Quoi ? Quand ?

— Vous me paraissez si sévère ! chère marraine, répondit Séraphine qui commençait à introduire les circonstances atténuantes et voulait échapper au regard exercé de la tante ; mais elle était dans un étau, serrée en bas contre les genoux de la marraine, clouée en haut par son regard de juge.

— C'est que, vois-tu, Finette, tu me ressembles trait pour trait... Je sais de quoi j'étais capable à ton âge, mais j'avais l'expérience, tu n'as que les illusions de la vie. Est-ce un mari, est-ce un galant ? Ne vois-tu pas que tu me fais languir ?...

— Ni l'un, ni l'autre, chère marraine, qu'est-ce qui peut vous faire supposer ?...

— Ton embarras, pardi ! Me prends-tu pour une imbécile ? avoue et franchement, si tu veux qu'on soit indulgent !

— Il s'agit d'un ami de mon cousin von Schléwitz...

— Quel ami de von Schléwitz ? ne te fais-tu pas d'illusions ! a-t-il parlé, a-t-il écrit ? Qui ? Qui ? Qui ?

Et la tante secoua sa nièce jusqu'à ce qu'il en tomba ces deux mots.

— Marc Rhoda.

Les sièges à ces mots s'écartèrent par un soubresaut de la tante.

— Marc Rhoda, le Mystique, le fils du docteur Rhoda !... Voyons, ne dis pas des bêtises.

— Vous avez connu le docteur ? fit Séraphine, effrayée de l'effet produit par son aveu, devenue inquiète soudain, et s'éloignant par un

détour de sa première direction, elle ajouta : Dites-moi ce que vous savez... Je viens pour des informations.

— Ce que je sais du docteur Rhoda ? Rhoda est mort... Mais tu me parlais de son fils... Tu t'embrouilles, ma nièce, qu'y a-t-il ?

— Rien, chère marraine, je désire savoir...

— Ce que je sais du docteur Rhoda ? Nous avons connu Rhoda comme un médecin renommé, un savant professeur, Ton oncle avait été son condisciple à Iéna, quelquefois son banquier. Il avait de jolies moustaches, plus de sens dans la tête que d'argent dans la poche, pas mal de finasserie... à preuve qu'il s'était mis dans les pantoufles d'un client d'aventure, un comte en *ik* en *ek* — je ne retiens pas ces noms slaves —, un riche malade qui avait à Prague un hôtel et une jolie fille qu'on élevait dans un couvent pour en faire une grande dame, tandis que le comte courait les villes

d'eaux par ordre de Rhoda qui l'accompagnait. Le comte mourut. Rhoda pour plaire à la jeune comtesse se fit catholique et, l'ayant épousée, s'installa dans son hôtel, à Prague. Je sais qu'il fut fort mauvais époux, père égoïste, un méprisable chenapan qui mourut professeur à Iéna. Voilà ce que je sais du père.., Et du jeune Rhoda, tu ne veux rien savoir ?

Un regard perforant de la tante détourna de nouveaux aveux. Continuant à dériver, Séraphine répondit :

— Quel rapport, chère marraine, existaient entre le docteur et son fils ?

— Des rapports très tendres, ma nièce, comme cela arrive quand un fils hérite d'une fortune dont son père a gravement abusé du de vivant sa femme. Il n'y avait pas eu de contrat, le frère de la comtesse ayant tenu la dragée haute au médecin comme il convenait en présence d'une mésalliance. Il y eut des contesta-

tions. Toujours sacrifié, le fils à la mort de sa mère, prit le parti de s'exiler en Italie. Puis, il revint habiter chez son père à Iéna, quand le docteur y prit possession de sa chaire. J'ai ouï dire, que le jeune homme menait grand train, puis que soudain, changeant de vie, il quitta de nouveau son père en lui laissant la jouissance de sa fortune, et partit pour l'Autriche, séjournant tantôt à Prague, enfermé dans un cloître, tantôt à Vienne où il étudiait la peinture. Il ne reparut en Thuringe qu'à la mort du vieux Rhoda.,. Mais ton cousin, chérie, aurait pu mieux te renseigner.

— La discrétion, la bienséance m'ont empêché de lui confier...

— De lui confier quoi ? La tante prit la main de sa nièce, adoucit son air de juge :

— Je dois te dire, mon enfant, si tu en tiens pour le jeune homme, qu'il vaudrait tout autant s'enamourer du pape. Marc Rhoda est une

sorte de saint, insensible aux joies de la terre. Il se peut qu'il y ait là-dessous quelque amour contrarié.

— Il n'y a pas d'amour, c'est une affaire de conviction, chère tante, Marc Rhoda m'aurait avoué...

— Il n'y a pas d'amour? tant mieux! ce que j'en dis, c'est pour te faire jaser. Te voilà prise, voyons, débobine et *presto !*

Séraphine débobina, mais elle n'avait pas déroulé le bout de son secret que les yeux gris de la marraine lancèrent des étincelles de convoitise et de curiosité, que ses mains serraient la filleule à la faire crier.

— Tu as séduit le beau Marc ! Oh ! la coquine... Va, va, ne m'échappe pas un détail..!

Séraphine poursuivit, raconta ce que nous savons et davantage, avec la verve d'un auteur, devant la marraine qui l'interrompait attendrie à chaque phrase, à chaque mot.

— Oh ! mazette ! oh ! coquine, tu l'as retourné comme un gant...! Tu sais que Marc Rhoda, tout jeune, était un grand compositeur, lauréat du conservatoire ? Un peintre de génie... toi, peintre aussi... la chatte !... On le dit fort bel homme.,. Comment est-il ? Et que dit-il ?

Et cent questions, sans compter les arrêts pour servir les confitures, le café, puis un vin de quinze ans dont on n'avait que deux bouteilles et, puis les cuillères en vermeil qui sortaient des placards avec le linge fin, toutes les choses rares de la maison. Le récit dura jusqu'au soir dans le salon, sur les escaliers, et la nuit dans la chambre à coucher, puis on recommença le lendemain. La tante voulait tout savoir, tout combiner, tout arranger, prévoyant une brouille avec les Meyer aussitôt que Rhoda aurait fait sa demande, ce qui ne pouvait pas tarder. Séraphine, dès lors, viendrait s'installer à Gotha, sauf à dépenser certains fonds que la

marraine avait gardés pour la noce de Thécla. Qui pouvait se douter... ? Et pourtant, jeune, belle, comme était Séraphine et finaude et subtile...!

— Tu devais réussir, ma belle, avec ton caractère, ton courage, ta persévérance... tu n'as pas volé ton bonheur... Il a deux maisons à Berka, tu sais, et des bois de haute futaie à Ilmenau, économies du père... Sans compter ses biens en Bohême, son hôtel... l'hôtel n'existe plus, pris par les prémontrés... Il faudra tenir l'œil aux pieuses largesses... Je serai votre conseillère... Ah coquine !

Et la tante exultait, se reconnaissait dans les moindres gestes, qu'elle aurait dit ou fait de la même façon que la nièce, car elle avait la prétention que Séraphine lui dût sa perspicacité et tous les avantages de son éducation.

Mme Selly revint à Weimar munies d'une cargaison d'avis, de conseils, de recommanda-

tions tirées du code de procédure galante de Mme Werner. Elle s'enferma dans l'atelier, comptant les heures avec des élans d'espérance et des fièvres d'angoisse, seule avec un secret qui lui rongeait le cœur. Les minutes étaient des quarts d'heure, les heures paraissaient des journées. Une rampante semaine s'était écoulée depuis la fête du lac. Séraphine hésitait à demander à son cousin des nouvelles de Marc Rhoda. Elle se glissait sur le trottoir, sous les fenêtres du capitaine, elle entendait son piano, attendait dans le froid qu'il mît le nez à l'air. Elle, si forte autrefois, quand il fallait se garantir de la misère, si stoïque, après la mort de son mari, devenue lâche et nerveuse aujourd'hui comme par le fait d'une maladie : Elle s'éveillait pendant la nuit et pleurait à chaudes larmes en pensant qu'elle mourrait de chagrin si Marc Rhoda ne l'aimait pas assez pour lui sacrifier sa vie! La tante Meyer, inquiète de ce

voyage à Gotha, horripilée de la discrétion méprisante et satisfaite de Mme Selly, menaçait un éclat.

Séraphine, pour user le temps, commençait un matin l'esquisse d'un tableau, lorsque la bonne annonça le baron von Schléwitz.

La cousine frémit : ordinairement le capitaine s'arrêtait au salon de la tante. Il avait un air important et s'excusait d'être monté tout droit au paradis. Evidemment il venait en ambassadeur, messager de vie ou de mort.

— Vous avez été à Gotha par ce temps de canards sauvages? comment va la vieille cousine? dit-il en entrant.

— Plus alerte que jamais, répondit Séraphine. Il se peut qu'une brouille survienne un jour entre les Meyer et moi. En prévision de l'accident, je tenais à voir ma marraine.

– Nous avons à causer de choses graves, dit le capitaine, profitant de la confidence pour

entrer en matière. Afin de se donner une contenance, la cousine demanda qu'il lui fût permis de continuer son travail. Des ombres noires passaient devant ses yeux, sa main tremblait ; tout son être se suspendait aux lèvres du cousin.

— Il paraît, dit-il, que je suis en froid avec mon ami Marc, feu le Nazaréen. Marc vient à Weimar, descend à l'hôtel de l'Erbprinz, fréquente le théâtre et ne me donne pas signe de vie. Ne trouvez-vous pas cela singulier ?

— Très singulier !

— Si singulier que sa conduite me suggère certains soupçons...

— Ah !... quels soupçons ?

— J'en arrive à me demander si Marc Rhoda serait jaloux.

— Jaloux de qui ? demanda Mme Selly avec une parfaite innocence.

Von Schléwitz se pinça les lèvres comme un homme qui avale une chose amère.

— S'il est jaloux, c'est qu'il est amoureux : je ne vous ferai pas l'injure de vous demander de qui Rhoda pourrait être amoureux. .

Séraphine rougit par un afflux de joie, quelque chose comme un bouillonnement qui entrait à flots dans ses veines. Ainsi que beaucoup d'autres personnes, Mme Selly avait la faculté de passer promptement d'une émotion à l'autre sans rien laisser deviner au dehors. Elle avait pris un air de naïf étonnement, tandis que son cousin essayait toutes les chaises avant de trouver l'ottomane où il se laissa choir et, d'une voix sourde, mesurée comme s'il parlait devant une tombe :

— Ma chère cousine, dit-il, j'ai eu, comme tant d'autres avant moi, la peur du célibat et la velléité plus bizarre, en songeant au mariage, de jeter les yeux sur la plus séduisante et la

meilleure d'entre les femmes que je connaissais.

— C'était votre droit, mon cousin, vous avez le goût délicat et bien d'autres raisons pour choisir, répondit la cousine avec la même simplicité.

Le capitaine déboutonnait, reboutonnait ses gants, reprit après un temps d'arrêt :

— C'était bien ce que je me disais, vous ne pouviez pas m'en vouloir d'une admiration légitime. Mais quand j'avouai mes désirs à Rhoda, il se trouva que nous étions rivaux et j'ai reconnu mon erreur.

— Vous ne voulez pas dire que vous ne m'aimez plus, Romuald, au moment où je me réjouis d'avoir un cavalier, un ami tel que vous! s'écria Séraphine, jetant sa brosse et se levant avec une énergie qui démentait son calme extérieur.

— Il n'est pas question de cela, je veux

dire, ma cousine, que je vous aime uniquement pour vous, non pour moi, ce qui est autrement méritoire et voilà justement pourquoi je ne m'explique pas la conduite de Rhoda. Voyons, puisque nous en sommes aux explications, pour ne pas dire aux confidences, puis-je vous demander si vous attendiez la visite de Rhoda, quand il vint à Weimar ?

Séraphine comprenant qu'il valait mieux se confier à son cousin, que d'ailleurs il l'y invitait par son désinteressement, s'assit à ses côtés et brusquement :

— Je vais faire des aveux, dit-elle, votre sincérité m'oblige à une franchise qui m'eût embarrassée, si vous n'étiez pas le meilleur, le plus dévoué des amis. Marc... Elle se reprit : M. Marc Rhoda ne m'a pas caché que j'ai joué dans sa vie un grand rôle, pourtant je n'en crus pas mes yeux quand je le vis parmi les patineurs. Il était venu là par hasard...

— Oh ! par hasard... Et vous me dites cela à moi, vieux capitaine ? Marc est venu parce qu'il ne peut plus se passer de vous ! Que ferait-il, isolé, dans un monde autrefois peuplé de fantômes que vous avez chassés ? N'êtes-vous pas tout pour lui, le présent, l'avenir... Vous avez recréé l'artiste pétrifié dans ses lubies : un jour, nous vous devrons un grand compositeur...

Séraphine eut un cri de joie :

— Romuald ! vous m'effrayez en me rendant responsable de cette influence, mais comment lui faire accepter et reconnaître cet instinct que chacun reconnaît en lui... Comment faire? aidez-moi d'un conseil : je n'ai pas revu Rhoda, je n'en ai point ouï parler depuis la fête... je suis inquiète, tourmentée à ne plus fermer les yeux de la nuit.

C'était presqu'un aveu et de plus un appel à l'amitié, à la chevalerie, à la parenté de von

Schléwitz. Le capitaine s'était levé très agité de l'émotion de sa cousine, très flatté de sa confiance, résigné, faute de mieux à jouer le rôle d'oncle. Tout à coup se frappant le front :

— Que pensez-vous d'un traquenard dont j'arrangerais les ficelles : n'avez-vous pas été l'élève de Franz Heggy ?

— Nous sommes encore de bons amis, répondit la cousine.

— Si je lui soumettais prudemment la difficulté, si je le priais de venir à votre souper de semaine... Vous y invitez Rhoda...

— Et s'il refusait de venir...

— Je lui demanderais raison d'une injure faite à ma cousine... Mais Rhoda très probablement brûle d'être violenté, arraché de son trou, forcé d'abandonner ce qu'il appelle ses convictions... Vous invitez donc Rhoda et nous combinons le traquenard d'un auditoire improvisé... je dis nous : je m'abstiens d'y

paraître pour ne pas éveiller un soupçon de complicité, vous ferez sagement aussi de n'en rien dire à votre tante qui pourrait éventer la mèche. Je vais de ce pas chez Frantz Heggy, adieu cousine! vous avez rajeuni depuis tantôt, moi, j'ai vieilli terriblement!

Il baisa la main que la cousine lui tendait avec attendrissement et s'en alla, fier d'emporter son amitié, sa reconnaissance, fier de l'aider à sauver un ami, plus satisfait encore d'avoir l'oreille à ses secrets.

Dès qu'il eut quitté l'atelier, Séraphine fit un bond vers son pupitre japonais, prit une feuille de beau papier et de sa plus belle main écrivit :

Mon cher Maître...

Puis elle réfléchit un quart d'heure, écrivit quatre ou cinq billets. Le dernier paraissait contenir un reproche et laissait deviner l'ap-

parence d'un regret. Il fallait rester dans le ton de leurs relations antérieures à l'intimité de la fête du lac.

Séraphine écrivit :

Mon cher maître,

J'espère que vous serez des nôtres, mardi prochain, je n'admets pas d'excuse et désire ardemment vous présenter à un convive digne de vous...

Votre élève dévouée,
SÉRAPHINE SELLY.

Ayant écrit l'adresse et fermé l'enveloppe, elle sortit pour jeter elle-même cette lettre à la poste.



XV

A part la renommée de salon historique, qui attirait chez la tante Meyer bon nombre de curieux tout en la dispensant d'autres frais, les réceptions de Mme Selly, riches en surprises que la jeune veuve ménageait à ses invités, réunissaient des disparates intéressants et spéciaux à la ville de Weimar. Ainsi personne ne s'étonnait d'y voir en tête à tête, sur un même canapé, des femmes de magistrats ou des dames du clergé grec — il y avait une chapelle grecque dépendant de la cour — avec la fine fleur du théâtre. Ce communisme était admis par suite d'une tradition, Goethe ayant la coutume

d'inviter chez lui les grands rôles afin de leur donner les grâces et le ton du beau monde.

Dans le salon du piano, la musique, ce soir, est au grand complet et se compose du ***Kapellmeister Herr Doctor*** Lassen, notre ami, aux prises avec un critique d'art auteur d'un pamphlet contre Wagner. Il y a des artistes, des diplomates, un jeune officier vert comme un bourgeon d'avril, notre ami Fröhlich, dont la gaîté et la couleur contrastent avec un maigre et bilieux dramaturge, l'auteur de la « Queue et l'Épée ». On y voit le peintre Genelli, surnommé le Centaure, qui jamais, par crainte d'asphyxie, ne met les pieds dans un salon, et quelques étrangers, Anglais naïfs, Américains curieux, venus là pour humer l'atmosphère de l'immortel poète et de la dame de ses pensées, au salon de Madame de Stein.

On cause avec l'entrain de gens qui ont quelque chose à se dire ; rien de ces soirées de

province où quelques dames pincées s'occupent à tremper dans leur thé la réputation du prochain. Rien de la crépitante et stridente gaîté-brouhaha des conversations allemandes, mais des façons cosmopolites qui permettent à chacun de choisir son étiquette.

Quelques dames fument. C'est le genre artiste introduit par les musiciennes, élèves de Frantz Heggy. Point de toilettes, à part une coiffure qui paraît servir d'élément décoratif à la soirée.

Il y a dans l'air un vent d'inquiétude qui se manifeste par des rafales de jupes au passage de la tante Meyer, exaspérée à l'entrée de chaque invité, de plus en plus disparate ou inattendu.

Mme Selly, nerveuse au contact de sa tante, fait, avec discrétion, les honneurs d'une suite de salons petits, bas de plafond, abominablement chauffés.

Il est huit heures, une table de jeu s'organise au bout du salon principal. Au centre, le lieutenant s'évertue à montrer comment, sur les patins, on avance en ***couleuvre*** dans le quadrille des lanciers. Il s'interrompt brusquement à l'entrée d'un nouveau venu : grand, mince, tout en cheveux et en arrêtes, il s'introduit, moissonnant des poignées de main. C'est le grand virtuose, l'européen Franz Heggy, l'immortel pianiste hongrois, aussitôt entouré et bientôt submergé sous un flot de jupons. Comme Apollon, Heggy dans ce nuage de satin prend place, et de lui jaillissent les traits qui font naître la rougeur au front et le désir aux lèvres.

C'était dans la soirée un élément inattendu que la présence du ***maëstro***, un plaisir rare, un honneur convoité. Sa présence mit fin au sentiment d'attente, aux sourires d'interrogation qui s'échangeaient parmi les invités, la

tante se rasséréna, mais il n'était pas installé que Mina, la jeune bonne, faisant fonction de majordome, annonçait, d'une voix flûtée, avec un éclat provoquant :

— M. Marc Rhoda!

Spontanément tout le monde se leva.

Heggy sortit de ses chiffons pour recevoir le visiteur.

Deux longues mains s'entrelacèrent et des lueurs d'un autre monde jaillirent des grands yeux profonds, tandis que Heggy présentait son collègue.

Rien de curieux comme le contraste entre ces deux hommes mis en contact pour se servir mutuellement de repoussoir. Ils avaient en commun, à part leur talent musical, taillés en héros tous les deux, des traits physiques et des oppositions morales qui sautaient aux yeux des moins clairvoyants.

Tous deux portaient les cheveux longs, l'un

par coquetterie afin d'attirer l'attention, l'autre par sentiment et pour ressembler aux apôtres. L'un, dans l'attitude, le geste, la manière de parler, gardait cette ligne ondoyante de l'artiste qui cherche à fixer une forme, l'autre anguleux — Heggy, tout en saillie, avec son large front solidement construit sur ses amples sourcils, sa bouche grande, sensuelle, ses maxillaires de lion, son regard chatoyant et ses façons mobiles trahissait l'être passionné, insatiable d'émotions nouvelles. Et comme ils étaient obsédés tous deux du désir de paraître, par orgueil ou par vanité, on pouvait prévoir qu'une lutte s'engagerait entre ces deux hommes dont l'un, replié sur lui-même, ignorant de son entourage, regardait en son intérieur, tandis que l'autre, attentif aux dehors, examinait sur les traits de chacun l'effet produit par son rival. Il était clair aussi que le peintre aurait l'approbation des hommes à

cause de son abnégation, tandis que Heggy séduisant, câlin, devait exercer sur les femmes une royauté sans partage.

Mais par un autre effet d'opposition, il résultait de ces contrastes que l'un des pôles allait se rapprocher de l'autre pour la simple raison que Heggy, sur le point de quitter le monde — il devint plus tard franciscain, pour motif d'âge et de santé, regardait le Nazaréen comme un modèle à suivre, alors que Rhoda, qui rentrait dans l'habit mondain, enviait peut-être au vieux Don Juan le secret de son entourage.

Ils s'étaient compris dès l'entrée et le sang slave de Rhoda au contact de la main de Heggy, s'était mis à courir plus vite.

Séraphine, prise entre deux feux, la fureur de sa tante et le doux regard de Marc Rhoda, troublée aussi par le succès de l'impromptu, mais voulant profiter d'une émotion flatteuse,

s'approcha de l'artiste, lui demanda par faveur ou amitié de vouloir bien se faire entendre au petit cercle de ce soir.

Rhoda s'assit au piano et préludant par un murmure d'accords qui semblaient le bruit d'un ruisseau, commença cette chanson de Mignon :

Celui qui connaît le désir,
Celui-là sait ce que je souffre
Seul, séparé de toute joie,
Rien que le ciel immense
Autour de moi...
Un vertige me saisit, mon cœur brûle...

A ces mots, chuchotés avec la fièvre du désir, d'une voix chaude et pénétrante, un mouvement courut de par l'auditoire.

— Quel chant! quelle voix! c'est divin! s'écria Heggy, seul écho répondant à l'organe qui remuait toutes les fibres.

Il prit au piano la place du virtuose, et s'offrit à l'accompagner.

Le chanteur continua par la ballade

Connais-tu le pays où croît le citronnier?

La voix maintenant résonnait dans toute son étendue, s'enflait en exhalant la plainte, tandis que Heggy versait sur le chant un gazouillis de traits qui flottaient, pétillaient, enveloppaient la mélodie, rejaillissaient dans les silences comme un écho répétant les paroles ; il ne commentait pas les mots seulement, il avait des indiscrétions de notes aux élans furtifs des regards, des soupirs arrachés au chanteur.

Lorsque, à ces mots :

La salle brille, les chambres resplendissent

Heggy lança ses fusées harmoniques avec un cliquetis perlé de trilles, Séraphine égarée

en ressouvenirs crut entendre le fer des patins et le son doux des petits glaçons qui couraient devant eux par la nuit étoilée. L'Italie de Mignon à ses yeux devint la Venise de Marc Rhoda, la Venise regrettée avec des remords.

Ce « toit posant sur des colonnes » dans la ballade, c'était la place Saint-Marc et les Procuraties.

Ces « myrtes, ces lauriers » dont parlaït Mignon, c'étaient les grâces ondoyantes des maîtres vénitiens que Rhoda regrettait. Il était venu, ce soir, l'enlever aux aigreurs de sa tante pour commencer une autre vie,

Là où le vent plus doux s'exhale d'un ciel bleu.

Mais lorsque la voix de Mignon soupira ces mots : « Les statues se lèvent, me regardent en disant : Que t'ont-ils fait souffrir, là-bas, ma pauvre enfant ! » Oh ! alors, dans l'accom-

pagnement de Heggy, elle entendit la voix du lac et les mots suppliants : « Fuyons, fuyons; que j'emporte au loin ma lumière, mon trésor! » Son cœur brûle, un vertige la saisit, un flot de larmes jaillit avec un sanglot étouffé.

A ses côtés, le lieutenant se tenait droit, tordant à l'arracher un bouton de son uniforme pour arrêter une émotion intérieure qui menaçait de s'échapper.

Un des Anglais, bouche bée, exhibait ses longues incisives qui grignotaient un doigt de gant. Genelli, son gilet ouvert, à demi suffoqué, repoussant les sonorités, disait : — Ils vont trop loin... Trop loin... *Donnerwetter!*

Un trille imperceptible acheva la chanson. Les assistants, sortis d'un rêve, se regardaient les yeux flottants, les lèvres molles, inconscients de leur inanition et semblaient happer l'air électrisé de ce salon.

Heggy tendit les mains au musicien,

— Nous ne sommes encore que rivaux, lui dit-il, j'espère que bientôt nous serons des amis.

Quelques hommes s'avancèrent, semant la menue monnaie des éloges.

Le chanteur répondit au *maëstro* :

— Je me suis laissé dire par une bouche amie que je suis né pour la musique plus que pour la peinture.

— Dans l'art de la peinture, répliqua Heggy, je me déclare incompétent, mais je vous reconnais le droit et le devoir d'être un grand musicien. Chez vous, le son n'est pas un art, c'est votre souffle, votre respiration naturelle.

Les yeux de Rhoda s'allumèrent. Il s'approcha de Séraphine, qui se retranchait dans un groupe, plus pâle qu'une fleur de lys et, de cette voix mélodieuse et vibrante qui paraissait continuer sa dernière mélodie :

— Où donc est ma marraine ? C'est à vous, Madame Selly que je dois ce baptême : à vous

mon art, à vous ma vie, si vous pouvez en faire usage !

Ces paroles lancées comme un chant, dans un moment d'excitation, d'enthousiasme par un homme qui vivait à plusieurs milliers de mètres au-dessus des choses ordinaires, devaient, aux yeux de quelques-uns, passer pour un métaphore. Mais il n'en pouvait être ainsi pour d'autres qui connaissaient l'homme d'autrefois, surtout depuis son apparition sur le lac, et la confusion s'augmenta de l'attitude de Heggy, sincèrement impressionné qui, par amitié pour Séraphine, s'autorisant de sa maîtrise, prit la main du chanteur, la réunit à celle de Mme Selly. et dit :

— Marc Rhoda, je me réjouis de vous entendre ainsi parler : ne sommes-nous pas intéressés à resserrer des sympathies qui produisent de si belles choses ?

Par discrétion ou amitié, Heggy, qui parmi

ses défauts n'avait jamais compté la jalousie, refusa de se faire entendre, laissant au chanteur le prestige du succès.

La soirée devint passionnante. C'est un privilège de l'art, surtout de la musique, d'amener une exaltation susceptible d'un effet utile. La sympathie augmente avec l'activité du sang dans un accès d'admiration. L'homme ému devient accessible au dévouement, au sacrifice, et c'est là le côté moral, l'excuse et la vertu de l'art. Mais il est des tympans d'acier que n'émeut aucune harmonie, sur qui la louange d'autrui produit même des dissonnances.

En passant d'un salon à l'autre, Mme Meyer décocha ces mots à sa nièce :

— Vous auriez pu, ma chère, éviter ce scandale ! — Et comme Séraphine ne répondait que par un regard étonné, elle reprit d'un ton plus aigu : Vous attendiez donc M. Rhoda ?

— Je ne l'attendais pas, mais j'espérais le voir.

— Vous ne m'aviez pas prévenue...

— Je me croyais en droit d'inviter qui je veux.

— A votre atelier, soit, mais le salon ne vous appartient pas.

— Ce sera donc la dernière fois que j'y mettrai les pieds.

Mme Selly sortit du salon, s'élança vers son atelier et se jeta dans un fauteuil en pressant des deux mains son cœur qui bondissait à briser l'enveloppe. Elle sentait qu'elle venait de jeter au vent son avenir. Mais avec quel plaisir ! Rien ne lui semblait impossible après cette ivresse musicale, qui lui donnait un surcroît d'énergie. Elle ouvrit la porte d'une chambre attenante, prit sa fille dans ses bras :

— Nous partons à l'instant, nous allons coucher chez les Fröhlich, va me chercher

Mina, va... Demain, nous retournerons à Gotha, chez marraine.

Effrayée, la petite, ave c l'instinct qu'ont les enfants de ressentir par contagion les soucis des parents, regardait sans mot dire et l'effroi de l'enfant, bientôt reflété chez la mère, arrêta le transport de joie ou de colère et lui rendit la réflexion N'avait-elle pas exagéré le sens ou la portée des mots arrachés à un homme enivré d'un succès, ébloui par une émotion, lâchant en fanfares inconsidérées sa première joie d'artiste? Il se pouvait que Rhoda eût choisi la ballade par besoin de couleur locale, en souvenir de Goethe, pour complaire aux hôtes actuels du salon de Madame de Stein.

Mais elle se rappelait qu'un jour, à l'atelier, alors qu'elle reprochait au maître d'avoir quitté sa première muse, elle lui citait comme preuve de son grand talent cette ballade. Comment douter que le chant de ce soir ne fût un

cri du cœur, une réponse à l'émotion, à la pitié témoignée par elle à Marc Rhoda ?

Elle fit d'un pas fébrile le tour de l'atelier qu'éclairait une lampe à l'huile, oubliant Thécla, se parlant à elle-même. Partir sans revoir Rhoda, c'était recommencer la nuit d'insomnie et d'agitation... Mais comment revoir Rhoda? Il le faut, il le faut..! Soudain, prenant une résolution :

— Va me chercher Mina, va...

Elle tira d'une main crispée le cordon d'une sonnette, oubliant le message qu'elle venait de donner à l'enfant.

Mina entra, poussa un cri en voyant sa maîtresse :

— Oh ! Madame, qu'y a-t-il ?

— J'ai la migraine... Nous allons ranger l'atelier, puis vous direz à M. Heggy et à M. Rhoda que je reçois chez moi, ce soir, vous les introduirez ici...

Mme Selly frappa du pied pour renforcer l'indication du lieu et se mit, aidée de la jeune fille, à ouvrir une suite de paravents, qu'elle rangeait de manière à former un salon octogone, coupé aux angles par des palmiers et autres plantes qui garnissaient une petite serre voisine de l'atelier. Elle choisit parmi ses études une série d'aquarelles et de croquis faits à Eisenach pendant l'été, quelques-uns en compagnie de Rhoda, les exhiba sur les pans des châssis. Au centre fut roulée l'ottomane que l'on entoura de tapis.

Puis on éclaira le local.

Tout cela prit au moins une heure, bien que Mme Selly volât d'un bout à l'autre de l'appartement, transformant son agitation en force musculaire, remuant les fauteuils, les objets les plus lourds, tant et si bien qu'elle fut forcée de changer de toilette pour attendre ses hôtes.

Pendant ce temps, au salon de la tante, l'absence de Mme Selly laissait un vide que la tante Meyer essayait de remplir en faisant servir le souper.

Ce qu'on nommait souper dans ces réunions familières se composait pour le menu de viandes froides, de caviar, d'anchois, de saucissons et autres mets échafaudés autour d'un parterre de salade, bordé de compote aux airelles, et remplissant un plat unique, lequel circulait devant les convives jusqu'à épuisement. La conversation cahotait, malgré le surcroît d'un plat de faisans introduit par la tante en l'honneur de M. Heggy, — des faisans « à la Prince Orloff », parés de leurs plumes, de leur queue, posés sur une lèche-frite croustillante et dorée dont le jus parfumait la chambre. Et tandis que pour combler l'absence de sa nièce, la tante expliquait la genèse du faisan cuit, servi en chaud-froid, en émincé, en pain à la crème, en

galantine, en escalopes, en timbales truffées, en hachis, à la Périgueux, à la Buloz, à la Hongroise ou à la Maréchale, seuls les couteaux et les fourchettes manœuvraient avec la furie de mâchoires et le bruit de couteaux allemands.

Les virtuoses devenus des intimes quittèrent le salon au moment où s'organisaient quelques tables de whist mais ils reçurent au vestiaire le message de Mina et se rendirent sans défiance à l'invitation de sa maîtresse.

Thécla bondit en voyant entrer son ami. La mère s'inclina devant Heggy et, montrant avec un grand calme les siéges préparés :

— Je désirais vous montrer mes études... depuis trois mois j'attends votre visite... Encore une fois j'ai dû vous faire violence, dit-elle en souriant à maître Rhoda.

Le maître se troubla et ne trouva rien à répondre. L'intimité du lieu, la douce chaleur,

la discrète lumière qui baignait les fraîches peintures mêlée au feuillage des plantes faisaient de l'atelier mignon un monde inconnu du mystique, un monde tout nouveau dont Séraphine était la reine, où il occupait lui, la position d'un favori. Les souvenirs du lac qui ne l'avaient aucunement troublé quoiqu'en eût pensé Séraphine, encore moins la ballade de Mignon, ces souvenirs tout à coup s'avivant, il pâlit, hésita, comme un homme qui ferme les yeux, pris de terreur au moment de sauter à l'eau et cependant sollicité par un désir plus fort que l'amour de la vie. Rhoda ferma les yeux de l'âme, embrassa Thécla, s'assit au bord de l'ottomane et tout en respirant les effluves que lui suggérait la peinture :

— Quel parfum de tilleuls... ou bien sont-ce les foins coupés que j'aperçois dans ce massif? dit-il, tandis que Heggy s'inclinait devant un autre paysage :

— Oh! quelle est cette mascarade? Des hêtres noirs, des toits rouges, une maison gothique... un arbre blanc comme un suaire... *furchtbar romantisch !*

Rhoda rougit jusqu'au blanc des yeux, trahi dans sa manie, humilié dans une affectation, une pose qu'il désavouait, dont il ne pouvait se passer.

— C'est l'atelier de maître Rhoda, dit Mme Selly, avec une intention traîtresse.

— En fait d'architecture, je ne suis pas un connaisseur, reprit Heggy, changeant de ton avec sa souplesse ordinaire. Très expérimenté en fait de susceptibilités féminines, il s'aperçut aux vibrations claires de la voix, aux angles crispés de la bouche, aux gesticulations exagérées de Mme Selly, qu'il y avait eu un orage. Il évita de s'informer de la migraine et se rabattit sur les paysages: — *Schön ! Schön ! Schön !* Mme Selly possède la mélodie qui fait

chanter les objets autour d'elle. Je ne m'étonne pas, mon cher Rhoda, que notre amie ait tiré de votre organisation cet admirable instinct dont vous venez de nous donner un trop petit échantillon... C'est le rôle divin de la femme de faire jaillir et d'absorber en elle pour la gloire de l'humanité ce que l'homme a de meilleur.

— Nous ne sommes donc plus des filles d'Eve, de simples tentatrices ? dit Séraphine, un peu confuse.

— La femme aimée est un miroir qui reflète des qualités, reprit Heggy, qui prenait plaisir aux indiscrétions, mais tout-à-coup regardant Séraphine : — Eh bien qu'avez-vous ? Madame Selly, on a fait pleurer vos beaux yeux !

Deux larmes descendirent le long des joues. Séraphine sentait que son avenir était en péril imminent, qu'elle ne pouvait avouer sa querelle sans avouer son amour à celui qui déjà

regrettait peut-être de s'être trop aventuré. Mais elle sentit aussi que son audace devenait un appel à la protection de Rhoda dont elle avait prit la défense. Sans hésiter, elle avoua.

— J'ai eu des mots piquants avec ma tante. Ma tante Meyer ne peut supporter que l'on m'adresse des compliments, répondit-elle, regardant Rhoda avec un sourire qui aurait pu passer pour un encouragement. Je me crois forcée de quitter Weimar... C'est une grande nouvelle que j'avais à vous dire, voilà pourquoi je vous ai prié de monter chez moi... Nous ne nous verrons plus que rarement, maître Rhoda, ni vous, mon cher *maëstro*, je vais m'établir à Gotha.

Séraphine s'essuya les yeux. Deux cris partirent à l'unisson.

— Comment ! Nous ne nous verrons plus ?

— A Gotha ! Mais jamais vos amis ne supporteront cet exil !

— Nous nous sommes querellés, ma tante et moi, pour une invitation que j'avais faite sans autorisation à maître Rhoda. C'est une insulte que je ne pourrai supporter... Je partirai demain.

— Pour Gotha ! Mais vous n'y trouverez personne à qui vous confier, reprit Heggy.

— Ceux qui sont ici vos amis seront vos amis autre part, ils seront vos amis dans le chagrin et dans la joie, ils vous suivront au bout du monde, s'écria Rhoda, dessinant sa pensée par un de ses grands gestes qui semblaient montrer l'autre bout du monde.

Cette sortie semblait clôturer la conversation. Séraphine exultait. Heggy regardait le mystique avec curiosité, il le trouvait inusité, grand, harmonieux dans ses actes et dans son apparence, mais redoutant d'interroger mal à propos des gens qui devaient avoir de communs secrets, il se contenta de soupirer :

— Tout cela c'est un mauvais rêve, demain vous me direz que vous avez eu la migraine !

Rhoda embrasse Thécla et d'une voix grave dit à sa mère :

— Sans adieu, Madame Selly.



XVI

Le hasard voulut qu'un train de service s'offrît dans la direction d'Eisenach. Il saisit l'occasion d'échapper à un ***Punsch*** que Heggy lui offrait en guise d'introduction à la vie musicale et partit satisfait du présent, dégagé du passé par l'opportunité d'une visite qui justifiait son retour à Weimar, bien qu'il se fût promis de ne plus revoir Séraphine.

A Eisenach, il consigna sa valise à la gare et s'élança vers les Trois Hêtres, malgré le froid sibérien, avec l'allégresse d'un triomphe qui lui donnait en une heure privilégiée tout ce que la vie a de séductions : l'admiration, la louange et la sympathie.

Mais quand il se vit seul, — Barbara n'était pas rentrée, comptant ne revoir maître Rhoda au plus tôt que le lendemain, — quand il eut allumé le poêle, éclairé l'oratoire, le contraste de l'humidité, de la solitude avec la glorieuse soirée l'affecta pitoyablement. Il revenait en exilé parmi ces reliques d'un passé lointain, ces devises latines, ces objets d'un autre âge. Il se rappelait avec amertume les plaisanteries de Heggy au sujet de la Maison Rouge, s'étonnant que lui-même jusque-là se fût contenté d'une renommée faite d'épâtement et de curiosité.

Par une sorte de compensation à sa manie de bric-à-brac, il s'approcha de l'orgue, ouvrit la soufflerie, mais l'appareil, à cause de la gelée, avait cessé de fonctionner. Cette éclipse de son le glaça, comme si ses propres poumons congelés lui refusaient le souffle. C'était par l'orgue qu'il entrait chaque soir en relation avec le monde extérieur ; l'orgue était le réper-

cuteur de son être intellectuel, le véhicule qui portait ses pensées comme une semence aux habitants de la forêt. Son organisme musical éteint, il ne restait de lui que l'œil borgne, la main maladroite du peintre. L'impression du silence, du froid, l'obscurité, le vide, tous ces dissolvants de son être moral et physique lui donnaient un avant-coureur du délire qui le harcelait quand il se croyait double, — cette dualité n'étant que le conflit obstiné, permanent entre les aspirations du peintre et les instincts du musicien. Il eut un moment de révolte, une réminiscence passionnée et subite des sensations éprouvées ce soir et qui dépassaient tout ce qu'il avait jamais éprouvé. Ce fut un impérieux désir de gloire, un appel de vie, de jeunesse, une terrible secousse de la volonté. Il marchait en battant le sol, exaspéré contre les figurines aux yeux figés, béants, écarquillés, qui le dévisageaient en grimaçant.

Tandis que transi, furibond, il chargeait son calorifère, passant de l'oratoire à l'atelier, ses regards rencontrèrent le portrait inachevé de Mme Selly : il passa le pied dans la toile, désarticula le châssis, roula l'image, jeta le tout au feu, dominé par une excessive colère qui s'exerçait contre lui-même à l'aspect de cette œuvre informe. Il en usa de même avec deux autres essais malheureux et, satisfait dans sa vengeance, s'assit devant le poêle pour écouter la flamme qui montaient dans la cheminée avec un amusant bruit d'ailes. Dans son désir de sacrifice, l'idée lui vint de se chauffer cette nuit aux dépens d'autres œuvres condamnées au feu depuis deux ou trois mois. Il eût hésité, devant Barbara, à livrer aux flammes des objets qu'elle considérait comme précieux sinon sacrés et ces œuvres jadis condamnées étaient restées, sous prétexte d'encombrement, dans les limbes d'une vaste cheminée en bois sculpté

qui ornait l'oratoire et dont les chenêts de fer ouvragé servaient de support à de vieux cadres ou à des tableaux de rebut.

L'Ange Gabriel, qui avait l'impudence de ressembler à Séraphine, fut la première victime offerte en holocauste. Rhoda y mit le feu, puis ce fut l'Echelle de Jacob, baroque et symbolique composition, qu'il étendit sur les chenêts. Ensuite il ôta sa pelisse et, muni d'une latte en guise de ringard, se met à empiler toile sur toile, cadre sur cadre, procédant à l'autodafé, et rien n'était plus amusant que ce craquement d'air, ce tortillement de figures crépitant, se gonflant, se recroquevillant avec un rissolement d'huile, une odeur de friture, un ouragan de feu qui ronflait dans la cheminée. Rhoda éprouvait à ce sacrifice la jouissance vertigineuse du martyr qui sent rôtir sa propre chair. C'était la moitié de sa vie qui se détruisait sous ses yeux. Et dans les cendres du

passé, parmi les souvenirs tourbillonnants de sa jeunesse, il rencontrait les yeux suppliants de sa mère. Il la revoyait, belle comme une Sainte Cécile, au coin du feu, quittant sa harpe d'or pour obéir aux exigences d'un mari brutal et jaloux. Alors les mains se crispaient autour des châssis avec une satisfaction vengeresse, car il n'ignorait pas que son père eût été la cause première de ses erreurs, de son voyage précoce en Italie, de son séjour à Iéna où, dévoyé, encouragé par la volonté d'un homme qui se plairait à voir son fils prendre l'allure d'un grand seigneur, il avait lâché bride à ce qui lui restait de désirs endormis ou inassouvis.

A cette époque de la vie de Marc Rhoda se plaçait un événement mystérieux ignoré du public, dont il ne parlait pas même avec son ami von Schléwitz : sa conversion miraculeuse.

L'honneur en revenait à l'un de ses compatriotes, au peintre Führich, le célèbre mystique, que le hasard avait conduit sur sa route, à Venise, au moment où Marc Rhoda, affolé par sa liberté, sollicité par ses talents de musicien vers un tourbillon de plaisirs, commençait à se repentir d'une vie inutile.

C'etait un homme étonnant que ce Führich, une âme errante qui se mouvait entre les choses visibles sans s'occuper de la matière, ne voyant que l'idée indépendante et créatrice. Considérant le monde comme un rêve de chaque *moi;* il peignait non des corps, mais des sentiments auxquels il donnait l'apparence humaine et la beauté morale. Il avait, quoique peintre médiocre, une âme ondoyante et multiple, un crayon exercé, qui suivait ses extases.

Né à Krazau, dans la Bohême, encouragé par la princesse de Metternich, Führich avait habité Rome avec les hôtes plus ou moins con-

vaincus du palais de Saint Isidore, Koch, Veit, Overbeck, Schnorr et les autres; son ***Triomphe du Christ,*** son ***Pater Noster*** et la ***Légende de sainte Geneviève,*** reproduite dans toutes les églises d'Autriche et au-delà, avait valu à leur auteur un titre de noblesse avec le rang de professeur à Vienne.

Traversant la ville de Venise. il avait entraîné Marc Rhoda, dont il connaissait le mérite et Marc s'était laissé faire, ébranlé déjà par les remontrances de l'oncle prémontré et les sollicitations intéressées du docteur Rhoda qui le rappelait à Iéna. Marc, un beau jour, avait disparu, sans adieux, de Venise.

Il était rentré chez son père, fréquentait l'université, et vivait dans une alternative d'excitation bruyante et de recueillement. Aux vacances, il allait à Prague au couvent de son oncle ou bien il travaillait à l'atelier de Führich. Il finit par y prendre pied, se passion-

nant de plus en plus pour ce genre d'évangélisation; résolu, lui aussi, à devenir prophète. C'est ainsi qu'à la mort de son père il avait équipé la Maison-Rouge et s'était embarqué dans l'arche à la conquête de l'absolu, bien qu'il n'y mît qu'un menu bagage de technique et d'expérience, mais il comptait y suppléer en méritant la grâce par le jeûne et la pénitence.

Avait-il mérité, avait-il obtenu cette grâce? Telle était la question qui s'agitait en ce moment devant le foyer purificateur.

Juge et témoin de sa propre existence, il y reconnaissait deux phases : l'une harmonieuse, faite d'instinct, de piété, d'amour filial, c'était le temps de son enfance — phase féconde et musicale; l'autre discordante et factice, orageuse et coupable, faite d'idées acquises ou imposées au cours des événements, — phase négative, phase du peintre. Et cependant, jamais, même dans le temps où il se croyait

double pendant la crise d'incertitude, jamais il n'avait cessé de penser en musique quand il voulait donner à ses idées une direction ascensionnelle. Ces murs qui l'entouraient, ce plafond constellé, ces lampes, ces niches, ces vitraux historiés, tout cet appareil liturgique n'étaient-ils pas autant d'inconscientes réminiscences de sa première jeunesse, passée au sein du cloître, de l'église?

Le rôle du peintre, inauguré par un coupable entraînement, à Venise, continué plus tard comme une pénitence par le Nazaréen, n'avait été qu'un temps d'expiation auquel il se condamnait avec l'énergie de la contrition et le stimulant du remords. Son épreuve était achevée. Séraphine, comme la colombe, était venue à sa rencontre avec le rameau d'olivier. Il avait quitté l'arche au matin pour voir célébrer sa régénération par la bouche de Frantz Heggy. Il sortait de la chrysalide, il

renaissait, comme le phénix, des cendres fécondes.

Le bûcher s'éteignait, les fantômes des ténèbres, les fantômes que l'on voit dans le clair obscur, apparaissaient ça et là dans les recoins sombres, la voûte du local, perdant sa densité, s'élevait dans l'espace, l'odeur d'huile se changeait en parfum de nard.

Il se revoyait à l'église de Prague, sous la robe des lévites, un jour de grande cérémonie. A quelques pas, sur un prie-dieu de velours vert, sa mère, agenouillée, priait. Telle était la vivacité du rêve, qu'il crut entendre, autour de lui, murmurer des mots tchèques ; cette impression le réveilla.

La lampe était éteinte ; quelques braises mourantes, qui rougissaient dans l'âtre, seules éclairaient l'obscurité. Il remit son habit, sa pelisse, chargea le feu, ouvrit la soufflerie. Un soupir de résurrection s'échappa de l'orgue.

Rhoda battit quelques accords, répéta l'un des airs qu'il venait de chanter au cours de la soirée. Sa voix résonnait magnifiquement dans le silence de la nuit froide. Sa mémoire lui soufflait des choses qu'il n'avait pas entendues depuis son enfance. C'étaient des bribes de mélodies, des chansons de nourrice ou des airs du pays ; un débordement de réminiscences, pareil à un ruisseau qui roule fangeux pendant un orage. Mais grâce à la faculté qu'il avait de fondre ses idées et de les exprimer musicalement, les souvenirs confus ne tardèrent pas à s'éclaircir et le torrent de sons s'enflait, emplissait l'oratoire d'un éclatant ***magnificat.***

Il était une heure du matin. Rhoda chantait à pleine gorge. Une lueur vive jaillit du côté du vitrail, rayonna, s'éteignit. Rhoda, troublé par une vision qui le ramenait aux cauchemars de ses nuits d'insomnie, se lève, court à la fenêtre. Mais une sourde rumeur, une

odeur âcre lui rappellent avec épouvante que la grande cheminée est sujette à s'enflammer, ce qui empêchait qu'on en fît usage. Une pluie d'étincelles bientôt ne lui laisse aucun doute sur l'origine du phénomène. La grande cheminée brûle.

M. Rhoda ne manquait ni de sang-froid, ni d'énergie; sachant que son ami von Schléwitz avait, pour le cas d'incendie, confié à la vieille certain paquet de soufre, il mit heureusement la main sur le remède, courut aux mansardes. Mais le sang-froid le mieux trempé fléchit devant l'incendie ou l'inondation, à cause de la rapidité d'un élément qui prévient tout effort.

Dans sa hâte, il était monté sans lumière au grenier, il avait perdu son temps à chercher, à ouvrir les carreaux; lorsqu'après avoir répandu le soufre qui devait produire la fumée et étouffer le feu, il descend au rez-de-chaussée, croyant avoir conjuré le danger, un grand fra-

cas se fait entendre à l'oratoire : c'est le lustre à pendeloques qui s'écroule. A peine s'il peut atteindre à l'orgue, sauver ses partitions, ses manuscrits. Des langues de feu courent au plafond, lèchent les boiseries qui s'allument de proche en proche; un tourbillon de fumée noire dégorge par toutes les issues

Ici chassé par l'ouragan de feu, là suffoqué par le flot de fumée, Rhoda, surpris dans la tourmente éclairante et hurlante, s'élance vers la grand'route, comme si les bois pouvaient l'entendre. La plus proche des maisons est à un quart de mille et par le froid qu'il fait, seul un hasard. à pareille heure, pourrait signaler l'incendie.

Au premier moment de stupeur succède chez Rhoda une exaltation qui lui rend son activité. Tout autre pensée disparaît devant l'urgence de sauver ses papiers, ses objets de valeur. Il vole à sa chambre à coucher, ouvre son reliquaire,

entasse pêle-mêle dans un sac de voyage, manuscrits, bijoux, lettres, valeurs. Ses mains automatiquement déversent un à un ses tiroirs; il n'a plus la notion du temps ni du danger. Mille pensées se succèdent en son cerveau fiévreux sans qu'il puisse en fixer aucune. Un courant d'air chaud tout à coup remplit la chambre de fumée. Rhoda suffoqué, aveuglé, râlant dans l'hallucination de l'agonie, ne sait s'il est encore en vie ou s'il est entré déjà dans l'éternité; il ne voit plus que des fantômes, toute sa vie se déroule, fuit, se résume en un mirage autour de lui, puis, une aveuglante clarté, un grondement de flammes dispersent cette vision d'un autre monde ; il voit les murs de la chambre à coucher, il voit le reliquaire, la fontaine de cuivre, la fenêtre brisée, il bondit vers la croisée; mais les fenêtres au dehors sont grillées par des barreaux de fer.

Alors, entouré par les flammes, dans le délire

de l'épouvante, un éclair d'énergie traversant l'horreur du moment, tout s'élimine devant la mort qui fond sur lui ; il ne voit plus qu'un seul objet : le robinet de la fontaine qui scintille. Devant cet objet consacré, la possibilité, l'espérance d'un miracle double sa clairvoyance, l'instinct de la conservation affine ses moyens d'action. Tandis qu'une de ses mains ouvre le robinet, l'autre dans la cuvette emplie d'eau plonge les draps de son lit. Ayant calé son feutre qui peut lui protéger les yeux, enmaillloté sous les draps trempés d'eau, la sacoche pendue au cou, Rhoda plonge dans la fumée, traverse le palier, il enfourche la rampe, glisse, s'abat sans savoir où, saute par dessus les décombres. Un froid piquant, une sensation inconnue, indéfinissable d'émotion, de joie succède à l'asphyxie. Rhoda jette à bas son suaire, regarde au ciel les étoiles briller au-dessus de sa tête. A vingt pas devant lui, les

flammes tourbillonnent en hurlant vers l'immensité bleue.

Il n'essaya même pas de sauver une pompe qui pouvait rendre quelque service. Tout flambait, il fallait chercher au loin du secours.

L'incendie avait provoqué chez Rhoda cette surexcitation qui suit le moment d'un danger de mort auquel on échappe. Il marchait par saccades, indécis, étonné, aspirait avec volupté l'air glacé de la nuit, ne sentait pas la terre qui fuyait sous ses pieds, ne voyait rien que le spectacle de l'incendie qui maintenant lui revenait avec ses moindres péripéties. Il comprit que le feu avait pu couver très longtemps pendant son extase musicale ou même avant, lorsqu'il dormait et se propager par les toits sans qu'il s'en aperçût. Il n'avait échappé que par miracle, comme autrefois lorsque la foudre allumait le vieux saule, frappait l'un des cadres et lui-même. Comment ne pas voir

de l'épouvante, un éclair d'énergie traversant l'horreur du moment, tout s'élimine devant la mort qui fond sur lui ; il ne voit plus qu'un seul objet : le robinet de la fontaine qui scintille. Devant cet objet consacré, la possibilité, l'espérance d'un miracle double sa clairvoyance, l'instinct de la conservation affine ses moyens d'action. Tandis qu'une de ses mains ouvre le robinet, l'autre dans la cuvette emplie d'eau plonge les draps de son lit. Ayant calé son feutre qui peut lui protéger les yeux, enmailloté sous les draps trempés d'eau, la sacoche pendue au cou, Rhoda plonge dans la fumée, traverse le palier, il enfourche la rampe, glisse, s'abat sans savoir où, saute par dessus les décombres. Un froid piquant, une sensation inconnue, indéfinissable d'émotion, de joie succède à l'asphyxie. Rhoda jette à bas son suaire, regarde au ciel les étoiles briller au-dessus de sa tête. A vingt pas devant lui, les

Il arriva devant la ville sans avoir rencontré personne, sauf un veilleur de nuit qui le reconnut, auquel il fit part du désastre; celui-ci s'offrit à porter l'alarme au bureau de police.

Quelques moments après retentissait un cri : « Aux pompes ! ». Un roulement de tambours annonça l'incendie, les trompettes sonnèrent, des hommes couraient munis de torches, poussant des véhicules qui raclaient le pavé sonore. Des cris : Au feu ! amenaient aux fenêtres des têtes encapuchonnées, ahuries qui questionnaient avec angoisse : — Où c'est-il ? — « Aux Trois Hêtres », à la Maison Rouge... C'est chez le peintre qui est fou...

Rhoda entendait son panégyrique, comme un homme qui suivrait en esprit son propre enterrement.

Il s'entendait juger, traiter de fou, il faisait son *mea culpa* et marchait à grandes enjam-

bées, pour se soustraire au bruit, à l'épouvante ridicule qui se faisait autour de lui.

Il s'arrêta devant l'hôtel du Lys à l'aspect d'un bonnet de laine qui pointait au dehors, reconnut le concierge et prévint sa question en répondant lui-même :

— L'incendie est à la Maison Rouge.

Et il entra raide, transi, pouvant à peine s'exprimer, se coucha, tandis que la maison retentissait du branle-bas.

Ce n'était pas une mince affaire, que d'héberger le propriétaire des Trois Hêtres maintenant qu'il était sans toit! Au matin, l'hôtelier couva son réveil, inquiet des récits du concierge qui disait avoir soutenu la nuit maître Rhoda hagard et titubant. Le bruit courait que les tableaux n'étaient pas assurés, qu'il y avait des trésors enfouis à la Maison Rouge et rien ne bougeait, vers onze heures, à l'appartement de l'artiste.

Enfin la sonnette retentit. Le maître demandait du feu et ordonnait son déjeûner.

Il s'était réveillé sans soucis, inconscient des événements. Ses regards flottants s'arrêtèrent sur un cadre brodé contenant la photographie des clients favoris du « Lys », parmi eux Séraphine et Thécla. Cette découverte lui rendit la mémoire des choses de la veille, classées déjà par l'éloignement et mises à la distance qui permet à la réflexion de saisir un enchaînement. Une circonstance avant tout l'étonna, en remontant de l'effet à la cause : l'exceptionnelle circonstance d'un train de service qui l'avait amené chez lui à l'improviste, en l'absence de Barbara, miraculeuse occurence de laquelle dérivait l'incendie et la perte de la Maison Rouge.

Il sauta de son lit, s'habilla, dejeùna sans regrets, rangea ses bijoux, ses papiers, mit en sûreté la partition qu'il avait sauvée du désas-

tre, fit venir la valise restée à la gare et sortit, impatient de voir ce qui s'était passé la nuit.

Afin d'échapper aux curieux, il avait pris par la campagne et longeait les sentiers gelés qui serpentaient éblouissants au soleil de midi. Il n'eut pas l'ombre d'un regret lorsqu'il vit poindre à l'horizon un abatis de murs autour d'un amas de décombres — c'était là tout ce qui restait de la Maison Rouge! Les hêtres ébranchés montraient leurs troncs noircis, le saule était encore debout ; dans la neige fondue çà et là, des flaques d'eau gelée indiquaient le travail inutile des pompes et l'on voyait des promeneurs fouiller le sol durci, pour en détacher des scories de cuivre ou de verre.

L'arrivée du mystique fit sensation parmi ces pélerins, qui s'inclinaient. L'un d'eux s'enhardit à lui demander :

— Maître Rhoda, nous serions heureux de savoir si vous avez sauvé vos œuvres.

Le maître secoua la tête.

Le monsieur lui tendit la main, les autres processionnellement, un à un, défilèrent, chapeau bas, comme on défile dans une chambre mortuaire, devant la famille.

Les sympathiques regrets sur les ruines de l'atelier faisaient grand plaisir à M. Rhoda, après les injures de la nuit. Il se vit même obliger de reculer devant l'affluence des visiteurs. Mais son retour à Eisenach fut signalé par d'autres manifestations flatteuses. Les autorités de la ville, considérant la perte de l'atelier comme un malheur public, offraient au maître peintre de lui procurer un autre local.

Tout se changeait en or dans le creuset où il venait de jeter son passé; les prophéties s'accomplissaient : Marc Rhoda ne devait plus peindre, son art était trop éloigné de la réalité,

il vivait dans l'Impondérable. D'autres héros déjà hantaient son cerveau, des héros sans forme, sans couleur, faits d'émotion et d'harmonie.

Malgré l'insistance du patron qui lui offrait à l'hôtel du Lys, l'appartement de Mme Selly, Rhoda reprit sa valise et partit pour Gotha, espérant arriver au moment où Mme Selly viendrait s'installer chez sa tante.



XVII

Les Weimarois généralement polis, disciplinés par le voisinage de la Cour et la mémoire d'un passé glorieux, ne sont pas cancaniers de cœur; pourtant l'incendie de la Maison Rouge, coïncidant avec le souper du mardi, l'audition extraordinaire de Rhoda et la disparition de la jeune veuve, avaient mis en circulation des bruits extravagants, entre autres l'hypothèse d'un double suicide, accompagné d'un incendie renouvelé de la mort de Didon. Cette version s'effaçait, il est vrai, devant le fait authentique et connu de la présence de Rhoda aux « Trois-Hêtres » le lendemain du désastre et devant les récits de Heggy, qui racontait la brouille et

le départ de Mme Selly. Mais il restait une corrélation bizarre de faits mystérieux qui, joints à la fugue du peintre, à son étrangeté des derniers jours épouvantaient von Schléwitz.

Marc amoureux lui suggérait des catastrophes à comparer aux fantaisies de Roland Furieux : il ne pouvait rien imaginer que d'extraordinaire de la part de son ami Rhoda.

Malheureusement, retenu par les devoirs de son service, ce ne fut qu'après une angoisse de quarante-huit heures qu'il parvint à se rendre à Gotha, certain que sa cousine en savait plus long que n'importe qui sur le compte du Nazaréen.

Il arriva le soir,fut introduit dans une pièce attenante au salon, d'où s'échappaient les sons carillonnants d'une épinette. Devinant Thécla, le cousin entr'ouvrit la porte, aperçut Rhoda, qui se leva, poussa un cri : Romuald ! et tordit la main que von Schléwitz lui tendait un

peu froidement, le capitaine ne pouvant se faire à l'idée que Rhoda fût venu deux fois à Weimar sans lui rendre visite.

— J'ai subi l'épreuve du feu, j'ai vu les spirales fumantes tournoyer sur mon toit comme des oiseaux épouvantés... La flamme a dévoré l'erreur, reprit Rhoda avec une gaîté tout au moins bizarre.

Cette fébrile animation après l'incendie, jointe aux suppositions qui couvaient sur les agissements du peintre, confirmèrent Romuald dans la persuasion que Rhoda avait allumé le feu. Il se le figurait jouant de l'orgue, comme Néron jouant de la flûte sur les ruines fumantes de Rome et, voulant être renseigné sur le fait :

— Je compatis à ton malheur, lui dit-il; tu dois regretter bien des choses, tous ces objets confidents de tes travaux d'art, des souvenirs que l'argent ne peut remplacer... Tout cela était-il assuré ?

Mais Rhoda haussait les épaules.

— Je n'ai pas l'intention d'exiger une indemnité, me trouvant dans le cas de l'ours qui tue le dormeur en voulant écraser la mouche. J'avais condamné quelques œuvres à me chauffer l'hiver sans prévoir qu'un bûcher composé de toiles peintes pouvait incendier la cheminée, ce qui eut lieu... Je ne discute pas mon imprudence, je ne réclame rien et prèfère acheter le droit d'effacer sans remords à l'horloge du temps les heures de ma folie. Je n'ai jamais été qu'un misérable peintre, que tout ce passé soit détruit! Je suis libre aujourd'hui, libre comme l'astre errant sorti de son orbite; mes idées flottent à l'aventure sur les vagues d'un océan sans fin, mes yeux sont ceux d'un nouveau-né, dont le regard s'épanouit à la première lueur... Romuald, ta cousine m'a sauvé !

Il saisit comme dans un étau la main du

capitaine, l'étreignit avec un transport d'amitié que Rhoda jamais n'avait témoignée.

Un tumulte de pieds battant le sol du vestibule sépara les amis ; et Mme Werner, Seraphine et Thécla s'introduisirent avec un grand bruit d'épanchements :

— Von Schléwitz !

— Romuald !

— D'où venez-vous, cousin ?

— D'où je viens ? mais de chez moi, parbleu ! répondit le cousin sortant avec bonheur des préoccupations et des terreurs, en présence de cette réception. On vous croit envolée, j'étais inquiet de ma cousine, inquiet de Marc que l'on disait rôti... pis que cela !

— Mais vous avez bien dû penser que M. Marc était chez nous ? dit Mme Werner, avec un regard malicieux qui passa de Marc à Séraphine.

Je ne sais rien du tout, répondit le cousin, qui cherchait à comprendre la situation, si ce n'est que ma cousine a fait un grand miracle. Il n'est bruit à Weimar que des grâces d'un patineur et des succès d'un virtuose auquel on aurait dérouillé les jambes et le gosier.

— Et vous ne savez pas que maître Rhoda s'est trouvé sans abri, sans linge, sans vêtements, qu'il a fait à ma nièce l'honneur de lui demander la faveur de l'aider à lui faire un coin du feu..? reprit la tante avec une recrudescence d'importance et de sous-entendus.

— On m'avait dit que mon ami Marc patinait, qu'il chantait même dans les salons... où je ne suis pas invité, quoique parent! j'avais bien le pressentiment qu'il se mijotait quelque chose, mais... le capitaine s'aperçut à la rougeur de Séraphine qu'il déraillait inconsidérément, — mais je n'espérais pas nous retrouver ici, réunis tous... en famille... ajouta-t-il, pre-

nant Thécla qu'il embrassa et souleva sur son épaule.

Il y eut un moment de gêne causé par le silence de Rhoda et l'embarras de son ami, un silence d'où Séraphine se tira très adroitement.

— Vous devez être absolument gelé, cousin, si nous faisions un bol, vous connaissez une recette...

— Le bol de Schléwitz, une excellente idée ! fit Mme Werner.

— Un bol, un bol! s'exclamait Thécla du haut des épaules de l'auteur, où celui-ci l'avait juchée, cherchant toujours son équilibre.

Séraphine s'élança dehors pour réquisitionner les ingrédients et les récipients indispensables au dosage dont le capitaine voulut bien se charger, d'après une classique recette qui remontait à la première d'une des pièces de Goethe.

M. Rhoda pelait les oranges et commençait

à dévoiler une partie enfantine de son être qui n'avait pas encore servi et ne demandait qu'à s'utiliser.

Quant à von Schléwitz, émerveillé de la victoire de sa cousine, il écoutait ses moindres gestes, cherchant à découvrir par quel subtil effort, elle avait exprimé du cœur de son ami ce qu'il contenait d'utile et de praticable. Mais rien chez elle ne trahissait la moindre apparence de coquetterie, le moindre désir de domination à l'adresse de Rhoda. Ou si, par accident, leurs yeux se rencontraient avec le sourire intérieur de gens qui lisent dans l'âme l'un de l'autre, Séraphine aussitôt compensait le sourire par un équivalent de familiarité en faveur du cousin. Rien de plus cordial, de plus joyeux que cette soirée. Mais de l'incendie, pas un mot. Rhoda protestait chaque fois qu'on y revenait. A quoi bon parler du passé quand on ouvrait la porte à l'espérance ? Par contre il

raconta de la façon la plus plaisante sa promenade à Eisenach, la nuit, derrière les pompes, quand il venait demander du secours et qu'on le traitait de toqué. Et ce mot l'amusait comme une découverte, comme une chose dont jamais il ne s'était douté.

Il ne fut pas question des Meyer ni de la fugue de Mme Selly, quoique Séraphine avouât l'intention de s'installer à Gotha, mais on se sépara sans aucune allusion aux projets d'avenir.

Rhoda conduisit son ami dans un appartement qu'il occupait depuis deux jours au *Neumarkt*, sur cette jolie place arborée, devant l'église Sainte-Marguerite.

Au salon déjà figurait un piano de Herz, encombré d'objets de toilette, cravates, cols, ballots d'étoffes, pièces de linge et chaussures.

— Ces dames ont eu la complaisance de m'aider à faire un trousseau d'émigrant, dit l'artiste, il ne me restait du vieil homme qu'une

valise miraculeusement sauvée à la gare d'Eisenach... Cette Mme Werner pense à tout...

Il prit un étui rempli de cigares qu'il offrait à son hôte.

— Tu as donc l'intention de passer ici quelque temps, demanda Schléwitz, avec une insistance qui pouvait contenir soit un reproche, soit une inquiétude au sujet de la discrétion de Rhoda.

Il comprit l'insinuation, roula près du poêle un fauteuil, alluma son cigare, au grand étonnement du capitaine qui le croyait guéri de ces défauts et répondit:

— J'ai été fou, et l'incendie de l'atelier n'est point fait pour étouffer les bruits qui circulent autour de moi... Malheureusement je n'ai jamais produit une œuvre qui justifie la réputation dont on m'accable et dont j'ai honte. Avant d'accepter les faveurs auxquelles je parais destiné, il me reste à subir une épreuve

je veux qu'on me surprenne sur le fait d'une action d'éclat.

Rhoda leva la tête et souffla sa fumée avec un air de conviction qui augmenta les inquiétudes de son ami, de plus en plus perplexe au sujet de sa parente.

— Ne crains-tu pas que cette épreuve ne porte atteinte à ma cousine ? dit-il, en soulignant son titre de parent ; — ma cousine n'a pas calculé les conséquences de son dévouement lorsqu'elle est allée te tendre la main... cette générosité provoque à Weimar des suppositions... qui me gênent.

— Mme Selly ne s'est pas, comme tu te l'imagines, volontairement offerte, répliqua Rhoda, nous marchons elle et moi vers un but ignoré, mais prévu dans l'Incommensurable. La destinée l'a placée comme un phare sur la route où je m'égarais. Ce fut un jour inoubliable que ce jour où l'esprit de lumière entra chez

ton ami, terrassa l'orgueilleux, flétrit son œuvre par une foudroyante ironie. Un de mes hêtres fut brisé, l'autre prit feu... c'était le premier avertissement... tout devait être anéanti.

Tu n'as pas connu mes angoisses pendant la démolition de ce *moi* cimenté par l'orgueil. Atome par atome mon être fut régénéré ; ce fut le rôle de ta cousine d'abattre et de renouveler, mais il fallait qu'un incendie dévorât mes dernières attaches pour que je sentisse en moi tressaillir les germes nouveau-nés. Je ne suis plus celui que tu connus errant, je marche vers un but, j'ai foi dans une étoile, je la vois, je la suis, mais je voudrais mesurer le degré de ma clairvoyance.

— Cela peut te mener fort loin, dit von Schléwitz, effrayé cette fois de la lumière qui brillait dans les yeux et sur les joues enflammées de Rhoda. Il faut au musicien des outils compliqués, un orchestre, puis un public ini-

tié : si tu succombes à ton épreuve, ma cousine gratuitement devient martyre de son enthousiasme.

Rhoda se leva tout d'un bond avec un geste de défi !

— La jalousie des hommes a la voix moins puissante que le rire du tonnerre, j'ai subi l'un, je braverai l'autre. Je descendrai sur eux comme une langue de feu pour célébrer la sympathie. Je ne faillirai point aux illusions de Séraphine, mais si je ne suis pas celui que son cœur a rêvé, qu'il en soit fait de moi, qu'elle ait le droit de me haïr !

Il se rassit, et reprit avec émotion :

— Je comprends tes angoisses... sois sans inquiétude, les couronnes sont tressées pour le jour du triomphe, tu entendras les harpes d'or et nous célèbrerons la Pâque, et tu seras notre hôte au foyer conjugal !

La prophétie se termina par une nouvelle

poignée de main qui rassura beaucoup von Schléwitz.

— Et quelle est cette épreuve, est-ce une messe, un oratorio, un poème, une tragédie grecque? demanda le cousin, égayé par la perspective du foyer conjugal, qui ne le rendait nullement jaloux.

— Le feu couve encore sous la cendre... bientôt tu verras pétiller la flamme, répondit Rhoda.

Et, comme il semblait assuré de la réussite, von Schléwitz accepta les prémices d'un triomphe prochain et s'en réjouit d'autant plus que Séraphine paraissait accepter l'épreuve et la désirait comme une sanction de sa conduite passée et de ses relations familières avec l'ex-Nazaréen.



XVIII

Ravi de son expédition, le lendemain von Schléwitz se donna le plaisir d'enlever Séraphine, sa marraine et Thécla et de les exhiber le soir, au théâtre, à Weimar, dans une loge de face: Les cancans dévoyés à partir de ce jour s'abattirent sur les Meyer. On leur reprochait de tenir des propos indiscrets sur le compte de leur nièce, accusation justifiée d'ailleurs par le déménagement du mobilier de Séraphine, transporté chez les Fröhlich. D'autre part, les fictions se groupèrent autour du Mystique, dont la réputation grandissait par la bonne raison que sa peinture échappait définitivement aux comparaisons. Il faut dire aussi

que von Schléwitz ajoutait d'autres éléments au prestige de l'artiste en racontant que le Mystique abandonnait à Barbara le terrain de la Maison Rouge et refusait l'indemnité due par les assurances.

L'événement fut oublié.

Séraphine et sa tante Werner étaient retournées à Gotha après un ou deux jours.

Le capitaine depuis un certain temps n'avait pas reçu de nouvelle de Rhoda, lorsqu'un matin Frantz Heggy, tombant chez lui, déballa sur le piano un formidable cahier de musique.

Heggy faisait grand cas du capitaine comme ami et comme dilettante. Ils avaient combattu ensemble dans le camp de Wagner contre les Philistins rossiniphiles à la première de *Lohengrin,* qui avait eu lieu à Weimar en 1850, un jour de gloire inoublié :

— Capitaine, lui dit-il, voulez-vous être

mon public ? Je tiens une œuvre curieuse, peut-être plus...

Il mit son grand doigt sur ses lèvres pour demander la discrétion et le rabattit sur les touches du clavier qui frémit comme le coursier touché par l'éperon du maître.

Quiconque a entendu Heggy sait ce que fut ce foudre du piano. Reflétant chaque idée par l'expression de son visage, Heggy jouait du front, des yeux autant que des poignets, ajoutant force commentaires et suggestions divertissantes, mélangeant les deux langues, le français l'allemand : *Wunderschön!* hein ? — Et il allait à tour de bras, faisant crier les cordes : — Il y a de la flamme là dedans, ne voyez-vous pas des éclairs? Ce sont les gaz qui se marient avant la production de l'eau. Ecoutez le galop des vagues emportées par leurs chevaux d'écume... hue ! hep !

— Mais de quoi s'agit-il ? demanda Ro-

muald, qui se tenait debout derrière le virtuose.

C'est une symphonie, « l'Esprit de l'Océan », joli titre, n'est-ce pas ? Ecoutez ce duo des sirènes avec un cachalot... — Heggy chanta quelques mesures pour ajouter à l'intelligence du texte, dont il faisait une réduction.

— Voulez-vous entendre une idylle ? Les courants caressent les algues dans les prés sous-marins jonchés de cyprées et d'autres coquillages... ohé! les contrebasses ! C'est la voix du *gulf-stream*, écoutez...

Heggy martelait formidablement, le capitaine criait : « Pitié, pitié pour l'instrument! »

Attention, voici les coraux constructeurs, l'origine de la famille et de l'architecture...! sacrebleu ! Rhoda n'y va pas de main morte...

Et les poignets couraient dans un ouragan de sonorités.

Figurez-vous que Mme Selly m'envoie cette copie avec ordre d'en faire un succès : il n'y a pas à marchander. Votre cousine a été mon élève... je m'intéresse à Rhoda et puis votre cousine malgré ses cheveux blonds, veut ce qu'elle veut, à preuve l'emberlificotement du Mystique... Il faut que la symphonie s'exécute, il faut qu'elle ait un grand succès, capitaine !

Il le faut ! s'écria le cousin, qui frémissait d'enthousiasme aux pulsations de vie que Heggy tirait du clavier, devinant tout, animant tout, insufflant son génie aux endroits où l'auteur était resté vague ou obscur. Il le faut sacrebleu ! quand je devrais donner ma démission de capitaine !

C'était pour un vrai dilettante une rare fortune que d'entendre ainsi, deux heures durant, Heggy déchiffrer un ouvrage qu'il daignait prendre sous sa protection, à plus forte raison l'œuvre d'un ami. Tout haletant d'es-

poir, von Schléwitz attendait l'approbation du maître.

— C'est une œuvre, dit Heggy, qui n'a pas trop le sens commun, mais grande, belle, — trop belle, harmonieuse folie. Il faut des grâces d'état pour apprécier cette fièvre originale : vous et moi nous avons la grâce, mais le public idiot, l'homme-masse, avec ses oreilles d'âne, est capable de braire quand nous le plongerons dans l'eau salée... c'est la curiosité qui fait le succès, non le talent... il faudra leur donner à manger du tambour...! C'est à vous, capitaine, de me fabriquer un public... tapez dessus...! Nous aurons le théâtre et l'appui de la Cour, je me charge du reste.

Le capitaine se chargea du public. Aidé de son lieutenant, qui était un peu musicien, il entreprit l'entraînement des mondains désœuvrés, des routiniers et des indifférents, très endurcis dans la ville de Weimar, par suite

d'une disposition séculaire, qui datait de l'âge d'or, alors que Goethe, dans un but de perfectionnement, avait imaginé de façonner les spectateurs comme on engraisse les dindons, sans leur laisser le choix des aliments. On voit encore, écrite au fond des loges, une interdiction du poète-directeur, qui prohibait, pendant la représentation, toute marque d'approbation ou de désapprobation. Il résultait de cette défense une froideur héréditaire, une glace épaissie encore récemment par l'autorité de Heggy, qui s'était fait envers et contre tous le champion de la musique de Wagner.

Mais en dehors de cette gent moutonnière, il y avait parmi les artistes, nombreux dans la microscopique Athènes, des avancés, sans compter Mme Selly. Ceux-ci se réunissaient le lundi, sous la firme ***Heggy-Verein*** au restaurant ***zum Frosch*** (A la Grenouille), et causaient en buvant du ***Victoria-Punsch***, un atroce

breuvage qui avait pour effet de pousser à l'aigre par le mélange de poivre, de citron, de rhum et de clous de girofle qu'il contenait. Il ne se passait rien ***urbi et orbi*** dans les arts, que le marais n'eût son brékékékék!

De cette grenouillère partirent les premiers coassements, qui devaient préluder à la symphonie. Frölich était partout, sifflant, chantant, tapotant des réminiscences sur tous les pianos qu'il rencontrait. Le capitaine avait des apostrophes et des tirades virulentes : »Assez de ronrons d'opéra! Au diable la mythologie, le symbolisme et l'éclectisme! Nature, on demande les voix de la terre ! »

Heggy dressait l'orchestre et le feu gagnait Eisenach qui se croyait intéressée à la production du chef-d'œuvre. Gotha, par jalousie, à cause du souverain qui avait composé des opéras, attendait avec impatience. Après un

mois d'entraînement, Séraphine recevait du cousin le billet suivant :

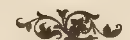
Chère Cousine,

Le navire est à flot. Ci-joint l'article anticipé de R. P. Je n'aime pas beaucoup ce mot « bouillonnements sonores ». Mais il faut excuser un moment de vertige. D'ailleurs, il s'agit de la mer. Nous sommes sur les dents. J'arrive d'Iéna où j'ai trouvé d'anciens amis de feu le docteur Rhoda, excellentes recrues, qui nous promettent un lot de *studiosi* hydrophobes, à charge pour nous de mettre à leur disposition les moyens de transport. J'ai mes tenanciers de Berka — des battoirs ! Fröhlich, — brave garçon ! a épilé jusqu'à la dernière perruque rossinienne.... Nous tenons les joueurs de whist qui s'assemblent à la *Récréation*. Böcklin nous fait un frontispice — un chef-d'œuvre ! pour orner le programme. Heggy ne voit pas un nuage à l'horizon. A l'Erbprinz, chaque soir, on se chamaille en faveur du *maëstro* !

. . . .

Marc Rhoda écrivait à son ami von Schléwitz :

Je te prie, cher ami, de ne point de tracasser pour ma partition, le fruit mûr doit tomber de l'arbre. Je chanterai les sympathies des âmes et les affinités des corps; le public m'entendra et doit m'entendre; je suis le vœu de la nature qui triomphe dans l'homme pour l'entraîner aux sources de l'infini....



XIX

Enfin, le soleil éclaira le grand jour de l'épreuve. Dans la chambre bleue de l'Erbprinz, le maëstro entouré déjà de fervents disciples et de verres de porto attendait l'heure, sans se douter le moins du monde que depuis plusieurs jours on l'exhibait, tantôt de face à sa fenêtre, tantôt de profil en voiture, de trois quarts aux répétitions, en pied sur le vert tendre des pelouses, entre les arbres bourgeonnants du parc.

On était en avril, il faisait un temps magnifique ; aux abords du théâtre, près du château, devant les principaux hôtels, de curieuses pataches déversaient des jeunes gens coiffés

de minuscules casquettes, vêtus d'un habit de velours, court hâché sur les hanches ; d'autres fendus comme des compas, dans des bottes à canon, chevauchaient de maigres coursiers pareils aux dragons des légendes.

L'*Erbprinz* était rempli de dilettanti arrivé d'Eisenach, tout impatients d'applaudir l'homme qu'ils nommaient leur concitoyen. Les bouquets étaient préparés, les auxiliaires étaient comptés, classés, numérotés ; ils avaient reçu le mot d'ordre et savaient l'endroit des murmures, des silences, des trépidations, des ah ! des oh ! des bravos pâmés, décochés ou fouettés.

Tout à coup l'*Oberkellner*, avec un air d'ambassadeur, pénètre dans la chambre bleue portant sur un plateau un pli qu'il offre au capitaine. Von Schléwitz arrache le cachet : — *Kreutz*... C'était la première fois qu'on l'entendait jurer. . — Qu'y a-t-il, capitaine ? — Il y a que Leurs Altesses Royales et Grand-

ducales sont enrhumées et ne peuvent assister à la symphonie...

Rhoda sourit du sourire d'un homme à demi consacré, qui n'appartient plus à la terre. Il eut un geste rassurant.

— Nous nous passerons de la cour, marchons !

Une haie se forme, Rhoda passe, ébauchant un salut de tête, descend, suivi de l'essaim qui ne le quitte plus et monte en voiture avec von Schléwitz. On arrive au théâtre.

Le concert était commencé. Foule dans la salle, — une foule indisciplinée : c'est tout au plus si l'on écoute le solo d'un violoniste, chargé d'établir le courant entre l'auditoire et la scène.

Von Schléwitz, en entrant, est harponné par la main de Frantz Heggy qui l'empoigne, le tire dans une baignoire et lui dit :

— Mon capitaine, nous sommes volés ! La symphonie de votre ami est un peu dure à

éplucher ; quand la soupe est trop chaude, vous savez, les chiens se mettent à aboyer... J'ai contre moi les roquets de l'orchestre et dans la salle des ***Rossinacci*** et des ***Bellinacci*** qui m'en veulent. La présence de la cour était pour nous la garantie d'un auditoire bienveillant et respectueux... Mais quand les chats sont absents, les souris...

Romuald eut un cri du cœur :

— Mais que deviendra ma cousine ?

— Votre cousine... voilà le hic ! Je soupçonne Mme Selly d'être cachée dans une loge, elle est descendue chez Fröhlich pendant la journée. Votre lieutenant, là-bas, fait le guet devant une baignoire calefeutrée de rideaux. Si ce n'était pour la cousine, j'aurais un grand plaisir à m'entendre siffler ; mais le moment est mal choisi... Ils me reprocheraient tout ce qu'il y a d'osé, d'abondant, d'imprévu dans l'œuvre de Rhoda.

— Mais alors... Si votre entrée est compromise, que ferez-vous ? demanda Schléwitz.

— Je n'entrerai pas, voilà tout. Personne n'est plus apte à protéger l'enfant que le père naturel. L'auteur conduira l'orchestre qu'il dirige fort bien. Au moment d'apparaître, je m'escamote, Rhoda se montre et me remplace. Pas un mot de ce truc et tâchez de me démolir : plus j'aurai d'ennemis, plus ils applaudiront !

Heggy rentra dans les coulisses en riant du bon tour qu'il allait jouer au public.

L'entr'acte avant la symphonie fut des moins rassurants ; des groupes animés se formaient dans tous les couloirs. Le chuchotement ne cessa qu'au lever du rideau. Alors ce fut un silence inquiétant. L'orchestre rangé sur la scène, attendait l'entrée de son chef qui tardait. On n'entendait plus dans la salle qu'un froufrou d'éventails.

Cinq minutes se passent. Il y a des mur-

mures. Les gens de l'orchestre étonnés de l'absence de leur chef regardent les coulisses.

Voici Rhoda : un moment d'étonnement, d'hésitation succède à l'impatience, tandis qu'il marche vers le pupitre.

« Heggy n'a pas osé! » dit une voix sortant d'un couloir. Quelques mains applaudissent, on s'émeut, les bravos éclatent, *crescendo* se propagent, jusqu'à ce que le maître, d'un air grave, salue l'assemblée et se retourne vers les musiciens. Alors retentit une acclamation, un éclat de gourdins, une salve de battoirs qui de haut en bas du théâtre finit par atteindre l'orchestre, gagne les cymbales et les trompettes.

Marc Rhoda tenait son bâton haut levé par dessus la tête comme un aurige qui s'apprête à lancer ses chevaux.

Enfin le silence s'établit.

La symphonie débutait par une introduction faisant corps avec l'*allegro*. On y entendait les

puissances cosmiques à l'état de chaos, c'est-à-dire un mélange de bruits, de rayonnements, de souffles discordants qui préludaient à l'harmonie, mais faisaient frisonner von Schléwitz au fond de sa baignoire, — lorsque l'écorce encore mince de la terre s'effondrait à coups de grosse caisse, et que les violons, de leurs cordes aiguës, imitaient l'expansion des matières que l'on entendait sourdre, s'évaporer, se condenser avec un frisonnement bruyant de cymbales, ou bien lorsque des éclats de trompette appelaient au travail les atomes inconscients de leurs affinités.

Mais la force créatrice peu à peu s'imposait aux forces élémentaires par un chant large qui roulait avec le bruit d'une trombe lointaine. Des accords isolés, en dessous de ce chant, peignaient la réunion des corps et l'on entendait pour finir un chant nuptial, célébrant

l'union des éléments générateurs de l'eau dans un ruissellement sonore.

Le public, sans mot dire, avait écouté tout oreilles. Il n'était pas un auditeur qui muni du programme ne comprît, malgré les audaces, les heurts et les déchirements, la pensée du musicien ; et ce qui devait étonner ceux qui connaissaient l'artiste, c'est que les rêves du Mystique n'avaient plus rien de l'irrésolution du peintre, dont les idées, passant par le rythme, se condensaient en visions claires, intelligibles, splendides.

L'*andante* commença.

Aux discordances de l'*allegro* succédait un *pianissimo* harmonieux qui vous donnait le sentiment du lointain et de l'infini avec la sensation d'une palpitation lente : c'était le flux et le reflux, le cœur de l'océan qui palpitait.

Mais à mesure que la berceuse chantait à l'unisson de divers instruments, des voix

s'éveillaient dans les profondeurs, une à une, deux à deux, s'élevaient au-dessus des flots, se poursuivaient en fugues précipitées, toujours plus hautes et plus sonores. Un *tremolo* d'archets marquait l'agitation croissante. Il y avait des chants d'amour et des cris de terreur dans les notes vibrantes qui traversaient la mélodie, jusqu'à ce qu'un immense frémissement s'emparât de tous les sons, de tous les timbres de l'orchestre pour exprimer le bouillonnement de vie et de force productive de l'Océan. Alors des ondes chromatiques annonçaient la cohorte des vents qui sonnaient des fanfares; les frissons des cymbales peignaient le zigzag des éclairs; des accords frénétiques déferlaient dans les harmonies comme des flots déchaînés sur la terre, et la grande voix chantait toujours comme la respiration rythmée, lente, ondoyante de la mer.

Le public était sous le charme quoique cer-

tains glapissements de clarinette, certains coups de tam-tam, certains beuglements de trombonne coûtassent au capitaine de nouvelles angoisses. Enfin l'arc-en-ciel se leva sur les flots écumants avec un chatoiement qui lui rendit l'espérance du succès.

Mais on en voulait à Frantz Heggy d'avoir esquivé la cabale et voici ce qui arriva.

L'auteur, à la fin de son *scherzo*, qui terminait la symphonie, s'était servi d'une voix d'homme comme trait d'union entre les forces physiques et le monde moral, au moment où l'être animé doué d'âme et d'intelligence, maître du feu et de la foudre, entre en lutte avec la nature. Par malveillance ou autrement, le chanteur chargé du rôle hésita, manqua son entrée. Mais Rhoda sans autre embarras, se tournant de trois quarts, attaque le solo, couvre le chant du maladroit et domine l'orchestre avec une énergie, une puissance d'organe, qui sou-

lève la salle entière. On crie, on hurle : *da capo! da capo!* Le chanteur recommence et recommence encore sous un ouragan de bravos.

Ce fut au théâtre de Goethe le plus bruyant succès dont on eût gardé la mémoire.

Marc Rhoda cependant gardait un calme olympien, non qu'il fût insensible au succès, tant s'en faut, mais il lui déplaisait d'en jouir sous la forme tapageuse et décorative qui est le lot des musiciens, estimant que le génie ne doit point se porter avec des airs de joli-cœur mais dignement, à la façon d'une lumière que l'on cache en soi-même pour éclairer l'obscurité des autres. S'il avait consenti à monter sur les planches de la réputation, c'était moins par ostentation que pour donner à l'entourage de Mme Selly l'apaisement d'une garantie et à elle-même un témoignage de dévouement.

Lorsque, rentré dans la coulisse, il dut subir les embrassades de Heggy et du capitaine:

— Je ne m'attendais pas, dit-il, à ces acclamations, la voix est un don naturel ; pour ce qui est de ma symphonie, je me compare à ce joueur de flûte qui entraînait après lui les rats dans la rivière. Si la flûte était enchantée il n'avait pas grand mérite à cela. Je suis enchanté, mois aussi, depuis qu'un sourire divin m'entr'ouvrit le ciel de la musique.

Et Rhoda souriait, comme s'il entrevoyait les harpes et les trompettes des séraphins.

Fröhlich, le voyant impatient d'échapper aux curieux, sortit avec lui du théâtre.

Le maëstro prit son bras et comme le lieutenant le félicitait de sa réussite :

— Cette œuvre n'est pas de moi seul, lui dit-il, elle est l'enfant d'une affection. Je vivais de désirs, je produisais des ombres. Mme Selly m'apparut un jour pour me prouver que je désirais trop de choses... On vous aura conté mon aventure, l'ouragan, le coup de tonnerre

sur mon saule... Elle m'apparut une autre fois, quand tout était nuit dans mon âme, je voulais entrer dans un cloître... Ce fut peu de jours après notre entrevue que je repris cette symphonie, abandonnée depuis longtemps. Il serait plus juste de dire que la symphonie s'empara de moi comme une force qui me donnait l'emploi de mon activité.

— Oh ! c'est vraiment intéressant, cher maître, vous voilà comme le jeune héros qui a bu le sang du dragon et comprend les oiseaux, dit le lieutenant : aussi, quelle abondance ! Quelle force dans ce chant de victoire !

Fröhlich se mit à fredonner le *scherzo*. Rhoda soupira.

— Les sympathies sont la musique du cœur : celui qui contient en soi le plus d'harmonie attire l'autre, n'êtes-vous pas de mon avis ?

Amoureux, lui aussi, le lieutenant fut frappé de l'observation.

— Certainement, il doit y avoir des désirs oiseux qui se cherchent et finissent par se rencontrer ; si vous aviez bien écouté, maître, vous auriez entendu les ***bravos*** de Mme Selly.

Rhoda fit un bond dans la rue.

— Mme Selly était au concert ?

— Il faudrait ne point le connaître pour douter qu'elle se soit échappée de Gotha malgré sa tante; nous allons voir ce qui en est, ma mère vous attend chez nous pour vous féliciter, mon capitaine nous rejoindra, vous ne serez pas seul dans le repos de votre gloire : venez...

— Mme Selly m'eût dit qu'elle viendrait à Weimar, répondit Rhoda qui n'osait accepter l'espérance de voir Séraphine.

— Elle a craint de vous émouvoir, ou bien

elle a voulu vous faire une surprise, nous la trouverons à l'Erbprinz ou chez moi.

Ils se remirent en route pour l'hôtel.

Il y avait du monde à l'Erbprinz, mais pas de Mme Selly.

Rhoda répara sa toilette puis ils se dirigèrent vers la maison de Fröhlich, qui habitait hors ville.

Comme ils entraient, l'ordonnance du lieutenant souffla quelques mots à l'oreille du maître.

— Allons bon..! une affaire de service, excusez-moi, dit l'officier.

Et il sortit en sifflant un motif de la symphonie. C'était une maison gaie que celle de Fröhlich. Une gouvernante endimanchée vint prendre le maëstro et le mena dans un boudoir où resplendissait sur la table un bouquet de fleurs rares.

Ces fleurs sont venues ce matin de Gotha, dit la jeune personne.

Elle prit du bouquet une carte de Mme Selly, adressée à Marc Rhoda, la lui présenta et s'enfuit en riant d'une très grande bouche.

Rhoda, devant le poële qui flambait, vit un paravent de satin vert, représentant le Rhin, qu'il avait remarqué déjà à l'atelier de Séraphine, le jour de l'algarade avec les Meyer et qui servait de fond aux aquarelles. Il reconnut les sièges et le tapis brodé qui couvrait la table et parmi les tableaux pendus aux murs, le croquis fait par Mme Selly dans le Wilhelmstal, le jour ou le pauvre von Schléwitz innocemment avait passé dans son bonheur, le jour du brochet prophétique. Il s'attendait à voir arriver Séraphine et, songeant aux désirs oiseux du lieutenant, il aspirait avec passion le parfum des roses, des myrtes, des jacinthes,

comme si ces fleurs contenaient le souffle de Séraphine.

Tout à coup retentit un rire. D'où venait-il, ce rire ?

– Bravo ! bravo ! Marc Rhoda !

Du sein des flots de satin vert, derrière le paravent se levait une ondine, blanche et rose, vêtue en toilette de soirée, battant des mains, acclamant le maëstro.

— Malgré votre défense, j'ai entendu la symphonie, je suis encore sous l'impression de cette éblouissante musique !

— C'est le jeu de votre âme, la lumière de vos yeux ! répondit Rhoda trouvant le premier mot galant qu'il eût dépensé depuis quelques dix ans.

Il ouvrit les bras à la Loreley, lui baisa le front, les cheveux. Puis il la contempla, tremblant, pâlissant comme s'il allait se trouver mal.

On entendait de loin le bruit d'une sonnette qui s'approchait *crescendo*. Les mains entrelacées se désunirent. Mme Selly prit le bras de Rhoda, sortit, se dirigea vers une porte où elle s'arrêta :

— Ne vous effrayez pas, Marc Rhoda, il y aura peut-être des fleurs et des bravos à votre entrée.

La porte s'ouvrit avec un éclat de lumière, un bruissement de robes, un scintillement de cristaux. Des bras nus et des mains gantées s'emparèrent de nombreux bouquets qui garnissaient une table servie, tandis qu'au piano retentissait une fanfare sous les terribles mains de Heggy.

Rhoda fut présenté à Mme Fröhlich et successivement aux convives. Il eut un moment d'émotion lorsqu'il passa devant von Schléwitz au bras de sa cousine.

Heggy faisait un bruit d'enfer.

— Allez, allez, c'est la marche nuptiale, lui dit-il.

Rhoda rougit.

— Nous nous étions promis de n'être jamais des rivaux, dit von Schléwitz, le seul moyen de tenir la promesse sera de devenir cousins.

Ce fut le mot de la soirée.



XX

Ici s'achèverait l'histoire de la carrière de Rhoda si la pensée, comme il se l'était figuré d'abord, était maîtresse des événements ; si chacun de nous en naissant, outre le patrimoine d'instincts légués par les aïeux, ne se chargeait, en marchant dans la vie, d'un bagage d'impressions qui, peu à peu, se changent en impulsions et dégénèrent en habitudes. Ces habitudes contractées fonctionnent en dehors de la volonté et déterminent des actes souvent inconscients, dont les conséquences nous échappent, s'accumulent, nous étreignent un jour comme des créanciers oubliés avec lesquels il fallait compter.

C'est ainsi que la symphonie n'avait été qu'un réveil d'impulsions semées au cœur du jeune Slave par une mère musicienne, impulsions fécondées sous l'influence de Mme Selly, par des sensations aiguisées malgré lui et en dehors de sa volonté. C'était un éclair dans son art nuageux, irréalisable, un souvenir de sa jeunesse enflammée à Venise, jeunesse comprimée par une vie de cénobite et qui tout-à-coup s'éveillait et faisait irruption, bouillonnait comme une lave qui se précipite.

Dans les éléments de ces souvenirs, vous eussiez retrouvé les ondoiements des chairs palpitantes du Titien, le mouvement des vagues aux crêtes d'or, les accords merveilleux de reflets miroitants, changés en harmonies et et bruissant aux oreilles avec des vibrations inconnues et nouvelles.

Marc Rhoda, en repassant de la peinture à la musique, avait fait un grand saut, un saut

de quatre siècles : mais bientôt il était retombé sur ses pieds de lévite et de neveu d'un moine prémontré, élevé sous les rideaux du temple, dans les fumées de l'encens.

Un mois après la symphonie il n'avait plus été question ni de musique profane, ni de musique moderne. De la cellule de Fiésole, l'artiste s'en était allé droit au clavecin de Pergolèse, il s'était arrêté au siècle d'or de la musique sacrée, plus que jamais persuadé que l'art est avant tout un symbole et contient sa moralité, non dans la représentation, mais dans la beauté qu'il recherche.

Rhoda cherchait un idéal, quelque chose au-dessus de la musique d'oreille, une musique du cœur, non des sens, qui deviendrait l'aspiration et le langage universel, une quintessence d'harmonie. conciliation symphonique entre la nature et l'esprit, l'âme et le corps.

Grand fut l'étonnement des Weimarois

lorsqu'ils virent, au delà du parc, s'élever certaine Villa Rhoda, merveille d'architecture qui ne le cédait pas à la Maison Rouge, quoique distribuée d'après des lois contradictoires avec la sévérité de l'ogive.

Dans le jardin, festonné de sentiers fleuris, on ne voyait pas une ligne droite, pas un angle, rien que des arcs, des demis-cercles, des ronds ourlés, sertis de fleurs. Mais ce qui étonnait comme trait d'originalité, c'était l'harmonie des nuances parmi les plantes et les fleurs qui s'y groupaient, réunies en vertu d'affinités de ton, non de famille ou de genre.

Cette musique des nuances était obtenue non seulement par le choix mais par la gradation de teintes savamment combinées d'après des modes, des gammes et des accords de nuances. Ainsi la gamme du bleu, qui partait du bleu tendre des némophiles, montait au violet intense et velouté de la pensée; celle du rouge,

qui commençait par le rouge assourdi des pavots, éclatait à l'octave dans le rouge éclatant des géraniums. Il y avait la gamme de l'orange allant des soucis clair au jaune éclatant des jonquilles, et ainsi de suite. Et l'écho des couleurs de bas en haut se poursuivait dans un choix d'essences d'arbres qui servaient de basse et de repoussoir au *tutti* chantant des nuances.

Dans la symphonie des couleurs, un beau jour, apparurent comme un *scherzo vivace*, Marc Rhoda, sa femme et sa fille, vêtus de tons clairs mais harmoniques, depuis le chapeau gris de feutre du maëstro jusqu'au parasol bleu de Thécla.

Après deux ans passés en Italie, ils venaient s'installer à Weimar.

Le maître vivait solitaire, l'été dans son jardin, l'hiver dans son musée. Ainsi se nom-

mait le local qui, dans l'exercice de son nouvel art, remplaçait l'ancien oratoire.

Le musée était le premier d'une suite de salons décorés dans le style du temps de cet âge d'or, un style approchant le rocaille. On ne voyait dans le salon que moëlleuses bergères, douillettes, causeuses en forme de coquille, des fauteuils et des canapés recouverts de lampas, de soie, de crèpe avec force représentation de nymphes, de bergers, qui s'ébattaient en des bois d'orangers, sous des bocages de lauriers ou de myrtes.

Le salon contenait une riche collection d'instruments depuis l'assona, la kinarrha des Hébreux, tous les luths, depuis la mandore, les cithares, les rubbats, les gongs ; toutes les choses bruyantes à vent, à anche, à cordes, à percussion, qu'il se procurait à tout prix.

Ensuite venait la bibliothèque garnie de bustes où figuraient entre autres Palestrina,

Pergolèse, Haendel, Haydn, deux ou trois Bach. Des partitions précieuses, des livres rares se rapportant au siècle d'or de la musique sacrée emplissaient de jolis petits meubles incrustés de nacre dont l'élégance témoignait du prix et de la rareté de leur contenu.

Rhoda se procurait tout ce qui concernait la musique italienne et allemande du seizième et du dix-huitième siècle, théoriquement persuadé qu'il faut avant tout s'entourer de l'air ambiant des contemporains dont on cherche à continuer l'œuvre.

Marc Rhoda vivait très heureux conformément à ses principes, ayant trouvé dans son amour pour Séraphine *l'essence* de l'art qu'il poursuivait. En attendant la découverte de cette pierre philosophale, il suivait par de longs détours, théoriquement, avec la patience et l'obstination d'un fils de Germain, la voie qui devait le mener au but. Il étudiait son art en

commençant par l'acoustique et la fabrication des instruments !

Dans son amour des controverses, qui jamais ne l'avait quitté, il relisait, non plus les Pères de l'Eglise, mais les chicanes de ses collègues depuis Galilée et Kerlino jusqu'aux wagnérophobes et aux rossinophiles.

Des revers de fortune un beau jour l'ayant obligé à louer sa villa pour entrer dans la vie pratique, il s'en alla percher dans un châlet au bord de l'Ulm, loin des habitations, et conçut l'idée d'un poème pour faire une dot à Thécla qu'il adorait. La mort d'un parent éloigné, heureusement, rendit cette épreuve inutile et le remit à flot dans le courant de l'idéal. Il revint à la Maison Rose, c'est ainsi que les facétieux avaient nommé la Villa Rhoda par opposition à son atelier d'Eisenach. Les musiciens ont des grâces d'Etat. Pendant l'absence de Rhoda, les mains pieuses du major von Schléwitz

avaient sauvé de la honte des enchères les instruments, les partitions, les livres. Rhoda, moins riche, se consolait par la pensée que la pauvreté consiste moins dans l'absence des richesses que dans la douleur de la perte. Il gardait ses aspirations, ne produisait en public ni sa voix ni ses œuvres, par mépris des contemporains. Etre le premier, à quoi bon ? Il voulait être seul, et seul dans l'avenir.

Rien d'amusant, d'original comme cette Villa Rose, dont le souvenir fait monter les larmes aux yeux de ceux qui l'ont connue, maintenant que les hirondelles nichent dans le *musée*. On y vivait dans le passé, dans l'avenir, sans jamais regarder autour de soi. Séraphine, toujours effacée dans la crainte d'offusquer le maître par son autorité, jouait le rôle de chef d'orchestre, mais un chef d'orchestre invisible comme ceux de Richard Wagner, en ce monde éphémère bâti dans les nues comme un nid

d'oiseau. On y sentait le rythme de cette harmonie que Rhoda s'efforçait de réaliser, mais il ne se doutait aucunement du soufle inspirateur de la grande âme qui fonctionnait à ses côtés.

Un soir, inoubliable soir, c'était l'anniversaire du major baron von Schléwitz, pensionné depuis quelques jours. Les Fröhlich étaient invités avec d'autres amis et, parmi eux, Frantz Heggy, de passage en Thuringe, devenu franciscain depuis quelque six mois. Avec sa robe et ses sandales, l'ex-virtuose rappelait Guy d'Arezzo, l'inventeur de la notation musicale. Pour compléter l'anachronisme, Rhoda s'était revêtu de l'ancienne simare. On avait chanté le *Salve*, le *Laudate* de Palestrina, des psaumes de Marcello, des madrigaux de Marenzio.

Heggy défia son ami de rien composer de contemporain.

Rhoda piqué au jeu se mit au piano et nous fit en musique le portrait moral de chacune

des personnes présentes. Il avait eu pour le cousin des inspirations de flirtage et de papillonnage d'une extraordinaire gaîté. Il termina par Heggy et, doué d'une grande mémoire, choisit traîtreusement ses traits parmi les œuvres du modèle. Il le fit prodigieux d'outrance décorative avec des échappées de sentiment vrai, des lueurs de génie d'une évidence et d'un relief que jamais n'atteignit peinture ni sculpture.

Marc Rhoda, de ce temps-là, travaillait à un grand ouvrage qui avait pour sujet « l'Instabilité du goût en musique ».

C'était une œuvre d'érudition, de patience, enrichie de portraits, remplie d'exemples ingénieusement choisis qui, de vingt en vingt ans, reproduisaient comme un écho du temps l'expression juste de la musique chez les principaux peuples de l'Europe. Séraphine et Thécla dessinaient les portraits destinés à ce livre curieux

dont la publication toujours attendue fera connaître quelque jour la physionomie authentique et le nom véritable de celui qui se cache encore sous celui de Marc Rhoda, notre ami et contemporain.

FIN.

